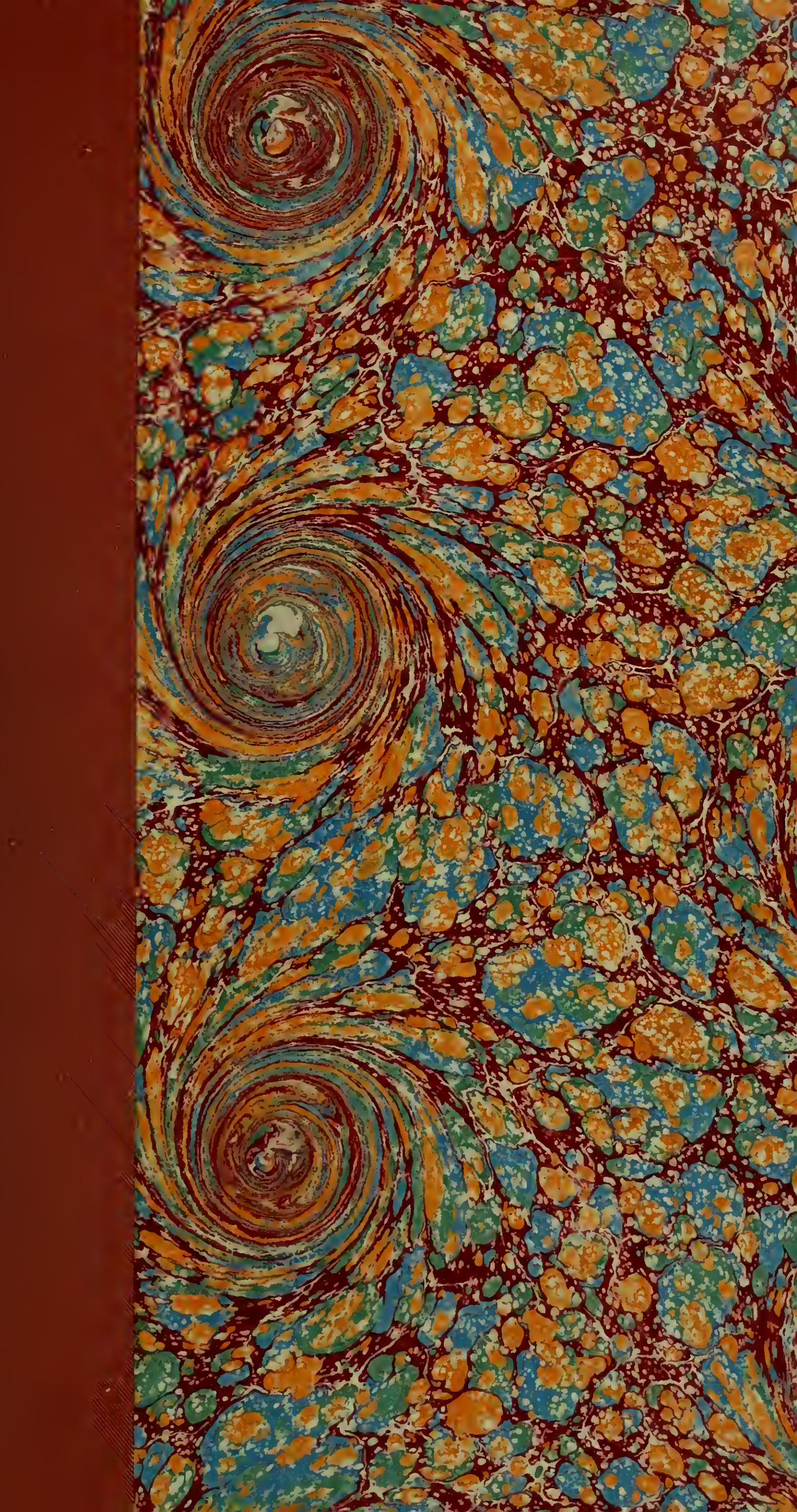



LIBER
VITÆ
AUXILIUM
Ex Libris
Joseph
Dumas
Henry-André
1922

FRANCISQUE
Michel.

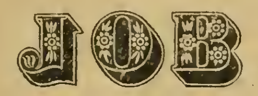
—

JOB

OU

LES PASTOUREAU

Moeurs du moyen âge.



OU

LES PASTOUREAUX.

— 1251 —

AUDEFROI-LE-BATARD.

— 1272 —

Par Francisque Michel.

VIGNETTES

PAR MM. H. DE TRIQUETI, J. F. GIGOUX ET G. LAVIRON.

PARIS.

CH. VIMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GALERIE VÉRO-DODAT, 1.

1832.

MOEURS DU MOYEN AGE.

XIIIe SIÈCLE.

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE POUSSIN,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9



MOEURS DU MOYEN AGE.

JOB

OU

LES PASTOUREAUX.

—1251—

AUDEFROI-LE-BATARD.

—1272—

PAR

FRANCISQUE MICHEL.

PARIS.

CH. VIMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GALERIE VÉRO-DODAT, 1.

1832

A

SES PARENS,

ANDRÉ MICHEL-DIT-THOMAS,
MARIE GERBER,
JEAN CLAUDE MICHEL,

MORT LE 29 SEPT. 1827.

A

SES AMIS,

MM. BREGHOT DU LUT,
ÉDOUARD BRAC DE BOURDONEL,
BOURGOIN D'ORLY, FERDINAND DENIS, GIGOUX,
ALEXANDRE DUMAS, ÉLOI JOHANNEAU, TONY JOHANNOT,
PAUL ET JULES LACROIX, HECTOR DE LAFERRIÈRE,
GÉRARD LABRUNIE, LAVIRON, CHARLES NODIER,
J. N. MONMERQUÉ, LE CH^ER ANTONIO NUNES
DE CARVALHO, PAULIN PARIS, PÉRICAUD,
LE DOCT^R PHILIBERT, RAYNOUARD,
REINAUD, LE BARON I. TAYLOR,
L'ABBÉ GERVAIS DE LA RUE,
LE C^TE DE VIELCASTEL,
BENJAM. GUÉRARD,
H. DE TRIQUETI,
ETC., ETC.

L'Auteur reconnaissant.

PRÉFACE.

EXTRAIT

DES

GRANDES CHRONIQUES DE SAINT-DENIS.

(ANNÉE 1251.)

« Une aultre adventure advint en l'an de grâce .M. deux cens .li. au royaulme de France, que ung maistre qui sçavoit l'art magique fist promesse au soudan de Babi-

lonne qu'il luy amenroit tous les jouvenceaulx de .xxv. ans ou de. xxx. ou de xvj. par telle condition qu'il auroit de chascune teste .iiij. besans d'or, et furent faictes cestes convenances ou temps que le roy estoit en Chippre; et fist entendant au soudan qu'il avoit trouvé ung sort que le roy de France seroit desconfit et seroit mis aux mains des Sarrasins. Le soudan fut moult joyeux de ce qu'il disoit; car trop durement doubtoit la venue du roy de France; si lui pria qu'il pensast d'acomplir ce qu'il avoit promis et lui donna or et argent à grant foison, et le baysa en la bouche en signe de grant amour. Ce maistre se partit de la terre d'oultre-mer et s'en vint en France. Quant il fut venu en la contrée, si se pourpensa enquelle partie il geteroit son

sort ; si s'en droit alla en Picardie et prinst une pouldre qu'il portoit, et la getta aux champs contremont en l'air ou nom de sacrifice qu'il faisoit au dyable. Quant il eut ce fait, il s'en vint aux pasteurs et aux enffans qui gardoient leurs bestes, et leur dist qu'il estoit homme de Dieu, et leur dist : «Par vous, mes doulx enffans, sera la terre «d'oultre-mer des ennemis de la foy cres«tienne délivrée.» Si tost comme ilz oyrent sa voix, ilz laissèrent leurs bestes et allèrent après luy et le commencèrent à suivir partout où il vouloit aller ; et tous ceulx qu'il trouvoit se mettoyent avec lui après les aultres si que sa compagnie fut si grant que en mains de .viij. ans ilz furent plus de .xxx. M.; et vindrent en la cité d'Amiens : si fut toute la ville plaine de Pastoureaulx.

Ceulx de la ville leur habandonnèrent vins et viandes et quanque ilz avoient; car ilz furent si abusés que nulle plus sainte personne povoit estre. Si demandèrent qui estoit le maistre d'eulx, et ilz leur monstrèrent; et vint devant eulx à tout une grant barbe aussi comme se il fust homme de pénitance, et avoit le visaige mesgre et palle. Quant ilz le virent de telle contenance, ilz luy prièrent qu'il prenist leurs maisons et leurs biens tout à sa voulenté, et aucuns s'agenouillièrent devant luy aussi comme se ce fust ung corps saint, et lui donnèrent quanqu'il voulut demander. D'illec s'en partit et commença à avironner tout le pays et à pranre tous les enffans de la contrée, tant qu'ilz furent plus de .lx. M. Quant il se vit en si grant estat, si commença à prescher

et à despecer mariages et à faire tout à sa voulenté, et disoit qu'il avoit povoir d'asouldre de toutes manières de peschés. Quant les prestres et les clers entendirent leur afaire, si leur furent contraires, et leur monstrèrent qu'ilz ne povoient ce faire. Pour ceste rayson, les eut le Maistre en si grant haine qu'il commanda aux Pastoureaulx qu'ilz tuassent tous les prestres et les clers qu'ilz pourroient trouver. Ainsi s'en alla parmy la contrée tant que il vint à Paris. La royne Blanche, qui bien sceut leur venue, commanda que nul ne fust si hardy qui leur contredist riens; car elle cuidoit aussi comme cuidoient les aultres que ce fussent bonnes gens de par Nostre-Seigneur, et fist le grant Maistre venir devant elle et luy demanda comment il avoit

nom; et il respondit que on l'appelloit le Maistre de Hongrie. La royne le fist moult honnourer et lui donna grans dons. De la royne se partit et s'en vint à ses compagnons qui bien savoient sa mauvaistié, et leur dist qu'ilz pensassent d'occire prestres et clers quanqu'ilz en pourroient trouver; car il avoit la royne enchantée et toutes ses gens, et qu'elle tendroit moult bien fait ce qu'ilz feroient. Tant monta le Maistre en grant orgueil qu'il se revestist comme prestre en l'église Saint-Eustace de Paris, et prescha le mitre en la teste comme évesque, et se fist moult honnorer et servir. Les aultres Pastoureaulx s'en allèrent parmy Paris et occirent tous les clers que ilz y trouvèrent, et fist-on fermer les portes de Petit-Pont, par la doubtance qu'ilz n'oc-

cissent les escoliers qui estoient venus de plusieurs contrées pour estudier. Quant ce maistre eut ainsi plumé Paris de quanqu'il peut, si s'en partit et divisa les Pastoureaulx en trois parties, car ilz estoient tant que ilz ne povoient pas trouver ville qui les peust hébergier ne soustenir; si envoya une partie à Bourges et commanda à ceulx qui les devoient conduire que tout ce qu'ilz pourroyent prandre et lever en celuy pays que ilz le premissent, et quant ilz auroient ce fait, que ilz retournassent au port de Marseille.

« Quant les clers de Bourges sceurent leur venue, si se doubtèrent fort, car l'en leur avoit raconté que ilz faisoient moult de maulx. Si allèrent parler à la justice et

à ceulx qui devoient la ville garder, et leur dirent que celle esmeute et celle compagnie d'enffans et de Pastoureaulx estoyt trouvée par grant malice et par art de deable et par enchantement, et se ilz vouloient mettre peine, ilz prandroient les maistres des Pastoureaulx tous prouvés en mauvaistié et en cas de larrecin. Le prevost et le baillif s'accordèrent à ce qu'ilz disoient et furent tous advisés de la besongne. Les Pastoureaulx entrèrent en Bourges et s'espandirent par toute la ville; mais ilz n'y trouvèrent oncques clerc ne prestre. Si commencèrent à faire et à mener leurs maistres, si comme ilz avoient fait à Paris et aulx aultres bonnes villes où tout leur estoit habandonné à faire à leur voulenté. Quant les maistres des Pastoureaulx vi-

rent que les gens ne obéissoient pas à leur voulenté, si commencèrent à briser coffres et huches et à pranre or et argent, et avec ce ilz prindrent les jeunes femmes et les pucelles et voulurent coucher avec elles. Tant firent que la justice qui estoit en grant agait de congnoistre leur contenance, apperceurent leur mauvaistié et comment ilz avoient tout le pays enchanté par leurs enchantemens. Si furent tous les grans maistres jugés à estre pendus, et les enffans retournèrent tous esbahis chascun en sa contrée. Le baillif de Bourges envoya trois messagiers et leur commanda qu'ilz allassent de jour et de nuit tant que ilz venissent à Marseille, et portoient lectres pour baillier à la justice, auxquelles toute la mauvaistié du Maistre de Hongrie estoit contenue. Si

fust tantost prins et pendu à unes haultes fourches; et les Pastoureaulx qui alloient après luy, s'en retournèrent povres et mendians. »

EX MATTHÆI PARIS

MONACHI ALBANENSIS, ANGLI *HISTORIA MAJORE*,

Editore Willielmo Wats, Parisiis, apud viduam Guillielmi Pelé, 1644, in-fol. p. 550, col. I, G.

« Diebus insuper sub eisdem, inimicus humani generis habens fiduciam ut influeret Jordanis in os ejus, quia jam de eo soldano Babyloniæ propinaverat, cùm vidisset

quod fides christiana etiam in partibus dulcis Galliæ labaretur, laberetur, novum genus fallaciæ suscitare satagebat. Quidam natione Hungarus, factus à primis annis ex christiano apostata nequissimus, ætate sexagenarius, qui præstigiorum fallaces versurias à sulphureo puteo Tholeti copiosius exhauserat, necnon Machometi factus vernula et discipulus, soldano Babyloniæ, cujus servus exstitit, promiserat indubitanter, quod eidem infinitam Christianorum multitudinem præsantaret captivandam, ut vacuata Francia, et rege suo viduata, aditus facilior in Christianorum climata pateret Saracenis. Impostor igitur memoratus, qui linguam gallicam et germanicam latinamque noverat, sine papali auctoritate, aut alicujus prælati patrocinio, huc illucque prædicans vaga-

batur, mentiens se tale præceptum à beata Maria matre Domini suscepisse, ut videlicet, pastores ovium et aliorum animalium convocaret, quibus cœlitus, ut aiebat, concessum fuit, terram sanctam in sua humilitate et simplicitate de potestate infidelium cum omnibus sclavis acquirere. Non enim complacuit Deo Francorum superbia militaris. Addidit autem fidem dictis suis eloquentia et manus suæ indissolubilis clausura, in qua se mentitus est beatæ Virginis habuisse chartulam et mandatum, et quoscunque pastores ad se vocavit. Ipsi, relictis gregibus, armentis, et equitiis, inconsultis dominis et parentibus, ipsum, non solliciti de victualibus, pedetentim sequebantur. Utebatur nempe illo maleficii genere, quo quondam in Francia utebatur, adhuc im-

berbis et adolescens, quando videlicet, elapsis tunc circiter quadraginta annis, universum populum Francorum infatuaverat, convocans puerorum infinitam multitudinem, qui cantantes ipsum sequebantur è vestigio. Et quod mirum fuit, non eos poterant seræ vel repagula retinere, nec patrum vel matrum imperia, blanditiæ vel munera revocare. Eodem præstigio dicebatur Robertus cognomento Bugre, falsus frater de ordine prædicatorum, infinitos infatuasse, et infatuatos innocuos incendio tradidisse, et regis Francorum, quem ad hoc inclinavit, sæculari potentia enormiter exterminasse; sed hæc alibi plenius enarrantur. Memoratus autem nebulo et omnes ipsum sequentes cruce signabantur. Fueruntque multi qui ipsis favorem præstiterunt,

necnon et auxilium, dicentes quod frequenter Deus infirma mundi eligit, ut confundat fortia. Nec in tibiis viri bene placitum est omnipotenti. Nec præsumentes de sua militia et fortitudine acceptat. Unde Blanchia, Francorum moderatrix et regina, sperans ipsos terram sanctam adepturos, et filios suos vindicaturos, ipsis gratiam impendebat et favorem. Multiplicati sunt igitur vehementer, adeo ut ad centum millia et plures recensiti, signa sibi facerent militaria, et in signo magistri eorum agnus vexillifer figurabatur, agnus in signum humilitatis et innocentiæ; vexillum cum cruce, in signum victoriæ.

Circa festa quoque sancti Barnabæ; venit archiepiscopus cantuariensis, testifi-

cans hæc prædicta, et quod hæc pestis post Pascha incœpit in regno memorato, addens in suo relatu quod dominus papa, postquam in die cœnæ Conradum, filium Frederici, et omnes ejus fautores excommucicaverat, die Mercurii in hebdomada paschali, sub conductu et protectione Philippi electi lugdunensis, qui in ipso conductu exposuit in sumptibus tria millia marcarum, est profectus. Recessus igitur papæ et absentia cornua pastoribus, qui in Francia multiplicabant, ministravit et audaciam, ut numero et viribus augerentur.

Confluebant igitur ad ipsorum consortium fures, exules, fugitivi, excommunicati, quos omnes ribaldos Francia vulgariter consuevit appellare; ita ut exercitum nume-

rosissimum conflantes, quingenta jam signa haberent, vexillo magistri ac ducis eorum consimilia. Gestabant autem gladios, bipennes, gesa, sicas et anelatios, ut jam plus Martem quam Christum colere viderentur. Jam jamque delirantes, illicita matrimonia contrahi fecerunt; et in suis prædicationibus a fidei Christianæ articulis et a regulis manifestæ veritatis duces et magistri eorum, qui, quamvis laici, prædicare præsumpserunt, enormiter exorbitarunt. Et si quis eis contradiceret, ipsum truculenter invaserunt armis, non rationibus vel auctoritatibus. Et cum eorum summus dux prædicaret, stipatis undique armatis, condemnavit reprehendendo omnes ordines, præter eorum conventicula. Maxime autem Prædicatorum

et Minorum, vocans gyrivagos et hypocritas. Monachos cisterciensis ordinis asserens esse gregum amatores avarissimos et terrarum; nigros autem, gulosos et superbos; canonicos autem, semisæculares et carnium devoratores; episcopos autem et eorum officiales, pecuniæ tantum venatores, et illecebris affluentes omnimodis. De romana autem curia opprobria prædicavit irrecitabilia, ita ut hæretici et schismatici palam viderentur. Populus autem in odium cleri et contemptum hæc audiens deliramenta, applaudens favorabiliter, quod valde periculosum fuit, audiebat.

Die vero sancti Barnabæ, cum magna pompa et fortitudine Aurelianum pervenientes, invito episcopo et universo clero,

sed civibus bene acceptantibus, civitatem intraverunt. Et cum eorum dux voce præconia, velut propheta signipotens, prædicationem suam indixisset, imo potius ut tyrannus edixisset, venerunt ad ipsum populi sub infinita multitudine. Episcopus autem civitatis, hoc exitiale periculum vehementius formidans, prohibuit sub pœna anathematis, ne aliquis clericus eorum audiret eloquia, vel sequeretur vestigia, asserens hæc omnia esse diaboli muscipulationes. Jam enim laici ejus comminationes et imperia contemnebant. Verumtamen aliqui clericorum scholarium, limites episcopalis prohibitionis temere transgredientes, non se poterant abstinere quin ad tam inauditam novitatem aures prurientes accommodarent, non tamen ut eorum erro-

res sequerentur, sed ut hanc insolentiam intuerentur. Novum quippe et absurdum fuit ut laicus, imo plebeius, spreta auctoritate pontificali, in publico tam audacter, et in tali civitate, ubî viguit scholarium universitas, prædicaret, et corda et aures tot populorum ad suas imposturas inclinaret. Erant autem quingenta signa deferentes : unde clerici sanioris consilii in hospitiis suis firmiter ostiis obseratis et repagulis, non sine perturbationis formidine, latuerunt. Cumque magister memoratus, in propatulum prædicaturus ascendisset, nullum thema præfigendo, cœpit multas irrecitabiles abusiones reboando ebullire. Cum ecce unus scholarium stans eminus, se audacter propius ingerens, prorupit in hæc verba : « O nequissime hæretice et verita-

« tis inimice, mentitus es in caput pro-
« prium, et decipis insontes tuis falsis ac
« fallacibus sermocinationibus. » Et cum hoc vix perdixisset, unus gyrivagorum illorum irruens, elevata quadam securi rostrata, caput ejus in partes divisiti ut nec unum verbum amplius emisit sauciatus. Elevato igitur tumultu, prosilientes illi, quos hactenus nominavimus pastores, sed jam impostores et Antichristi præcursores nominandi, generaliter in clerum aurelianensem hostiliter armati in inermes irruerunt, libros carissimos rapuerunt, ostiis fenestrisque confractis, et combusserunt. Et conniventibus oculis dissimulante populo civitatis et verius consentiente (unde caninus meruit appellari) multos trucidarunt, multosque in Ligerim demerserunt, ali-

quos autem vulnerarunt, et nonnullos spoliarunt. Quod cum viderent qui in domibus clausi latuerant, clanculo de nocte turmatim recesserunt. Exturbata est igitur tota universitas, et compertum est circiter viginti quinque clericos, absque læsis et diversimode damnificatis, miserabiliter occubuisse. Episcopus insuper et sui multa probra cum damnis, qui et latuerunt, ne similibus calamitatibus involverentur, subierunt. Pastores autem formidantes ne, in civitate orta seditione, supervenirent et bellum consererent cum ipsis, recesserunt. Episcopus autem, ne cani assimilaretur latrare non valenti, civitatem supposuit interdicto, quia cives ex permissione, consensu et cooperatione se culpabiles reddiderant et infames. Ascendit igitur clamor

et querimonia ad aures dominæ Blanchiæ et magnatum, maxime autem prælatorum. Ipsa autem regina modeste respondit : « Novit Dominus, credebam ipsos in simplici-« tate et sanctitate totam terram sanctam « adepturos. Sed ex quo deceptores sunt, « excommunicentur, capiantur, destruan-« tur. » Universi igitur scurræ illi excommunicati sunt, et tales denuntiati. Sed antequam publicaretur hæc sententia, venerunt ipsi fraudulenti Biturim, quibus de consensu civium patefactæ fuerunt portæ civitatis. Nec obediebant archiepisco prohibenti, et intravit major pars eorum; alia remansit infra macerias vinearum extra civitatem. Erant enim tot quod non potuit aliqua civitas ipsos commode suscipere. Sed et multi eorum exercitus per pro-

vincias plures dividebantur, unde etiam Parisius suum sensit detrimentum. Cumque se promisisset summus ipsorum deceptorum, sermonem facere in publico et miracula obtupenda, confluebat indique populorum numerosa multitudo, ut inaudita a sæculis tunc audirent et viderent quæ antea non viderant. Et cum proditor ille quædam assereret deliramenta et miracula quæ promiserat, inventa fuissent fraudulenta, unus de populo carnifex bipennifer ipsum percutiens in capite, misit ad tartara excerebratum. Qui inhumatus projectus est in compita corrodendus. Et cum increbuissent remores, quod ipsi omnes et eorundem fautores et auditores excommunicarentur, dispersi sunt, et quasi canes rabidi passim detruncati. Similiter

apud Burdegalim, cum advenirent quædam eorum conventicula, jubente comite Legecestriæ Simone, seratis januis exclusi sunt, et cum aditum postularent, respondit comes : « Cujus auctoritate hæc facitis ? » Ipsi autem responderunt, dicentes : « Non papalem nec episcopalem auctoritatem protendimus, sed Dei omnipotentis et beatæ Mariæ ejus genitricis, quæ major est. » Hæc cum comes audisset, pro frivolis talia merito reputans, talia resignificavit : « Recedite quantocius universi, vel convocatis tota militia mea cum hujus civitatis communi et compatriotis, vos hostiliter aggredior decapitandos. »

Hæc cum audissent ipsi miseri, attoniti facti sunt quasi arena sine calce, et huc

illucque fugiendo sibi quisque consuluit, et dispersi, multiformi discrimini patuerunt. Dux autem eorum et magister clam elapsus, conducta quadam navė, versus Paganismum, unde venerat, festinus tendere satagebat; sed nautæ comperientes ipsum esse proditorem, et socium supradicti Hungari, quem Bituricenses peremerunt, ipsum, ligatis manibus et pedibus, miserum miserunt gyrivagum in Gyrundam. Et sic evadens Scyllam, incidit in Charybdim. Inventa autem sunt in clitellis suis, cum pecunia non minima, plures chartæ inscriptæ litteris arabicis et chaldeis cum prodigiosis characteribus, et pulveribus intoxicatis, ad conficiendum potiones multiformes. Litterarum autem tenor, prout postea compertum est, aliquarum

erat, quod ipsum soldanus hortabatur attentius cœptis indulgere, sub spe magnæ retributionis. Aliquarum vero summa fuit epistolarum, quod populum innumerabilem eidem soldano præsentaturus. Et sic duo magi retibus sathanæ perierunt illaqueati.

Tertius autem in Angliam venire præsumens, et applicans quod Sorham, in brevi plusquam quingentos pastores, aratores, porcarios, et bubulcos et hujusmodi plebem suis nutibus mancipavit. Sed cum jam disseminaretur quod fuissent excommunicati, quodque fuisset Hungarus, qui principalis eorum fuit pædagogus, et ejus socius interempti, et dispersi complices deteriorata non mediocriter est eorum conditio. Cum

autem venisset Monstrellum, apposuit dux ipsorum et ibidem prædicare ; sed cum in assertionibus suis cœpisset delirare, imo potius insanire, insurrexerunt auditores sui in ipsum. Ipse vero, dum ad arma convolarent, in quandam sylvam fugiens, sed cito deprehensus, non tantum membratim, sed in minutias detruncatus, corvis de suo cadavere prompta pabula dereliquit.

Tunc vero multi de ipsorum sequacibus scientes se seductos, et propriam miseriam cognoscentes, ex injuncta sibi pœnitentia, cruces quas de manibus proditorum acceperant deponentes, et de manibus bonorum virorum eas reaccipientes, peregrinationem suam rite perfecerunt. Et in terram

sanctam pervenientes, clientelæ regis Francorum sunt addicti, post ejusdem liberationem, prout in sequentibus dicetur. Dicebant enim quod a suis magistris didicerant quod regem Francorum forent liberaturi, propter quod se certatim cruce signaverant universi. Dominus Thomas, natione Neuster, monachus de Syreburne, vir quidem discretus et facundus, et ad ardua negotia regis paragenda in transmarinas partes tunc temporis destinatus, captus est a Pastoribus de quibus sermo præhabetur, et per octo dies retentus. Et quia noluit eorum commentis obsecundare, baculatus est gravissime; sed de nocte vix evadens, ad regem apud Wentoniam pervenit, et hæc omnia, et plura de eorum præstigiis ipsi regi, audiente ipso qui hæc

scripsit, seriatim enarravit. Scriptor autem illico ex ore narrantis quæ exhauserat, quia fide dignus erat, fideliter ac plenius annotavit.

Dicebant autem graves viri ac discreti, prælatique profundi pectoris, quod nunquam post tempora Machometi, tam metuenda pestis surrepsit in ecclesia Christi, maxime cùm propter infortunium quod regi Francorum accidit, fides in regno Francorum cœpit vacillare.

EXTRAIT

DE LA

GRANDE HISTOIRE DE MATTHIEU PARIS,

MOINE DE SAINT-ALBAN ET ANGLAIS.

(Traduction du latin précédent.)

Dans le même temps, l'ennemi du genre humain, espérant fermement que le Jourdain coulerait dans sa bouche, parce qu'il en avait déjà offert à boire

d

au sultan du Caire, et voyant que la foi chrétienne dans des portions de la belle France, chancelait, tombait, s'efforçait de susciter un nouveau genre d'imposture, un sexagénaire, Hongrois de nation, devenu, dès son jeune âge, de chrétien apostat détestable, après avoir appris dans l'école empestée de Tolède à tromper par des pratiques magiques, et après s'être fait serviteur et disciple de Mahomet, avait promis avec assurance au sultan du Caire, dont il était l'esclave, de lui amener dans ses prisons une multitude infinie de chrétiens, afin que, la France étant dépeuplée et veuve de son roi, les Sarrasins eussent un accès plus facile dans la chrétienté. Or ledit imposteur, qui savait la langue française, l'alle-

mand et le latin, errait çà et là, prêchant sans l'autorité du pape ou le patronage de quelque prélat. Il annonçait faussement que sainte Marie, mère de Dieu, lui avait donné l'ordre de convoquer les pasteurs de brebis et d'autres animaux, à l'humilité et à la simplicité desquels, disait-il, le ciel avait accordé d'arracher la Terre-Sainte et tous ses esclaves au pouvoir des infidèles; car l'orgueil que les Français avaient conçu du succès de leurs armes avait déplu à Dieu. Ce qui faisait qu'on ajoutait foi à ses paroles, c'est qu'il était éloquent et avait constamment la main fermée, disant faussement qu'il y tenait une lettre de la Vierge, à lui adressée. Tous les bergers qu'il appela à lui , laissaient

leurs troupeaux de brebis, de bœufs ou de chevaux, et le suivaient à pied, sans avoir préalablement consulté ni leurs maîtres, ni leurs parens, et sans crainte de manquer de vivres. Cet imposteur usait en effet du même genre de maléfices qu'il avait employé, environ quarante ans auparavant, lorsqu'il avait ensorcelé tout le peuple de France, et avait appelé à lui une multitude infinie d'enfans. Ceux-ci suivaient ses pas en chantant; et ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que rien ne pouvait les retenir, ni les serrures ni les verroux, ni les ordres, les caresses, ou les cadeaux de leurs pères et mères. C'était, disait-on, le même charme dont avait usé pour ensorceler une foule de personnes, Robert,

surnommé *Bugre* (hérétique) , faux frère de l'ordre des Prêcheurs, qui avait ensuite livré ces innocens au feu et en avait fait périr énormément par le pouvoir séculier du roi de France qu'il avait porté à cela; mais ces choses sont plus amplement racontées ailleurs. Quant à l'imposteur déjà nommé, il portait la croix, ainsi que ceux qui le suivaient. Beaucoup leur donnèrent leur suffrage et leur aide, disant que souvent Dieu choisit ce qu'il y a de faible pour confondre ce qu'il y a de fort, qu'il n'aime pas ceux qui se donnent des louanges, et qu'il n'accepte pas ceux qui présument de leurs armes ou de leur courage. C'est ce qui fit que Blanche, régente et reine de France, espérant qu'ils conquerraient

la Terre-Sainte et vengeraient son fils, leur accordait ses bonnes grâces et les favorisait. Ils se multiplièrent donc tellement que, leur nombre se trouvant être de cent mille et plus, ils se firent des bannières militaires; et sur celle de leur maître, était représenté un agneau qui portait un étendard : l'agneau en signe d'innocence et d'humilité, l'étendard avec la croix, en signe de victoire.

Dans le même temps, autour de la fête de saint Barnabé, vint l'archevêque de Cantorbéry, qui attestait ce que nous venons de dire, et rapportait que cette peste commença après Pâques, dans le royaume susdit, ajoutant dans sa relation que le pape, après avoir excommu-

nié, le jour de la cène, Conrad, fils de Frédéric, et tous ses fauteurs, était parti le mercredi de Pâques, sous la protection de Philippe, évêque élu de Lyon, lequel, dans ce voyage, dépensa en frais trois mille marcs. La retraite et l'absence du pape fournirent des déclamations aux Pastoureaux qui se multipliaient en France, et redoublèrent leur audace de telle sorte que leur nombre et leurs forces s'en accrurent.

De tous côtés, affluaient vers eux des voleurs, des exilés, des fugitifs et des excommuniés, tous gens qu'on est habitué en France à appeler *ribauds*, en telle sorte que, formant une armée très nombreuse, ils avaient déjà cinq cents ban-

nières semblables à l'étendard de leur maître et chef. Ils portaient des épées, des haches à deux tranchans, des *gèses*, des dagues et des couteaux, de manière qu'ils semblaient des adorateurs de Mars plutôt que du Christ. Bientôt, dans leur égarement, ils firent contracter des mariages illicites, et leurs maîtres et chefs qui, quoique laïcs, osèrent prêcher, s'écartèrent même d'une manière monstrueuse, des dogmes de la foi chrétienne et des règles de la vérité manifeste. Et si quelqu'un les contredisait, furieux, ils l'attaquaient, non avec des raisons ou des autorités, mais avec des armes. Lorsque leur chef suprême prêchait, entouré de tous côtés d'hommes armés, il condamnait et accablait

de reproches tous les ordres, excepté les conciliabules des Pastoureaux. Il s'attachait surtout aux Prêcheurs et aux Frères-Mineurs, les appelant des vagabonds et des hypocrites ; il accusait les moines de Cîteaux d'aimer, comme des avares, les terres et les troupeaux; les moines noirs, d'être gloutons et superbes; les chanoines, d'être demi-seculiers et de se gorger de viandes; les évêques et leurs officialités, de ne courir qu'après l'argent et d'être plongés dans les délices de toutes espèces; enfin, il disait de la cour de Rome des choses qu'on ne peut rapporter. Ainsi les Pastoureaux se montraient publiquement hérétiques et schismatiques. Quant au peuple, qui écoutait toutes ces rê-

veries, débitées en haine et mépris du clergé, il applaudissait avec faveur : ce qui était très dangereux.

Le jour de saint Barnabé, les Pastoureaux arrivèrent à Orléans, avec beaucoup d'éclat et en force. Ils entrèrent dans la ville, malgré l'évêque et le clergé entier, mais ils furent bien accueillis par les bourgeois. Leur chef ayant annoncé sa prédication à haute voix, comme un prophète doué du don des miracles, ou plutôt l'ayant imposée comme un tyran, une multitude infinie vint à lui. L'évêque de la ville redoutant à l'excès cet affreux péril, défendit, sous peine d'anathême, à tous les clercs d'entendre les prédications des

Pastoureaux, ou de suivre leurs pas, assurant que tout cela était des souricières du diable. Quant aux laïcs, ils méprisaient déjà les menaces et les ordres du prélat. Cependant, quelques écoliers, transgressant témérairement les défenses de l'évêque, ne purent s'abstenir de prêter l'oreille à une nouveauté tellement inouie, non pas, cependant, pour suivre les erreurs des Pastoureaux, mais pour considérer une pareille insolence; car c'était une chose nouvelle et absurde qu'un laïc, et de plus un homme du peuple, méprisât l'autorité pontificale, prêchât avec autant d'audace, et en public, dans une cité pareille, où florissait une université, et amenât tant de cœurs et d'oreilles à ses impostures. Quant aux

Pastoureaux, ils avaient cinq cents bannières, ce qui fut cause que les clercs d'un meilleur sens se cachèrent dans leurs demeures, après les avoir fermées et vérouillées, et redoutèrent néanmoins qu'on les y vînt troubler. Le maître susdit étant monté en chaire pour prêcher, commença, sans fixer préalablement aucun thème, à mugir d'incroyables erreurs. Alors, voici qu'un écolier, éloigné de lui, s'avança hardiment et lança ces paroles : « O hé« rétique exécrable! ô ennemi de la vé« rité, tu mens sur ta tête, tu égares « ce peuple innocent par tes paroles « trompeuses! » A peine eut-il dit ces mots qu'un de ces vagabonds, s'élançant sur lui, leva une hache d'armes et lui

fendit la tête en deux, de telle manière que l'écolier ne put plus rien dire. A la suite du tumulte que cette scène produisit, ceux que nous avons appelés jusqu'à présent pasteurs, mais qui devraient plutôt être nommés imposteurs et précurseurs de l'Antechrist, s'élancèrent généralement, et en armes, contre le clergé d'Orléans qui n'en n'avait pas, brisèrent les portes et les fenêtres, enlevèrent les livres précieux et les brûlèrent. Sous les yeux du peuple de la ville qui dissimulait ou, pour parler avec plus de vérité, consentait (d'où il a mérité le surnom de peuple de chiens), les Pastoureaux massacrèrent un grand nombre de clercs, en noyèrent plusieurs dans la Loire, en blessèrent quelques-uns et en dépouillè-

rent une foule. Ce qu'ayant vu ceux qui s'étaient cachés dans les maisons, ils profitèrent de la nuit pour quitter furtivement la ville par troupes. Toute l'université fut ainsi bouleversée, et on trouva que, sans compter les blessés et ceux qui avaient été maltraités de manière ou d'autre, environ vingt-cinq clercs avaient péri. Quant à l'évêque et aux siens qui se cachèrent pour n'être pas enveloppés dans de semblables calamités, ils éprouvèrent beaucoup d'outrages et de pertes. Les Pastoureaux redoutant que par suite de la sédition qui s'était élevée dans la ville, on ne les surprît, et on ne les attaquât, se retirèrent; mais l'évêque, de peur de passer pour un chien qui n'a pas même la force d'a-

boyer, mit la ville en interdit, attendu que les habitans s'étaient rendus coupables et infames, pour avoir permis, toléré et aidé les entreprises des Pastoureaux. Ses cris et ses plaintes montèrent aux oreilles de Blanche, des grands du royaume et principalement des prélats. Quant à la reine, elle répondit modestement : « Dieu le sait! je croyais que « les Pastoureaux devaient, par leur « simplicité et leur sainteté, conquérir « toute la Terre-Sainte; mais puisque ce « sont des imposteurs, qu'ils soient ex- « communiés, saisis, exterminés. » Ainsi tous ces saltimbanques furent excommuniés et dénoncés comme tels ; mais avant que cette sentence fût prononcée, ces imposteurs vinrent à Bourges dont

les portes leur furent ouvertes du consentement des citoyens. La plus grande partie d'entre eux, sans faire nul cas de la défense de l'archevêque, y fit son entrée, et l'autre resta aux pieds des murs qui entourent les vignes hors de la ville. Ils étaient en effet en si grand nombre qu'aucune cité ne pouvait les recevoir commodément; mais ils étaient divisés dans les provinces en plusieurs détachemens, et c'est pour cela que Paris eut aussi à souffrir. Le chef suprême des Pastoureaux ayant promis de porter la parole en public et de faire des miracles étonnans, une multitude innombrable de peuple accourut de toutes parts afin d'entendre et de voir des choses, dont on n'avait ouï parler depuis des siècles, et qu'ils n'a-

vaient pas vues; et, comme ce traître débitait des paroles insensées et que les miracles qu'il avait promis n'étaient que des fourberies, un boucher du peuple lui assena sur la tête un coup d'une hache à deux tranchans qu'il portait, et l'envoya ainsi dans l'enfer. Le cadavre fut ensuite jeté dans un carrefour pour y être dévoré. Le bruit s'étant répandu que tous les Pastoureaux ainsi que leurs fauteurs et leurs auditeurs seraient excommuniés, ceux-ci se dispersèrent et furent égorgés, çà et là, comme des chiens enragés. De même à Bordeaux, comme quelques bandes d'entre eux s'en approchaient, les portes en furent fermées par l'ordre de Simon, comte de Leicester, et elles ne purent y pénétrer. Comme ils

demandaient qu'on leur en permît l'entrée, le comte leur répondit : « D'après « quelle autorité faites-vous cela? » Ils répondirent : « Nous n'invoquons ni l'au-« torité du pape, ni celle des évêques, « mais celle du Dieu tout-puissant et de la « bienheureuse Marie, sa mère, autorité qui est bien plus grande. » Le comte ayant ouï cette réponse, la tint, à bon droit, pour frivole, et leur répliqua ainsi : « Eloignez-vous tous, au plus vite, « sinon je convoquerai toute ma milice « avec le guet de cette ville et des cités « voisines, et je vous attaquerai en en-« nemi pour vous punir de mort. »

Ces misérables, ayant entendu ces paroles, furent consternés et dispersés

comme du sable sans chaux; chacun s'enfuyant çà et là, ne prit conseil que de lui-même, et ainsi disséminés les Pastoureaux subirent des peines aussi variées que leurs crimes. Cependant, leur chef et maître s'étant échappé secrètement, loua un vaisseau, et s'efforçait de regagner, à la hâte, la terre des païens, d'où il était venu; mais les matelots ayant découvert qu'il était un traître et le compagnon du Hongrois dont nous avons parlé, lequel fut mis à mort par les habitans de Bourges, lui lièrent les mains et les pieds et le précipitèrent dans la Gironde. C'est ainsi, qu'évitant Scylla, il tomba dans Carybde. On trouva, dans sa valise, avec beaucoup d'argent, plusieurs papiers inscrits de lettres arabes et chal-

déennes, avec des caractères prodigieux et des poudres empoisonnées pour composer diverses boissons. La teneur de quelques-unes de ces lettres, selon ce qui fut découvert ensuite, était que le sultan l'exhortait à s'appliquer avec plus de soin à ses entreprises, dans l'espérance d'une grande rétribution. Le résumé de quelques autres de ces lettres était qu'il devait présenter au même sultan un peuple innombrable. C'est ainsi que ces deux magiciens périrent, enveloppés dans les filets de Satan.

Le troisième, cependant, espérant venir en Angleterre, et voulant exécuter ce qu'avait résolu Sorham, réunit, en peu de temps, par ses signes, plus de cinq

cents bergers, laboureurs, porchers, bouviers et autre populace de la même espèce. Mais comme déjà cette multitude s'éparpillait, parce qu'elle était excommuniée, parce que le Hongrois qui était leur principal enseignant, et son compagnon avaient été tués et leurs complices dispersés, son sort ne devint pas peu misérable. Étant venu à Montreuil-sur-Mer, leur chef voulut y prêcher, mais comme il commençait à délirer dans ses assertions, ses auditeurs, au lieu de se prêter à son délire, se soulevèrent contre lui. Pendant qu'ils couraient aux armes, il s'enfuit dans une forêt voisine, où, promptement saisi, on lui coupa non seulement les membres, mais encore on le hacha en petits morceaux; et son cada-

davre devint bientôt la pâture des corbeaux.

Alors, plusieurs de ceux qui avaient suivi ces trois chefs, sachant qu'ils étaient épiés et voyant leur propre misère, déposèrent, suivant la pénitence qui leur était assignée, les croix qu'ils avaient reçues des mains de ces traîtres, les reçurent de nouveau de celles des gens de bien, et accomplirent régulièrement leur pélerinage. Parvenus à la Terre-Sainte, ils furent réunis à la suite du roi des Français, après sa délivrance, comme il est dit ci-après. Ils disaient, en effet, avoir appris de leurs maîtres, qu'ils devaient délivrer le roi des Français, et que c'était la cause pour laquelle ils avaient pris, tous

à l'envi, la croix. Le seigneur Thomas, Normand de nation, moine de Syreburne, homme prudent et éloquent, envoyé en ce temps là dans les régions d'outre-mer, pour y mettre fin aux affaires difficiles du roi, fut pris par les Pastoureaux, dont il a été parlé plus haut, et retenu pendant huit jours. N'ayant pas voulu se prêter à leurs impostures, il fut battu très grièvement; mais s'étant évadé de nuit à grand'peine, il arriva auprès du roi à Wenton. Là, il lui raconta, en détail, toutes ces choses et beaucoup d'autres encore, touchant les prestiges des Pastoureaux, et tout cela fut entendu de celui même qui écrit ceci. L'écrivain donc, prit note fidèle et complète de tout ce qu'il avait recueilli de la bouche de

ce narrateur, parce qu'il était digne de foi.

Cependant, des hommes graves et prudens, et des prélats d'un sentiment profond, disaient que jamais, depuis le temps de Mahomet, un fléau plus redoutable n'avait apparu dans l'église du Christ, surtout parce que, à la suite du désastre qui arriva au roi des Français, la foi avait commencé à chanceler en France.

EX CHRONICO GUILLELMI DE NANGIS,

SUB ANNO 1251.

(In Spicilegio dom. Lucæ d'Achery. Parisiis, Montalant, 1723, in-fol. t. III, p. 56, col. 2, in fine.)

Mirabile prodigium et novitas inaudita in regno Franciæ accidit. Nam quidam latronum principes ad seducendum simplices et disseminandum crucem in populo,

falsis adinventionibus fingebant se visionem angelorum vidisse et beatam Mariam virginem apparuisse, et præcepisse ut cruces assumerent, et de pastoribus et simplicioribus populi quos elegerat Dominus, quasi exercitum congregarent ad subveniendum Terræ Sanctæ, et regi Franciæ illis in partibus succurrendum; et hujusmodi visionis tenorem in baneriis quasi ante se deferri faciebant, cælatis imaginibus depingebant. Qui primo per Flandriam et Picardiam transeuntes, per villas et campos deceptivis exhortationibus pastores et simpliciores populi, quasi ferrum adamas, attrahebant: qui cum pervenissent in Franciam, in tanta numerositate jam creverant, quod sub millenariis et centenariis constituti quasi exercitus procedebant, et cum per campestria

loca pertransirent juxta caulas et greges ovium, pastores relictis gregibus et inconsultis parentibus nescio quibus debacchationibus agitati, se cum illis in facinus involvebant; et cum pastores et simplices, licet non secundum scientiam, bona intentione hoc facerent, erant tamen inter eos latrones et homicidæ quamplurimi arcani sceleris conscii, quorum consilio magistrorum phalanx regebatur. Qui cum per villas et civitates transitum facerent, erectis in altum appasutis et securibus aliisque armorum utensilibus, ita terribiles populo se reddebant, quod vix aliquis erat de judiciaria potestate, qui non in aliquo eisdem contradicere formidaret; ipsique in tantum errorem deciderant, quod desponsalia faciebant, cruces dabant, et etiam de pec-

catis, ut dicitur, facie tenus absolvebant; et quod deterius erat, ita communem populum secum in errorem involverant, quod affirmabant plurimi, et alii credebant, quod cibaria et vina coram eis apposita non deficerent propter eorum comestionem, sed potius augmentum recipere videbantur. Clerus autem cum audiret populum in tantum errorem incidisse, condoluit: et quoniam hujusmodi errori contradicere voluit, pastoribus et populis exosus efficitur, et tam iniquo odio hos oderunt, quod plures eorum in campis repertos occidentes, martyres ut credimus effecerunt. Regina vero Blancha, quæ sola regnum Franciæ mira sagacitate tunc regebat, forte non suo errore eos sic incedere tolerabat, sed quia filio suo sancto regi Ludovico et Terræ

Sanctæ per eos sperabat adjutorium pervenire. Cum autem transissent urbem Parisius, putaverunt se ab omnibus periculis evasisse, jactantes se quod boni essent homines, et hoc per rationem arguebant, quia cum fuissent Parisius ubi est fons totius sapientiæ, nunquam fuerat eis in aliquo contradictum. Tunc errores suos cœperunt vehementer augmentare, et ad furta et rapinas studiosius intendere; qui cum Aurelianis pervenissent, cum clericis Universitatis prælia commiserunt, plurimos eorum occidentes, sed de illis plurimi consimiliter occisi sunt. Dux autem eorum quem Magistrum de Hungariâ nominabant, dum de Aurelianis Bituris cum eis pervenisset, synagogas Judæorum intrans, libros eorum destruxit, et eos bonis omnibus in-

debite spoliavit; sed dum recessisset ab urbe cum populo, Bituricenses eos cum armis insequentes Magistrum cum pluribus occiderunt, post quorum casum alii in diversis locis dispersi, propter maleficia sua interfecti vel suspensi fuerunt, cæteri quasi fumus evanuerunt.

EXTRAIT

DE LA

CHRONIQUE DE GUILLAUME DE NANGIS,

ANNÉE 1251.

(Traduction du latin précédent.)

Il arriva, dans le royaume de France, un événement prodigieux, une chose nouvelle et inouie. Quelques chefs de voleurs, pour séduire les gens simples et prêcher la croisade parmi le peuple, déclaraient par de fausses inventions qu'ils avaient vu des anges, que la sainte vierge Marie leur avait apparu, qu'elle leur avait ordonné de prendre la croix et de faire une armée de pâtres et de gens com-

muns que le Seigneur avait choisis pour secourir la Terre-Sainte et le roi de France, qui s'y trouvait. Ils représentaient toute la teneur de cette vision avec des images peintes sur les bannières qu'ils faisaient porter devant eux. Passant d'abord par la Flandre et la Picardie, par des exhortations trompeuses, ils attiraient à eux, comme l'aimant attire le fer, les pâtres et les pauvres d'esprit à travers les fermes et les champs. Lorsqu'ils vinrent en France, leur nombre s'était accru à un tel point que, rangés par milliers et centaines, ils marchaient comme une armée. Quand ils passaient dans les pâturages auprès des bergeries et des troupeaux de brebis, les pâtres, poussés par je ne sais quel délire, abandonnaient

leurs troupeaux sans consulter leurs parens, et s'enveloppaient avec eux dans le crime. Pendant que les bergers et les gens simples en agissaient de cette manière, sinon selon la science, du moins avec de bonnes intentions, il y avait parmi eux un grand nombre de voleurs et d'assassins, coupables de crimes secrets, et qui servaient de chefs à ces phalanges. A leur passage dans les villages et dans les villes, les Pastoureaux levaient en l'air leurs massues, leurs haches et autres armes, et se rendaient, par là, si terribles aux populations que, parmi les gens de justice, il ne se trouvait personne qui ne redoutât de les contredire. Ils étaient tombés dans une si grande erreur, qu'ils faisaient des mariages, donnaient des

croix (attachaient des croix sur l'habit des croisés), et même, à ce qu'on dit, conféraient, du moins pour la forme, l'absolution des péchés. Ce qu'il y avait de pire, c'est qu'ils avaient enveloppé le peuple dans l'erreur au point qu'un grand nombre affirmait et que d'autres croyaient que les mets et les vins qui leur étaient servis, loin de disparaître par suite de leur consommation, semblaient plutôt recevoir de l'augmentation. Le clergé, en apprenant que le peuple était tombé dans un si grand égarement, fut dans le deuil; et comme il voulut s'y opposer, il devint odieux aux Pastoureaux et au peuple, qui conçurent pour les gens d'église une haine telle, qu'ils en tuèrent un grand nombre qu'ils trouvèrent dans les champs, et en

firent des martyrs, à ce que nous croyons. La reine Blanche, qui administrait seule alors le royaume de France avec une merveilleuse sagesse, tolérait leur marche, non qu'elle fût dans l'erreur à leur égard, mais parce qu'elle espérait qu'ils porteraient secours à son saint fils, le roi Louis et à la Terre-Sainte. Lorsqu'ils eurent passé à travers la ville de Paris, ils se crurent à l'abri de tous les dangers, se vantaient d'être des gens de bonnes mœurs et en donnaient pour preuve, qu'ayant été à Paris, où est la fontaine de toute sagesse, on ne les y avait contredits en rien. C'est alors que leurs erreurs prirent un nouvel accroissement, et qu'ils s'abandonnèrent avec plus d'ardeur au vol et au pillage. Lors-

qu'ils arrivèrent à Orléans, ils engagèrent des combats avec les clercs de l'Université, en tuèrent plusieurs et eurent pareillement un grand nombre des leurs de tués. Leur chef, qu'ils appelaient le Maître de Hongrie, s'étant porté avec eux d'Orléans à Bourges, entra dans les synagogues des Juifs, détruisit leurs livres et les dépouilla indûment de tous leurs biens; mais, après s'être retiré de la ville avec sa multitude, il fut poursuivi par les habitans de Bourges en armes, et tué avec un grand nombre de ses adhérens. Après cette catastrophe, d'autres dispersés en plusieurs lieux, furent mis à mort ou pendus à cause de leurs crimes, et le reste se dissipa comme la fumée.

EXTRAIT

DES

GESTES DE LOUIS IX,

PAR GUILLAUME DE NANGIS, MOINE DE SAINT-DENIS.

(*Hist. de Saint-Louis*, par Jehan, sire de Joinville, édit. du Louvre, p. 221.)

. . . . En l'an de grâce Nostre-Seigneur mil IIc. LI, commença la croiserie de Pastouriaux et de moult d'enfans, desquels aucuns faignoient que il avoient veu pluseurs avisions, et faignoient souvent que il fesoient miracles et que Dieux les avoit envoiés pour vengier le roy Loys de France, des Sarrazins qui pris l'avoient. Entre ces Pastouriaux avoit aucuns qui se fesoient apeler mestres, et

firent en la cité de Paris yaue benoyte en la manière de évesque, et fesoient mariages et depeçoient à leur volenté. Moult de homicides et de énormités firent aus clers, aus religieux et lays, pource qu'il n'estoit nuz qui leur alast à l'encontre, et croisoient et descroisoient moult de gens à leur volenté; et si estoit apelez cilz qui les menoit, li grans mestres de Hongrie, liquels comme il eut trespassé à grant pompe par mi la cité d'Orliens et eut occis aucuns clers, s'en vint à Bourges et i fit moult de maus. Il entra sus les Juis, et puis les destruisi touz leur livres, et leur osta touz leurs biens; mais quant il se fu partis de Bourges et il vint entre la ville que l'en nomme Mortemer et la Neuville

dessus un fleuve, aucuns des bourgois qui le suirent l'ocirent iluec. Quant li Mestres de Hongrie fut ainsi occis, li autres mestres des bergiers se esparpillièrent en divers lieus, et furent occis ou pendus par leur mauvetié, et lors tous les autres s'enfuirent et esvanuirent comme fumée.

A ces renseignemens, si l'on joint ceux que fournissent les *Annales de Waverley* (1); les *Annales Albiennes* (2); le *Livre de la Vie et des*

(1) *Historiæ Anglicanæ Scriptores Quinque* (ed. Thoma Gale). Oxoniæ, ex Theatro Sheldoniano, 1687, in-fol. T. II, p. 209, sub anno 1251. Il y a huit lignes sur les Pastoureaux, et encore n'apprennent-elles rien de plus que Matth. Pâris et Guillaume de Nangis.

(2) *Scriptores Rerum Danicarum Medii Ævi*, ed. Jacobo Langebek. Hafniæ, typis viduæ Andr. Hartv. Godiche, per Frider. Christ. Godiche. in-fol. t. I. 1772, p. 210. Huit lignes et rien de nouveau.

Miracles de monseigneur de Saint-Loys (1); l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud (2); la collection de M. Petitot (3); etc., etc., l'on saura à peu près tout ce qui a été dit sur le fameux mouvement des Pastoureaux, en 1251.

Quant à Audefroi-le-Bâtard, principal personnage de la seconde nouvelle de ce volume, les antiquaires savent que c'est un poète fameux dans le XIII[e] siècle par ses romances et ses chansons d'amour (4). L'obscurité qui enveloppe sa vie a laissé libre cours à l'imagination du romancier.

(1) Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, in-fol. n° 8405 (fonds de la réserve), chap. XXXI, fol. 49, v°. Mais le récit qu'il renferme n'est rien autre chose que la traduction de l'extrait de la chronique latine de Guill. de Nangis. Cependant ce manuscrit, exécuté au reste dans le XIV[e] siècle, est à voir, parce qu'il est orné d'une superbe miniature relative aux Pastoureaux.

(2) 4° édition. Paris, L. G. Michaud, 1827, in-8°, t. IV, p. 393-396.

(3) *Collection complète des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, t. II, Paris, Foucault, 1824, in-8°, p. 118.

(4). M. Paulin Paris, employé aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, a fait sur ces charmantes poésies un travail intéressant, qui, nous en faisons le vœu, sera bientôt publié.

Job ou les Pastoureaux.

(1251.)

JOB

OU

LES PASTOUREAUX.

(1251.)

I.

Seignor, ou non de Dieu, le roi de gloire,
Or faites pais, si orrés une estoire :
Li dit sont bel et la matère est voire ;
Onques meillor n'en fist clers ne provoire.
. . . .
. . . .
. . . .
Li clers séoit en .j. angle dou port,
Sachiés qu'il n'ot ne joie ne déport ;
Quar ainz que s'oirre eust prins vers Babiloine,
Soffert avoit maint mal et mainte poine.

(Roman de *Rainfroi d'Avenas.*)

Les croisés sont sur la plage, les uns regardent la mer avec un étonnement muet mêlé de terreur, les autres, déjà familiarisés avec elle, n'y font nulle attention. Les barons s'occupent à

donner des ordres à leurs varlets, ou à rassembler leurs chevaliers. En même temps, on voit accourir de tous côtés des bourgeois et des vilains avec leurs femmes et leurs enfans; les trompettes sonnent, les chevaux hennissent, frappent du pied la terre, et secouent la tête d'impatience. De nouveaux croisés arrivent en procession, précédés de prêtres qui portent des bannières à l'image du Sauveur et chantent des hymnes.

— Dieu le veut! Dieu le veut! s'écrie la foule.

Dans le port, on aperçoit un navire vénitien avec ses voiles blanches roulées autour des vergues, avec sa bannière à l'image de saint Marc, agitée par le vent de l'occident, et ses matelots, dont les uns déroulent des cordages et font crier des poulies; les autres, armés d'avirons, poussent vers le rivage des chaloupes légères, qu'ils ramènent au navire, chargées d'hommes et de chevaux.

Dans un des coins du port, un homme seul semble étranger aux passions diverses qui agitent la foule; enveloppé dans son manteau blanc dont la forme révèle un disciple de saint Bernard, un moine de Clairvaux, il contemple d'un air insoucieux les préparatifs du départ. Il reste

donc en Italie ? Non ; vous le voyez, son épaule droite porte le signe de la croisade, et d'ailleurs, que lui importe l'Italie ? il n'y est pas né, et puis le moine n'a pas de patrie sur la terre ; en quelque lieu qu'il se trouve, quand son heure sera venue, il retournera assez vite dans le royaume qui lui est promis.

— Adieu, mon frère, Dieu vous soit en aide ! Puissé-je vous revoir bientôt, s'écrie un des assistans en s'arrachant avec peine des bras d'un des croisés, et en versant des larmes abondantes.

Le moine sourit avec amertume, et ses sourcils épais s'abaissèrent sur ses yeux flamboyans de colère.

— Adieu, ma douce amie, dit un chevalier d'une voix étouffée, en serrant une jeune fille contre son sein, je ne tarderai pas à revenir ; en attendant, pense à ton ami ; quant à moi, ton souvenir, toujours présent à ma pensée, me soutiendra dans les aventures qu'il plaira à Dieu de m'envoyer.

Le moine alors baissa la tête, et ramena le bout de son manteau sur son visage, pour dérober à la foule la vue de ses larmes, que des souvenirs poignans faisaient couler.

— Maître Job !

Le moine se leva.

— C'est moi ! dit-il, avec un accent qui trahit son origine hongroise.

Et le patron du navire, qui l'avait ainsi appelé, lui montra du doigt la barque qui n'attendait qu'eux deux pour amener à bord le reste des passagers.

Le moine alors, sans jeter un seul regard derrière lui, sauta dans la barque après le patron, et en peu de temps ils furent sur le navire.

Les matelots levèrent l'ancre, déployèrent les voiles, et le navire cingla en pleine mer, aux acclamations de la foule qui agitait des écharpes sur le rivage, et au chant du *Veni Creator* qui partait du vaisseau.

II.

Diex ! com il est hardis et fiers !
Diex ! com il est bons chevaliers !
Diex ! com se joignent en lui bel
Cuers de lion et cuers d'aignel !
(Roman de *Parthenopex de Blois.*)

Granz fu l'estor, mervillos e pesanz.
(Roman de *Girard de Vienne.*)

Après vingt-six jours de traversée, le navire toucha à l'île de Chypre, où il ne resta que le temps nécessaire pour renouveler ses provisions. Le premier mai, on remit à la voile. Le jour

suivant, vers le matin, le pilote signala le Nil, et bientôt les croisés assemblés en foule sur le pont, purent apercevoir les remparts de Damiette surmontés du signe du salut. Oh ! combien ils furent joyeux en apercevant le but de leur longue course; en avançant, ils découvraient une nouvelle mer de verdure et de moissons. Le Nil, couvert de vaisseaux chrétiens, étendait ses sept bras parmi des rizières, des bosquets d'orangers et de citronniers chargés de fleurs et de fruits, des bois de palmiers, de lentisques et de sycomores, des buissons de jasmins et de roses, dont la brise apportait les parfums aux pélerins émerveillés. L'Égypte avait jeté au loin sa robe trempée de sang pour en revêtir une nouvelle qui devait bientôt avoir le même sort.

-- Par mon saint patron ! s'écria un chevalier, il m'est avis que nous voyons la terre où fut jadis le paradis terrestre, qui depuis disparut par suite de l'iniquité de nos premiers parens. Qu'en pensez-vous, messire moine ?

— Mes livres ne m'ont rien appris à cet égard, répondit Job, et il retomba dans sa rêverie habituelle. Le chevalier crut qu'il priait et ne lui adressa pas de nouvelles questions.

Le navire aborda; et les passagers débar-

quèrent, en jetant des cris de joie, parmi les croisés italiens qui, chargés de la garde des vaisseaux, campaient sur le rivage. Alors les nouveaux venus se séparèrent en se rendant chacun au quartier occupé par ceux de leur nation.

Job traversa une foule de Romains revêtus d'habits magnifiques, qui attendaient à la porte de la tente du cardinal Pélage le moment favorable pour être introduits auprès de lui. Plus loin, il trouva des Espagnols et des Gascons qui jouaient aux dés et joûtaient de plaisanteries et d'éclats de rire ; enfin il arriva dans le quartier des Allemands et des Hongrois, où régnait un silence grave et religieux. En avançant, il entendit quelques paroles dans sa langue maternelle, et une teinte de satisfaction et de plaisir anima ses traits altérés par une cruelle souffrance intérieure.

— C'est grand dommage, disait un des interlocuteurs, que le comte de Cilia ait été tué par les mécréans ; car il était preux, et chevalier accompli en toutes choses. Dieu ait son âme en son saint Paradis !

— *Amen!* répondit l'autre ; mais certes il est plus heureux qu'il n'était sur terre, où il ne faisait que pleurer la disparition subite de ceux

qui devaient consoler sa vieillesse. Aussi, lorsque, percé d'un trait mortel, il a été rapporté dans sa tente, a-t-il maudit ses enfans, au milieu des convulsions de l'agonie.

Cependant Job promenait sa main crispée dans son sein et pâlissait de plus en plus. Quand il entendit ces dernières paroles, il poussa un grand cri et tomba sans connaissance.

Les deux Hongrois accoururent et relevèrent le moine qu'ils crurent mort; mais bientôt celui-ci ouvrit les yeux, et, se dégageant des bras de ceux qui le soutenaient, il se roula par terre avec fureur en s'écriant : — Mon père ! mon père !

Les deux chevaliers s'écartèrent avec terreur, pensant qu'il était possédé de l'esprit malin.

Une foule d'hommes d'armes et de varlets accourut :

—Qu'est-ce?... qu'y a-t-il?... Dieu!... quelle pitié! disaient-ils en voyant le moine la bouche écumante et les yeux égarés.

— Mon père! mon père! pardonne-moi, s'écriait Job en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Alors un homme de haute taille s'élança à travers la foule. C'était l'écuyer du comte de Cilia; il releva le moine en pleurant.

— Messire Arnold !... c'est bien lui !..... votre père !... hélas !

Puis s'adressant à ceux qui l'entouraient de loin :

— Ah ! les cœurs de brebis qui tremblez devant un homme luttant avec la douleur ! Eh ! sus ! venez donc et aidez-moi à transporter dans la tente de feu monseigneur son fils qui n'en peut mais.

Touchés du reproche, quelques chevaliers du comte s'avancèrent en hésitant, et mirent Job sur un écu. Alors la foule qui grossissait sans cesse s'écarta avec frayeur devant eux, et quelques minutes après, ils entrèrent dans la tente du comte qu'ils refermèrent.

Arnold (car Job était son nom de religion), fut déposé sur un tapis. Sa douleur était devenue moins violente, et un torrent de larmes avait succédé à ses violens transports. Tout à coup la trompette fit entendre le boute-selle. Les cris aux armes ! les Sarrasins ! retentirent dans tout le camp.

Arnold se releva avec vivacité, essuya ses larmes avec le pan de sa robe, puis la rejeta loin de lui. Il lança un coup d'œil rapide dans la tente, aperçut les armes de son père, s'en saisit et y colla ses lèvres avec force.

— Évrard, s'écria-t-il, aide-moi à revêtir les armes de mon père; je veux aujourd'hui le venger.

Le bon écuyer le regarda avec douleur et lui dit :

— Cher sire, à l'heure qu'il est, vous ne pouvez vous soutenir, et vous avez besoin de calme et de repos. Laissez-moi aller tout seul avec vos hommes d'armes à l'encontre de cette gent maudite. Il m'est avis que, dans quelques instans, nous ramènerons ici nos chevaux, après les avoir baignés jusqu'aux genoux dans le sang des Sarrasins.

— Evrard! s'écria Arnold avec impatience, il le faut! Je veux venger mon père!

Le bon écuyer ne répondit mot, mais joignit ses mains et les leva au ciel. Il aida Arnold à se revêtir de la riche armure de son père, ternie çà et là par de larges taches de sang, et rayée de coups d'épée, puis il laça le heaume à la pointe aiguë sur sa tête tonsurée, et lui mit entre les mains un fauchard d'acier d'Allemagne tout neuf, car l'épée du comte défunt était ébréchée en tous sens : elle avait tant frappé!

— Partons! s'écria Arnold en s'élançant sur un destrier qu'un varlet avait amené. Dieu

et mon saint patron nous soient en aide!

Et en un clin d'œil, Arnold et Evrard, la lance en arrêt, s'abattent sur les Sarrasins comme deux faucons, sans s'inquiéter s'ils sont soutenus ou non. Leurs lances volent en mille éclats, ils saisissent leurs fauchards à deux mains. Les mécréans, foudroyés par cette attaque imprévue, tombent. Les turbans et les têtes qu'ils ceignent volent dans la plaine comme des disques lancés par une troupe de joueurs. Allah! Allah! Saint André! à la rescousse! Les cris se croisent, les flèches sifflent et viennent expirer en foule sur l'armure gémissante des deux chevaliers. Allah! Allah! Les nacaires, les cors et les tambours raniment l'ardeur des infidèles. Evrard est tué aux côtés d'Arnold; celui-ci en a maintenant deux à venger: malheur aux Sarrasins! Il éperonne son cheval, et se promène comme la foudre dans les rangs des fils impurs de Mahomet.

Arnold frappe, semblable à l'ange exterminateur; il frappe, et comme lui il n'est pas frappé. Il a atteint un émir, son fauchard est levé sur la tête de l'infidèle; mais, en retombant, il rencontre l'yathagan du maudit, qui avait été forgé à Damas, et il se brise.

Les Sarrasins poussent alors un cri, et se jet-

tent sur Arnold comme une bande de loups sur un chien blessé; mais, espérant obtenir de lui une riche rançon, ils se gardent bien de le massacrer, et le combat ne continue qu'entre ceux qui se disputent la possession du prisonnier. Après avoir échangé, chacun en faveur de son droit, quelques argumens appuyés de coups de cimeterre, ils tombèrent d'accord, et emmenèrent Arnold, les mains liées, mais sans mauvais traitemens, vers le sultan du Caire, Malek-Kamel; car l'armée chrétienne s'avançait, rapide et nombreuse, comme une trombe de sable promenée dans le désert par le brûlant simoun.

III.

Et li Souldans, à mout très grant bonté
Li dist : « Seignor, séés al mien costé.
Se vos volés, fist-il, estre mes hom,
Jhesu laissier et aourer Mahom,
Jo vos donrai deniers, pré, bois et bours
Et mainte vile à .xx. ou .xxx. tours. »
Rainfrois li biaus, qui ert fiers et preudomme,
Li respondi : « Sire, de ce lairomme ;
Mès jo l'otroi, se me rendés m'amie
Qu'avés, Bertain, la blonde, l'eschevie. »

(Roman de *Rainfroi d'Avenas.*)

En proie à la douleur que lui causaient la perte de son père, la perte plus récente du bon Evrard, et d'autres infortunes dont le souvenir dévorait son cœur, Arnold semblait insensible à

tout ce qui se passait autour de lui. Son œil fixe et sans regard ne trahissait aucune frayeur, aucun étonnement, et sa bouche, accoutumée à louer Dieu jour et nuit, avait oublié la prière qui console. Il paraissait comme étourdi par la vitesse de son cheval, que les Sarrasins entraînaient au galop en se dirigeant vers la ville de Mansourah. Bientôt ils y entrèrent, et ne s'arrêtèrent que devant le sérail du sultan. Alors ils se dispersèrent dans le camp, et il ne resta pour la garde du prisonnier que deux émirs, qui attendirent à la porte le moment d'être introduits auprès de leur seigneur. Quelques instans après, un eunuque leur apporta l'ordre de paraître devant Malek-Kamel, et les fit entrer dans le sérail. Là, ils traversèrent une longue suite d'appartemens et de cours ornées de jets d'eau, et parvinrent enfin à la porte du sultan. Deux Ethiopiens, à la face noire, aux yeux étincelans, tenant en leurs mains un large yathagan, en avaient la garde à l'extérieur. L'eunuque s'arrêta et appela, en frappant dans ses mains, un esclave auquel il fit signe d'ôter au prisonnier son heaume et ses solerets de fer. Celui-ci obéit, et, l'opération finie, l'eunuque fit un nouveau signe, et la porte du sultan s'ouvrit.

Malek-Kamel était sur un sofa, et avait une verge d'or à la main. Derrière lui se tenait un esclave qui balançait au-dessus de la tête du sultan un large éventail de plumes de paon, et, à quelques pas devant le sofa, était un juif renégat qui devait servir d'interprète. La porte s'était refermée, et deux Ethiopiens semblables aux premiers en avaient la garde intérieure.

— Qu'est-ce? dit le sultan aux deux émirs, n'avez-vous pris que cette tête pelée de giaour?

— Seigneur, répondit l'un d'eux, l'armée des infidèles était prévenue de notre projet de surprise; nous l'avons aperçue de loin, rangée en bataille devant son camp. Tout à coup ce giaour, suivi de son écuyer, s'est précipité sur nous comme un lion; après quelques instans de combat, nous avons tué son compagnon, et nous nous sommes emparés de lui.

Le sultan leur fit signe de sortir.

— Qui es-tu? dit-il à Arnold, qui était debout devant lui, et les mains en croix sur sa poitrine.

— Je suis, répondit-il, serviteur de Jésus-Christ, que des mécréans comme toi ont crucifié.

— Tu te trompes, giaour, dit le sultan; Issa,

ton prophète, n'est pas mort, car Mahomet l'a dit. Les Juifs, que Dieu maudisse! ont fait mourir à sa place quelqu'un qui lui ressemblait. Mais, à voir ta tête rasée, on dirait que tu es un iman des chrétiens?

— Tu dis vrai, répartit Arnold, je le suis en effet.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le sultan, pourquoi as-tu revêtu l'armure du chevalier? pourquoi as-tu mis la main à l'épée au lieu de la conserver pure pour la prière? Ignores-tu donc ce qui est écrit dans ta loi : « Celui qui aura pris l'épée périra par l'épée? »

— Je rougirais de l'apprendre d'un mécréant, répondit Arnold; aussi bien attends-je de toi comme un bienfait que tu accomplisses sur moi la parole divine. Pourquoi je porte l'armure du chevalier? Cette armure que tu me vois, c'est celle de mon père, le comte de Cilia, qui a été tué en combattant contre tes soldats. J'avais aussi une épée, bonne épée, par saint Michel! car, en quelques instans, elle a plus répandu de sang que ton sabre n'en a jamais versé; mais, en se promenant sur la tête de l'aspic et du dragon, elle s'est brisée! heureusement pour toi : car aucun de ceux qui m'ont amené ici n'y serait re-

venu, et tu ne m'aurais jamais vu que sur le champ de bataille.

A ces mots, les deux nègres, qui se tenaient immobiles devant la porte, levèrent la tête simultanément, en portant la main sur la poignée de leur yathagan, et leurs yeux sur Malek-Kamel. Celui-ci abaissa légèrement sa verge d'or, et les esclaves reprirent leur position habituelle.

— Mais, je te l'ai dit, continua Job, je me suis voué plus que tout autre au service de Jésus-Christ et de sa sainte Eglise. Va ! mande tes prêtres et les docteurs de ta loi, et je les convaincrai d'imposture, et je leverai le boisseau sous lequel ils placent le flambeau du salut, entends-tu? Puis tu feras de moi ce que tu voudras.

— Giaour, dit le sultan, il est vraiment dommage que tu ne sois pas musulman; car, outre que tu parles bien, tu es encore en état de soutenir tes prédications les armes à la main, comme les vrais disciples du Prophète; mais, crois-moi, embrasse notre sainte religion, et ma main répandra sur toi une pluie de richesses. Tu auras un harem où, à chaque instant du jour, des houris aux yeux de gazelle viendront à tes pieds solliciter l'honneur de partager ta couche. Et toi, assis mollement sur le gazon, au fond de ton sé-

rail, tu regarderas leurs jeux, tu écouteras le chant du rossignol et du bengalis, tu t'enivreras du parfum de la rose croissant sur les tendres rameaux, et semblable au doux incarnat qui colore la joue des beautés timides. Tu respireras le frais, à l'heure que la brise agite les branches flexibles de la même manière que le vin fait chanceler l'homme ivre, et, à la fin du jour, le sommeil se glissera sous ta paupière, aussi doucement que l'eau dans la prairie.

— Les femmes dont tu me parles, s'écria Arnold, ne sont pas assez belles pour moi ! Il n'en est qu'une au monde pour qui je me sente capable de faire toute espèce de sacrifice, même celui de ma vie, même celui de ma part du Paradis ; il est au monde... oh ! non, le monde ne la possède plus cette perle de beauté. Elle était trop belle, trop aimante pour demeurer avec les fils des hommes.

— Écoute, giaour, dit le sultan, mes officiers ont acheté ce matin une jeune fille de ton pays, dont les charmes parfumeront ma couche. Tu la verras, puis ensuite tu me diras si vraiment il peut exister une beauté plus parfaite.

Sur ce, Malek-Kamel fit un signe à l'un des noirs qui gardaient la porte, et lui dit quelques

mots. L'esclave s'inclina jusqu'à terre, sortit, et, quelques instans après, il revint prendre son poste en silence. Presque aussitôt la porte s'ouvrit de nouveau, et un eunuque s'avança soutenant avec peine une jeune femme voilée, dont la poitrine agitée comme les flots de la mer, laissait échapper des soupirs précipités. Le sultan fit un nouveau signe, et l'eunuque releva le voile qui cachait la jeune fille. Arnold alors jeta sur elle un regard curieux; mais tout à coup ses yeux se fermèrent, il poussa un cri perçant et tomba de son haut, sans connaissance.

Le sultan effrayé frappa dans ses mains à coups redoublés, et aussitôt plusieurs esclaves accoururent. Sur l'ordre de leur maître, ils relevèrent Arnold qu'ils couchèrent sur un sofa, et à qui ils prodiguèrent tous les soins que son état exigeait. Pendant ce temps-là, la jeune fille, respirant avec peine, jetait quelques regards à la dérobée sur le chrétien qui gisait près d'elle, et son esprit, en proie à la plus vive agitation, cherchait à savoir quel était ce moine et la cause du mal subit qui l'avait terrassé. Cependant, par les soins des eunuques, Arnold revenait à la vie, mais ses yeux ne s'ouvraient que pour se refermer presque aussitôt. Enfin il les porta sur

la jeune fille, se dégagea des bras de ceux qui le soutenaient, s'élança sur elle, et, le regard au ciel, il la pressa en silence sur son cœur. Le sultan, muet d'étonnement, les contemplait et ne répondait rien aux yeux de ses esclaves qui, fixés sur les siens, attendaient des ordres.

— Lisbeth ! s'écria Arnold avec effort. La jeune fille pâlit et tomba sans force dans les bras qui l'étreignaient.

Prompt comme l'éclair, Arnold la posa à son tour sur le sofa qu'il venait de quitter, lui fit respirer les parfums apportés pour lui-même, et repoussa les esclaves qui s'étaient avancés pour partager ce soin. Bientôt elle fit entendre un soupir, ouvrit les yeux, et toute honteuse se remit sur son séant. Arnold saisit alors la main tremblante de Lisbeth, et de l'autre s'adressant au sultan :

— Tu as dit vrai, seigneur, s'écria-t-il, je n'ai jamais vu une beauté plus parfaite que celle que j'ai maintenant devant mes yeux ; mais je me trompe, cette jeune fille, elle était bien plus belle alors que tous deux, imprévoyans de l'avenir, nous n'apercevions autour de nous qu'un horizon de bonheur, alors que nous sentant faits l'un pour l'autre, nous nous disions de ces dou-

ces paroles qui retentissent encore dans mon âme, comme les sons d'une harpe d'en haut; alors que Lisbeth me jura de n'être jamais qu'à moi. Oh! c'était alors qu'elle était belle! depuis, le vent de mort s'est levé, il a flétri cette tendre fleur jusque dans sa racine, et l'a jetée dans la vallée des pleurs où elle sera arrosée du sang de son bien-aimé.

Et Arnold porta la main à son côté en cherchant son épée absente, puis il se frappa la poitrine de désespoir.

— Par Allah! dit Malek-Kamel, ton cas est merveilleux! giaour, et j'aurais autant de plaisir à entendre le récit de tes aventures, que j'en ai éprouvé à la lecture des contes que Scheherazade contait si bien.

— Volontiers, messire Sarrasin, lui dit Arnold, en s'asseyant sur le tapis aux pieds de Lisbeth dont la main n'avait pas quitté la sienne.

IV.

Rara concordia fratrum.

Je suis né en Hongrie, où mon père, le comte de Cilia (dont l'âme soit en Paradis !), possédait plus de villes , de bourgs , de châteaux et de vilains, qu'il n'y en a dans toute l'étendue

de ton royaume. En me donnant la vie, ma mère me donna aussi un frère jumeau qui devait m'aider à supporter les douleurs attachées à la nature humaine : ce devoir, dent de Dieu ! il l'a bien rempli, n'est-ce pas Lisbeth? mais, patience, nous le retrouverons au grand jour du jugement.

Quelques années après, nous perdîmes notre mère. Ce malheur nous affligea peu : nous étions alors trop jeunes pour en sentir toute l'étendue. Vers le même temps, le comte de Pesth trépassa de ce siècle en l'autre, sans avoir d'autre héritier que cette damoiselle que tu as devant les yeux. A ses derniers momens, il manda mon père, qui avait toujours été son meilleur ami, et lui remit la tutelle de Lisbeth, en le priant de l' , quand il en serait temps, à un de ses ...on père le jura, et le comte de Pesth sa...t, s'endormit dans le Seigneur.

Après la cérémonie des funérailles, mon père revint dans son château, en ramenant avec lui la jeune orpheline et sa nourrice. Je reçus Lisbeth avec grand'joie, et je m'empressai de lui faire les honneurs du château. Quant à Goetz mon frère, il se tira à l'écart, et regarda Lisbeth d'un œil d'envie et de défiance, comme si elle

ne fût venue que pour lui ravir une portion de la tendresse paternelle. Je ne sais si la jeune fille s'en aperçut; mais, de prime abord, elle se familiarisa avec moi, et me choisit presque exclusivement pour le compagnon de ses jeux.

Le temps du bonheur passe vite. Bientôt j'eus seize ans et Lisbeth douze. Alors je ne jouai plus avec elle. Le besoin confus d'un bonheur autre que celui que j'avais goûté jusqu'alors, imprimait à mon âme une activité inquiète et dévorante. Pendant le jour, je recherchais Lisbeth, et néanmoins, lorsque j'étais près d'elle, je baissais les yeux et me hâtais de fuir pour lui dérober la vue de mon agitation, que sa présence portait au plus haut degré. La nuit était pour moi sans sommeil, et si mes yeux, accablés de fatigue, se fermaient quelques instans, ma jeune compagne m'apparaissait en songe, et son regard fixé sur le mien, donnait une nouvelle force au mal intérieur qui me consumait.

Cette situation d'esprit, jointe au travail de la nature, détermina bientôt chez moi une maladie qui, d'abord, ne présenta que peu de gravité. Aussi mon père n'en conçut-il point d'inquiétude et n'hésita-t-il point à se rendre auprès du roi qui l'avait mandé. Il me quitta donc en

emmenant Goetz avec lui, et nous promit à Lisbeth et à moi, de revenir aussitôt que cela lui serait loisible.

Je restai donc seul avec mon amie, qui parut redoubler de soins pour moi. Elle ne quittait pas le chevet de mon lit, et me présentait de sa main les breuvages que le médecin avait ordonnés. Cependant, chose étrange ! ma maladie empirait de jour en jour et semblait l'avoir gagnée elle-même. Enfin, que te dirai-je de plus? Un soir, à la suite d'un évanouissement profond, je me réveillai dans ses bras, et je sentis sa bouche collée contre la mienne. Au premier mouvement que je fis, elle jeta un cri de joie, me serra plus étroitement contre son sein et m'arrosa de larmes brûlantes.

— Arnold, s'écria-t-elle d'une voix étouffée, ô mon ami ! que je suis heureuse ! je craignais que tu ne fusses trépassé !

Je ne lui répondis que par des baisers.

Dès ce moment, tout nous fut révélé, tout, excepté les tribulations que l'avenir nous réservait, et ce fut entre nous à la vie, à la mort.

Mais j'étais trop faible pour supporter l'émotion que cette scène m'avait causée, et, tandis que Lisbeth se rétablissait, je déclinais chaque

jour. Enfin le médecin déclara qu'il fallait un miracle pour me sauver. La vie m'était chère alors ! Je fis donc le vœu, si Dieu me rendait la santé, de consacrer mon bras, aussitôt après ma guérison, à la propagation de la foi en Prusse, et le chapelain de mon père, mandé à cet effet, attacha sur mon surcot le signe de la croisade.

Plein de confiance, je m'endormis d'abord d'un sommeil paisible; mais bientôt une crise s'opéra en moi; mes membres agités d'un mouvement convulsif, craquaient comme un vaisseau battu par la tempête; ma voix s'exhalait par intervalles égaux, comme le râle d'un mourant, et une sueur abondante inondait ma poitrine. Cependant, peu à peu ces convulsions s'effacèrent, et elles se terminèrent enfin par un assoupissement profond, à la suite duquel je sentis dans mes veines une fraîcheur délicieuse succéder au feu qui les dévorait auparavant.

La force de ma constitution, les soins de Lisbeth, et par-dessus tout l'aide du Tout-Puissant, me mirent bientôt en état de remplir mon vœu. Sur ces entrefaites, mon père arriva avec Goetz; il réprimanda le châtelain de Cilia de ce qu'il ne lui avait pas mandé, par un exprès, le danger que j'avais couru, et au demeurant, il rendit

grâces au Seigneur de ma prompte guérison. Quand il sut le vœu que j'avais fait, il fut en grand'joie, et me tirant à part, il me dit de requérir Lisbeth, avant de me mettre en voie, qu'elle me fit chevalier, et m'agréât pour le sien; toutes choses qui étaient depuis long-temps dans ma pensée. Mais mon bonheur fut au comble, lorsqu'au même instant mon père m'apprit le serment qu'il avait fait au comte de Pesth, et l'intention où il était de le tenir, en me donnant, à mon retour, Lisbeth pour épouse. Je m'inclinai en signe de soumission entière à sa volonté, et m'empressai d'aller auprès de mon amie pour lui redire cet entretien. Elle versa des larmes de joie, me fit, deux ou trois fois, répéter les propres expressions de mon père, et, ce désir rempli, elle me serra dans ses bras, en me décrivant avec feu tout le bonheur que nous goûterions, alors que nous serions unis. Mais Dieu en avait ordonné autrement.

J'employai toute la nuit, dans la chapelle du château, à la veille des armes, et le lendemain Lisbeth m'arma chevalier par-devant mon père et toute ma famille qui s'était réunie à cet effet. Après la cérémonie, les fêtes et les tournois commencèrent. Les meilleurs chevaliers de la

contrée s'y étaient donnés rendez-vous, et j'eus de rudes assauts à soutenir contre chacun d'eux; cependant, fort par le désir que j'avais de commencer avec éclat ma carrière, et surtout animé par la présence de Lisbeth qui s'écriait en agitant son écharpe, je désarmai ou renversai successivement tous ceux qui vinrent joûter contre moi. A la fin de la journée, lorsque j'étais prêt à recevoir, de la main de Lisbeth, le prix du tournois qui m'avait été décerné d'une voix unanime, par les juges du camp, je vis la barrière se lever, et un chevalier, revêtu d'armes noires, s'élancer vers moi, la visière de son heaume abaissée sur sa face. Je remis ma lance en arrêt en lui en voyant faire autant, et tous deux nous nous ruâmes l'un sur l'autre. Quoique fatigué par mes victoires successives, je retrouvai de nouvelles forces dans l'impatience où j'étais de recevoir des mains de ma bien-aimée le prix de ma prouesse. Nous joutâmes long-temps, aux grands applaudissemens des spectateurs émerveillés ; car mon adversaire n'était pas de facile déconfiture ; quant à moi, seigneur, demande un peu à tes hommes si j'y vais de main morte. A la fin, par un coup habilement exécuté, je lui enlevai le heaume de dessus la tête, et ce ne fut

dans toute l'assemblée qu'un seul cri d'étonnement, quand chacun reconnut dans le chevalier vaincu, Goetz, mon propre frère. Il était pourpre de honte et de colère, et se cachait le visage avec son gantelet. Enfin, soutenu par des hérauts d'armes, il quitta la lice; mais ce ne fut pas sans me lancer un regard où je lus quelque chose de sinistre.

Cet incident avait troublé la fête; chacun cherchait à connaître le motif pour lequel mon frère avait voulu ainsi, sans être connu, me disputer le prix du tournois; et l'on en venait à penser que Goetz avait conçu de la jalousie contre moi : soupçon qui se corrobora, lorsque bientôt chacun put remarquer la joie mal dissimulée avec laquelle Lisbeth me remit le prix, et la rougeur qui me monta au visage, quand je me sentis si près de ma bien-aimée, en présence de tant de monde.

Après le tournois, l'assemblée entra dans la grand'salle du château, où les nappes venaient d'être mises. Le cor sonna, et pendant que chacun, averti par ce signal, se lavait les mains dans de grandes aiguières d'argent tenues par des varlets, je m'esquivai auprès de mon frère, curieux de savoir de sa propre bouche le motif

qui l'avait porté à joûter contre moi, à l'exclusion de tout autre.

— Un simple motif de curiosité, me répondit-il en balbutiant; j'étais avide de savoir si la nature, en te faisant naître quelques heures avant moi, t'avait donné des forces supérieures aux miennes.

— Mais, lui dis-je, tu savais, Goetz, que je relève de maladie, et lorsque tu es venu si brusquement te présenter devant moi, tu n'étais pas sans t'apercevoir, par les tronçons de lance qui jonchaient la terre, et enfin par tout ce qui se passait autour de toi, que j'étais resté vainqueur de mes nombreux adversaires, et que, partant, j'étais excédé de chaleur et de fatigue. Tu espérais donc avoir bon marché de ma personne? et puisque, dis-tu, ton unique but était de mesurer tes forces avec les miennes, tu pensais donc que le moment dont tu as fait choix, était propice à cette épreuve? Mais, en supposant un instant que mon bras eût failli à mon courage, et que les choses se fussent passées autrement qu'elles n'ont eu lieu, dis, Goetz, que fût-il advenu? Tu aurais peut-être blessé ton frère; couvert de son sang, te serais-tu senti le cœur de lever la visière de ton heaume et de venir, le

front levé, réclamer le prix du tournois à Lisbeth désolée?

Goetz fit un geste de terreur et ramena ses mains sur ses yeux, d'où jaillirent de grosses larmes. J'étais attendri.

Au même instant, on frappa fortement à la porte. Je courus ouvrir. C'était mon père suivi de Lisbeth et d'une foule de convives, parmi lesquels je remarquai cinq chevaliers que j'avais démontés quelques momens auparavant.

— Allons donc! mes enfans, s'écria-t-il, on n'attend que vous deux pour commencer. Vous vous expliquerez demain tout à votre aise. Tu pleures, Goetz, sans doute pour avoir été désheaumé par ton frère; tant pis pour toi, bel ami; c'est ta faute, pourquoi es-tu venu t'y frotter? Allons, Arnold, prends ton frère par la main et viens te livrer à la joie; pour l'amour de toi et des nobles seigneurs qui nous ont fait l'honneur de répondre à notre invitation, tout va aller par écuelles.

— Venez, beaux sires, dit un des chevaliers, et nous allons nous déduire de la belle manière.

— *Bonum vinum lætificat cor hominis*, dit damp Gautier, le chapelain.

— *Amen*, répondirent pieusement les as-

sistans qui croyaient entendre quelque verset.

— Mon très honoré père et messeigneurs, dit Goetz d'une voix étouffée, je vous remercie, mais je ne saurais vous suivre; car j'ai grand besoin de repos.

— Eh bien! nous te laissons, dit mon père; viens, Arnold.

Et ils m'entraînèrent avec eux. Je pris la place d'honneur qui m'avait été réservée à côté de Lisbeth, dont la présence me fit oublier mon frère. Je ne pouvais manger ni boire, cependant ce moment fut un des plus doux de ma vie, car je contemplais ma bien-aimée avec une joie calme et silencieuse, tandis qu'autour de nous deux, les joyeux devis, les éclats de rire, le son des instrumens, le chant des ménétriers, et la voix des écuyers servans se croisaient sans interruption. Enfin, quand la nuit fut plus avancée, tout cessa, et chacun se retira pour se livrer au sommeil.

Le lendemain, les conviés prirent congé de mon père, et se mirent en chemin pour retourner en leurs manoirs. Il n'en resta à Cilia qu'un petit nombre qui, s'étant, comme moi, croisé contre les Prussiens, étaient prêts à gagner en ma compagnie, les bords de l'Oder, où Christian, abbé

du monastère d'Oliva, prédicateur et chef de la croisade, attendait les guerriers dont le bras devait renverser les idoles du paganisme ; car ton peuple et toi, seigneur, vous croyez en un seul Dieu, et moi aussi ; la seule différence qui nous sépare, c'est que le tien n'existe pas, ou plutôt n'est autre que Satan lui-même, comme je t'ai offert, il n'y a qu'un instant, de le prouver aux docteurs de ta loi, que Dieu maudisse !

Malek-Kamel, en entendant ces paroles, se contenta de dire d'une voix calme :

— Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. Continue, giaour.

V.

Les justises l'ont pris, molt le vont laidengant:
Assez aura mais honte dès cest jor en avant.
Dedanz .j. puis parfont, hoscur et non voiant
firent .j. sege faire destros par dedevant;
Pilate i avallèrent, qui forment va plorant,
An .ij. pertuis li botent les douz piez maintenant;
Une buis li ferment et el col .j. carquant,
Tot adès li seront tot contreval pendant;
Desus firent .j. huis mervillos et tenant.
. . . .
. . . .
Li mauz, li jéuners le destraint et confont;
Il destort ses .ij. poinz, et ses cheveuz desront;
. . . .
Trestot avait pelu le visage et le front.

(Roman de la Prise de Jérusalem.)

Arnold reprit :

— Mais le peuple dont je te parle, seigneur sarrasin, adore autant de dieux qu'il éprouve de besoins. Le pays qu'il habite est couvert de

chênes qu'il regarde comme le sanctuaire de ses divinités, et non content de cela, il consacre encore des tilleuls, des sapins, des érables et des forêts entières, des fontaines, des lacs et des montagnes. Dans certains endroits, outre leurs grands dieux, les Prussiens offrent encore leurs hommages à des serpens; dans d'autres, à des hiboux, des cigognes ou autres animaux. Tel était le peuple que nous allions combattre.

Enfin, je partis de Cilia avec mes compagnons, le jour suivant, avant le lever du soleil. Quoique très bien remis des fatigues de la veille, je chancelais sur mon cheval, et le cœur gros de soupirs, je m'avançais lentement, sans mot sonner. Je n'osais pas relever la tête et tourner mes regards derrière moi, de peur d'avoir trop grand regret, à la vue du château paternel qui renfermait tout ce que j'avais de plus cher au monde. Et puis, une voix intérieure me disait que je ne reverrais jamais mon père.

Mes compagnons firent tout pour me tirer de la mélancolie profonde dans laquelle ils me voyaient plongé.

— Corps-Dieu! s'écriait le sire de Leybach, messire Arnold, vous ressemblez à mon fils, quand après l'avoir amené moi-même à la cour du

roi notre sire, pour y apprendre la chevalerie, je voulus retourner en mon château. Comme vous, il pleura beaucoup; puis, après mon départ, il resta, sans mot dire, trois jours entiers, au bout desquels il fut saisi par la fièvre avec une violence qui allait sans cesse croissant, en telle sorte que je fus obligé, sur l'avis qu'on m'en donna, de le ramener à Leybach. Mais, beau sire, mon fils avait alors dix ans, et vous, la barbe vous pousse déjà au menton.

Je rougis et je me mêlai de mon mieux à la la joyeuse conversation de mes compagnons d'armes.

Nous arrivâmes enfin au but de notre voyage. L'armée nombreuse qui s'y était rassemblée ne nous avait pas attendus pour commencer à combattre, et notre venue ajouta encore à l'ivresse d'une victoire qu'elle venait de remporter. On égorgea une partie des troupeaux que l'ennemi avait abandonnés dans sa fuite, on défonça des tonneaux de bierre, de cervoise et d'hydromel, et l'on fêta ces deux événemens par un grand festin. Alors le reste de ma douleur se dissipa devant la joie de mes compagnons de table, et nous passâmes la fin de la journée et une partie de la nuit dans la bonne chère et dans le ré-

cit des diverses prouesses qui avaient déjà eu lieu dans la croisade.

Au point du jour, on prit les armes; mais mes compagnons et moi, jaloux de signaler notre arrivée par quelque fait éclatant, nous nous portâmes seuls en avant. Parvenus à une épaisse forêt, nous fîmes halte pendant quelques instans; mais bientôt, enhardis par le profond silence qui y régnait, nous y entrâmes. Nous en avions déjà parcouru une assez grande étendue, lorsque, tout à coup, nous nous vîmes enveloppés d'une mer de barbares qui se ruèrent sur nous en poussant d'effroyables hurlemens. J'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon destrier, et je promenai quelque temps la mort devant moi. Le gonfanon de ma lance roulé autour d'elle, dégouttait d'un sang noir et fumant; de leur côté, mes compagnons caracolaient, à travers une grêle de javelots et de flèches, renversant tous ceux qu'ils pouvaient atteindre, et écrasant sous les pieds de leurs chevaux, guerriers, femmes et enfans; car, dans ce pays, seigneur, les femmes combattent à l'envi des hommes; elles se mêlent à la bataille, portant leurs enfans derrière leur dos, et poussent leur ardeur au point d'égorger elles-mêmes

leur propre époux, si elles le voient fuir.

Mes compagnons tombaient l'un après l'autre, et moi, arrosé de leur sang, je semblais reprendre de nouvelles forces pour les venger; oh! j'espérais la victoire; mais bientôt je fus seul, tout seul, et les mécréans s'épaississaient de plus en plus, comme les brouillards à l'entrée d'une nuit d'hiver. Mon destrier tressaillait sous le choc d'un millier de lances, piaffait sur des cadavres, et glissait en laissant tomber à la fois ses deux pieds crispés sur des tronçons roulans de javelots, parmi lesquels il s'enfonçait jusqu'aux genoux. Il fut tué. En tombant avec lui, j'entendis retentir sourdement dans le lointain la marche pesànte d'une armée : c'était trop tard! Je tentai de me relever terrible : c'était trop tard ! j'avais perdu mon épée dans ma chute. Une foule de païens se précipitent sur moi, clouent tous mes membres à terre de leurs mains puissantes, arrachent mon baudrier, m'en lient les mains, et me transportent à pas de loups dans l'intérieur de la forêt. Les autres nous suivaient en portant dans leurs bras les dépouilles de ceux qui n'étaient plus, et les blessés dont les plaies pouvaient être guéries. Quant à ceux que nos coups avaient rendus incapables de jamais manier une

arme, ils avaient été achevés par la main des leurs.

Nous arrivâmes enfin dans un lieu appelé *Romové*, dont le parfum, porté à ma rencontre par le vent, m'annonçait le spectacle horrible qui m'allait être offert. Au milieu de cette place s'élevait un chêne verdoyant, qui paraissait contemporain du monde. Son tronc colossal était couronné par quatre idoles, dont l'une représentait un homme courroucé, la barbe crépue (ils l'avaient arrachée à un prisonnier), et sa tête était environnée de flammes grossièrement sculptées.

La seconde offrait la forme d'un jeune homme et portait sur sa tête une couronne d'épis.

La troisième ressemblait à un vieillard. Elle avait les yeux et les cheveux peints en gris, le visage creux et blanc, et sa tête était enveloppée d'un drap mortuaire qui retombait jusqu'à ses talons.

La dernière n'était autre chose qu'une peau de chèvre élevée au-dessus d'une perche de huit pieds, et couronnée de gerbes de blés.

Parmi le feuillage de ce chêne, arrosé d'un sang encore vermeil, j'aperçus, avec effroi, des dépouilles humaines, parmi lesquelles se glissait un serpent. Au-dessous, était un amas d'osse-

mens humains, non loin desquels coulait une source sulfureuse, à côté d'un feu ardent. Je crus voir l'enfer.

Il y avait encore sous cet arbre un vieillard assis. Il était revêtu d'une robe de peau d'ours, et son cou était chargé d'un large collier d'ambre jaune. Ce fut à lui que je fus présenté.

— Père, lui dit le chef en s'avançant vers lui avec une sorte de frayeur religieuse, nous t'amenons un prisonnier de marque. Nous le remettons entre tes mains, afin que tu décides de son sort.

— Devinant sa venue, j'ai consulté les dieux, dit le grand-prêtre en tournant sur moi des yeux morts et indifférens; jeune homme, ajouta-t-il en m'indiquant du doigt (car les païens me tenaient à distance de leur sanctuaire), dans quelques jours tu seras sacrifié à Perkunas.

Je ne répondis rien; mais je pensai à mon père, à Lisbeth, même à Goetz, et je fis tous mes efforts pour retenir une larme prête à s'échapper.

Ceux qui me gardaient s'inclinèrent jusqu'à terre devant le vieillard, et m'emmenèrent vers une colline, sur le sommet de laquelle s'élevait un château-fort. Non loin de là était un puits

immense et sans eau, fermé par une pièce de bois chargée d'une pierre énorme. Quatre païens qui me précédaient la dérangèrent péniblement en réunissant leurs efforts, et mes gardes me firent descendre jusqu'au fond par un escalier étroit qui tournait autour du puits, et auquel il manquait plusieurs marches. Aussi aveuglé par la transition subite de la lumière à l'obscurité, à peine affaiblie par une torche de pin vert qu'on portait devant nous, je faillis souventes fois rouler jusqu'au fond de l'abîme; mais, retenu à temps par mes gardes, qui connaissaient parfaitement le lieu, j'arrivai sans malencontre dans les entrailles de la terre. Une chaîne de fer terminée par un carcan était scellée dans le mur de ma prison; on m'attacha le carcan au cou, on déposa auprès de moi un vase rempli d'eau, et un autre de viande, puis je fus seul, tout seul, et le ciel, vers lequel s'élançaient mes regards, le ciel, dont la vue ranimait encore dans mon cœur un reste d'espérance, le ciel disparut bientôt avec un fracas pareil au tonnerre. Je tombai à terre, privé de sentiment.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état; mais quand je me réveillai, je fus ébloui par l'éclat d'une lampe que tenait en silence une

femme immobile devant moi. Son vêtement, quoique plus élégant, était semblable à celui des femmes que j'avais aperçues dans la mêlée. Ses grands yeux bleus, fixés avec amour sur les miens, semblaient attendre de ma bouche l'expression de mon étonnement. En la voyant si belle, en apercevant le tendre intérêt que ma situation paraissait lui inspirer, je pensai à la mère du Sauveur, et, persuadé que c'était elle-même qui était venue me visiter dans ma prison, pour me délivrer ou m'encourager au martyre, je voulus me jeter à genoux; mais mes membres glacés par l'humidité qui régnait autour de moi, s'y refusèrent. Je poussai un cri de douleur, et prêt à tomber, je fus soutenu par l'inconnue.

— Jeune étranger, me dit-elle, sois sans crainte. Tu n'es pas abusé par une vision. Écoute-moi.

Je suis la fille de Worden-le-Puissant. Au dernier mois des bouleaux verts, un homme est venu, un homme à la parole sacrée; il nous a tout dit, la naissance, la vie et la mort de celui qui est descendu du ciel pour sauver les hommes. Touchée par ses exhortations, je renonçai aux dieux de mes pères, et je reçus le baptême de sa propre main; il m'avait promis de m'em-

mener avec lui dans la terre des chrétiens; mais bientôt la fureur des prêtres de Perkunas s'éveilla, et l'homme de Dieu mourut percé de flèches. Il ne me reste plus de lui que le souvenir de sa parole, et cette croix trempée dans son sang.

Et la fille de Worden mit la main dans son sein et en tira une croix de bois qu'elle baisa en l'arrosant de ses larmes.

— Écoute, reprit-elle, j'ai suivi mon père dans la forêt. Je t'ai vu combattre seul, terrible comme une armée entière, et je t'ai admiré. Je t'ai vu tomber, et j'ai eu pitié de toi ; enfin quand tu fus présenté au grand-prêtre assis sous le chêne de Romové, et que je vis ta figure pâle et belle comme la pleine lune, j'ai ressenti de l'amour pour toi.

— Écoute. Après ton départ, les prêtres se sont assemblés sous le chêne, ils ont tous décidé que tu serais, sous peu de jours, sacrifié à Potrimpus, le dieu des eaux et des fleuves. J'ai attendu la nuit avec impatience, et quand j'ai vu mon père enseveli dans un profond sommeil, j'ai passé le seuil de la porte pour te revoir.

Ici la jeune fille s'arrêta, comme si elle eût attendu quelques mots de ma bouche; mais je

restai immobile et sans mot dire. Elle reprit :

— Jeune étranger, le temps presse ; écoute-moi : je puis délier tes chaînes, te tirer hors de ce gouffre, et assurer ta fuite ; mais je t'en supplie, souffre que j'en sois la compagne, jure-moi sur cette croix que tu m'emmèneras dans ton pays, que tu uniras ta vie à la mienne : tu ne saurais rougir de cette alliance, car je suis la fille de Worden-le-Puissant.

A ces mots, ô Lisbeth ! une lutte violente s'éleva dans mon âme ; d'un côté la mort, mort affreuse et sans gloire ; de l'autre la liberté, l'espérance de revoir mon père, de te revoir... oui, mais sans pouvoir jamais te posséder ! Renoncer à toi, Lisbeth ! oh ! non ! j'aimais mille fois mieux renoncer à la vie. Aussi ma réponse ne se fit-elle point attendre.

— Je ne le puis, m'écriai-je, car une autre a ma foi.

La fille de Worden parut frappée comme par un coup de foudre. Sa tête retomba sur sa poitrine avec un sourd gémissement, et son bras s'appuya contre la parois de ma prison, comme si elle eût craint d'être terrassée sous le poids de sa douleur. J'en eus pitié. Elle leva de nouveau les yeux sur moi.

— Oh! je t'en prie, s'écria-t-elle, emmène-moi. Je ne prétends plus au bonheur d'être ton épouse ; mais que je puisse seulement te voir, entendre ta parole qui renouvelle ma vie, cela me suffira, oui, je serai ton esclave, et lorsque tu seras unie à la femme de ton choix, chaque jour je la parerai afin que sa beauté fasse naître un sourire sur tes lèvres, et que ton regard reconnaissant s'abaisse sur le mien.

— Je ne le puis, répondis-je d'une voix attendrie.

La fille de Worden se dressa alors de toute sa hauteur, et sa voix éclata avec une énergie que je ne lui aurais pas crue.

— Ah! tu me refuses, tu ne veux pas de moi à quelque prix que ce soit, tu veux mourir! tu mourras! Tu seras attaché à l'arbre de mort, tu seras percé de flèches! C'est alors que tu me reverras, non pas comme à présent, pour te rendre à la vie, à la liberté, non, il ne sera plus temps. Tu mourras! Et lorsqu'en proie à une affreuse agonie, tu rouleras tes yeux égarés autour de toi, tu me verras, et le souvenir de ta patrie, des tiens, que je puis encore te rendre, s'élèvera dans ton âme, paré de tous ses char-

mes, et tu sentiras les tourmens de l'enfer avant ton heure.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dis-je d'une voix calme.

La jeune fille me contemplait avec anxiété et douleur, son sein s'élevait et s'abaissait successivement sous le choc de ses passions, comme la voile d'un navire livré à la fureur de vents contraires, et ses lèvres bleues, tranchant sur son visage pâle, tremblaient avec violence. Quand elle entendit mes dernières paroles, elle leva les yeux au ciel qu'on ne pouvait apercevoir, étendit les bras par un mouvement convulsif et laissa tomber la lampe qu'elle tenait. Je ne vis plus rien; j'entendis seulement des gémissemens et des pas lents retentir au-dessus de ma tête et s'éloigner de plus en plus; puis autour de moi régna un silence de mort qui n'était interrompu que par le bruit de mon haleine.

Je ne pourrais jamais te dire, seigneur sarrasin, toutes les souffrances que j'éprouvai dans cette prison. Mes pieds, plongés dans la vase, communiquaient à tout mon corps un froid insupportable, et ma poitrine privée d'air, était sans cesse haletante et oppressée. Mes bourreaux restaient quelquefois trois jours sans m'appor-

ter de la nourriture, ou bien, s'ils pensaient à moi, sans se donner la peine de descendre jusqu'au fond du puits, ils me jetaient d'en haut, comme à un chien, quelques morceaux de viande que j'étais obligé de ramasser dans la fange, d'essuyer avec ma main (car mes vêtemens, pourris par l'humidité, étaient tombés en lambeaux), et de déchirer ensuite péniblement avec mes dents endolories. Et puis la mort en perspective, à moi à peine entré dans la vie! à moi que Lisbeth attendait au pied de l'autel nuptial! Oh! j'ai bien souvent maudit l'heure où il fut dit à mon père: Un fils vous est né.

Un jour, accablé par la fatigue et le sommeil, je me réveillai en sursaut en poussant un cri de douleur. Deux hommes étaient devant moi et tiraient violemment ma chaîne.

— Holà, chien, disait l'un, réveille-toi, ou ce bâton va retentir sur tes épaules comme la marche de Perkunas.

Je me mis sur mon séant.

— Tiens, dit l'autre, voici à boire et à manger en abondance, maintiens-toi en santé, afin de faire honneur à la fête de Potrimpus.

A ces mots, un accès de rage me saisit; je m'élançai sur le bâton du païen avec une telle

force, que je rompis ma chaîne rongée par l'humidité de ma prison. Avec la rapidité du vent, je le repoussai de ma main gauche, et de l'autre, je l'étendis sans vie à mes pieds. Son compagnon poussa un hurlement et se jeta sur le bâton ensanglanté que je levais sur sa tête; après une lutte acharnée, il me l'arracha; mais, sans lui donner le temps de s'en servir, j'étreins le barbare entre mes bras crispés par le désespoir, je le renverse, je parviens à ressaisir le bâton, à le poser en travers sur son cou; ses forces s'évanouissent, les miennes croissent, et mon pied achève d'écraser ce ver impur.

Quand j'eus entendu son dernier soupir s'exhaler sanglant de sa poitrine brisée, je me jetai à genoux :

— Vrai Dieu ! m'écriai-je avec des larmes, sire Père, Fils et Saint-Esprit qui, par ta sainte grâce, voulus tirer Daniel hors de la fosse aux lions, je te remercie d'avoir opéré le même miracle en faveur de ton esclave. Ne détourne pas ton regard de lui, afin qu'il puisse échapper à ses ennemis qui sont aussi les tiens, sire Dieu, et faire éclater ta gloire. *Amen.*

Je me relevai, je dépouillai l'un des païens dont les cadavres gisaient à mes pieds, je revê-

tis ses habits, et je montai hardiment les marches qui conduisaient à la bouche du puits. Arrivé à la dernière, je n'aperçus âme qui vive autour de moi; mais je ne savais où aller, ni de quel côté tourner ma fuite, pour gagner l'armée des croisés ou la Hongrie, sans être inquiété. J'implorai de nouveau l'aide du Tout-Puissant, et je lui promis de faire le pélerinage du Saint-Sépulcre, pieds nus et revêtu d'un sac, s'il daignait conduire mes pas sans méchef, hors de cette terre de malédiction.

VI.

Floires demande à sa venue
Cele qu'il aime par amors :
« Bele mère, qu'est devenue
Ma dolce dame Blanceflors? »
— « Bels fils, grans duels nos en est sors... »
Floires l'entent, de duel tressue.
S'amie cuide avoir perdue,
Sans recovrer et sans secors.

(Romance de *Floire* et *Blanchefleur*.)

Après avoir fait ma prière, je sentis mon cœur déchargé de toute inquiétude et je me mis en route à l'aventure. Je cheminai d'abord pendant quelques heures sans voir per-

sonne, sinon quelques païens qui chassaient dans le lointain, et qui ne firent sans doute pas attention à moi, à cause du costume que je portais, et qui était en tout point semblable au leur. Enfin, après une marche longue et pénible, pendant laquelle j'eus à défendre ma vie contre la fureur des élémens, des bêtes sauvages et des hommes, cent fois plus cruels encore qu'elles, je touchai les frontières de la Hongrie, et, sans prendre un seul instant de repos, je continuai ma route vers le château de mon père; je redoutais de livrer mon cœur à la joie, avant d'avoir serré dans mes bras ceux qui m'étaient chers; et en approchant de Cilia, mon sein battait avec violence; mais c'était autant de crainte que d'espoir. Enfin, au détour de la forêt, où, dans ma jeunesse, j'allais souvent m'ébattre avec Lisbeth et mon frère Goetz, je me trouvai devant le château. En ce moment, mon père était à la fenêtre, et tournait ses yeux remplis de larmes, vers le pays de Prusse dont je venais. Je le reconnus sur-le-champ, quoique son visage fût creusé par des rides profondes, et que sa barbe, que je n'avais vue que rousse, fût maintenant blanche comme la neige et plus longue que celle d'un centenaire. Je m'avançai vers

lui, en tendant la main et en lui demandant l'aumône pour l'amour de Dieu. Ma voix le fit tressaillir, il essuya du revers de sa main quelques larmes qui se perdaient dans les sillons de sa face, et me fit signe de venir à lui. En même temps il quitta la fenêtre, et presqu'aussitôt le pont se baissa. Mon père parut à l'extrémité, et sans attendre que je fusse entré, il me demanda tout ému de quel pays j'étais.

— Messire, lui répondis-je, je suis Danois et de noble lignage. Je me rendais à l'armée qui s'est croisée contre les Prussiens, lorsque, saisi par une horde de ces païens, je fus dépouillé de tout ce que je possédais et jeté dans un cachot : j'attendais la mort qui devait mettre fin à mes maux ; mais elle vint plus vite pour mes bourreaux que pour moi, car un jour je rompis ma chaîne, et j'assommai mes deux geoliers avec un bâton dont ils m'avaient menacé. Depuis, parvenu à m'échapper des entrailles de la terre, j'ai erré à l'aventure, en cherchant toujours à regagner l'armée, et en demandant mon pain pour l'amour de notre Seigneur et de ses saints.

— Comment vous nommez-vous ? me dit mon père dont l'agitation allait toujours croissant.

— Arnold, lui répondis-je vivement, sans songer au rôle que je jouais.

A ce nom, la désolation de mon père fut au comble. Il me saisit le bras qu'il serra avec force en versant des larmes amères.

— Arnold ! s'écria-t-il d'une voix cassée de douleur, Arnold ! c'était ainsi que se nommait mon fils aîné. Comme vous, messire, il est allé se joindre à l'armée des croisés ; mais dans le premier combat qu'il eut à soutenir contre les païens, il a été tué. Depuis, mes yeux ont tant versé de larmes, qu'ils ne voient plus qu'à travers un brouillard épais, et ne sauraient le distinguer, si, par un bonheur que j'espère encore, il revenait sain et sauf au château de son père. En vous apercevant de la fenêtre où j'étais, noble pélerin, j'ai d'abord cru le revoir, je vous ai entendu parler, et j'ai cru entendre sa voix; votre nom d'Arnold a accru mon erreur; car vous êtes Danois, dites-vous? Il ne me reste donc plus qu'à mourir dans un cloître, ajouta mon père d'une voix plus calme, sans revoir jamais ceux qui m'étaient chers.

—Et Goetz et Lisbeth! m'écriai-je hors de moi.

A ces mots, mon père poussa un cri de joie, et sans me repondre, il jeta ses bras à mon cou

et me dévorait de ses baisers. Puis (mais long-temps après), sa face reprit son expression de tristesse habituelle.

— Goetz!... me dit-il, en me faisant entrer dans le château, Goetz!...

Écoute, Arnold, ta mort nous fut annoncée par un soldat qui disait revenir de Prusse et avoir vu, de ses propres yeux, tomber ta tête sous le fer d'un païen. A cette nouvelle, la douleur de Lisbeth et la mienne fut si grande, que tous les gens du château pensèrent que notre raison ne pourrait en soutenir le choc. Quant à Goetz, il ne pleurait point, il se tenait à part, ou s'il nous rencontrait, il nous citait l'histoire de Job et des préceptes des livres saints, pour nous prouver qu'il faut recevoir avec résignation les tribulations que Dieu envoie à ses serviteurs; mais, bien loin de se calmer à ses paroles, notre douleur s'augmentait encore à la vue de sa coupable indifférence. Je lui en fis le reproche, et lui me répondit d'un air hypocrite, qu'il sentait autant que Lisbeth et moi toute l'étendue de la perte qui nous était annoncée, mais que sa force d'âme était supérieure à la nôtre. Je doutai et m'éloignai en gémissant.

Environ un mois après, Goetz, après m'avoir

rappelé la promesse que j'avais faite au sire de Pesth, à son lit de mort, me demanda la main de Lisbeth. Persuadé comme je l'étais que tu avais perdu la vie, mon cher Arnold, je la lui accordai, sous la condition, toutefois, que Lisbeth y consentirait volontiers. Je m'empressai donc de lui en toucher quelques mots, mais dès mes premières paroles, elle se mit à pleurer et à déclarer que, puisque tu n'étais plus, elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Je mêlai ma douleur à la sienne, puis je rapportai sa réponse à Goetz. Celui-ci l'écouta avec calme; mais son visage prit une expression qui me fit frémir.

Quelques jours après, continua mon père, je me rendis à Strigon, auprès de ton oncle, qui venait d'en être nommé archevêque, et qui n'attendait que moi pour procéder à son installation. A peine y avait-il trois jours que j'y étais, lorsqu'un varlet de mon hôtel arriva et me manda de par Lisbeth, que j'eusse à revenir à Cilia le plus tôt possible, vu que le cas qui exigeait ma présence était pressant. Le varlet ne put m'apprendre rien autre de plus positif.

Je montai sur mon palefroi, et je ne cessai de

chevaucher que lorsque je fus arrivé dans ma terre.

En rentrant dans le château, les figures de mes gens m'apprirent tout de suite que j'avais quelque nouveau malheur à déplorer. Je demandai Lisbeth, je demandai Goetz, et nul ne sut me dire ce qu'ils étaient devenus tous deux, non plus qu'André, l'écuyer de ton frère. Depuis, je ne les ai jamais revus. Mais j'oublie ma douleur en te revoyant, je reverdis, et dans mon cœur s'élève une fête ineffable. Viens, mon fils, viens, mon Arnold, quitte cet habit de païen déchiré en mille endroits, par les épines et la pourriture, vêtement de deuil qui nous rappelle à tous deux les douleurs du passé ; viens prendre avec moi un repas dont tu as grand besoin, et qui m'est nécessaire à moi-même, car je ne dois plus aujourd'hui, comme auparavant, négliger les soins d'une vie que ta présence renouvelle.

Je restais immobile et l'œil fixe, sourd aux paroles de mon père.

— O Dieu ! m'écriai-je avec rage, tu m'as donc marqué, en naissant, du signe de réprobation ? Du fond de l'abîme, ma prière s'est élevée jusqu'à toi, et tu ne l'as exaucée que pour

m'abreuver ensuite de la dérision la plus amère! Après avoir toujours suivi ta voie, quand je suis sur le point d'atteindre l'être qui devait m'aider à surmonter les obstacles dont elle est semée, tu me renverses!

Et ma tête retomba sur ma poitrine agitée par un rire convulsif. Pâle et les larmes aux yeux, mon père me saisit la main et m'entraîna dans la grand'salle, où le festin du retour m'attendait. Là, d'une voix suppliante, il m'invita à m'asseoir et à faire honneur à sa table.

—Mon très honoré père, lui répondis-je, grand merci. Je fais aujourd'hui le vœu solennel de ne jamais m'asseoir à aucune table avant d'avoir retrouvé Lisbeth. Dieu et ses saints m'en soient témoins, et veuillent m'aider dans mon entreprise!

Je pris à la hâte quelque nourriture, et après ce léger repas que je fis debout selon mon vœu, j'allai me reposer.

Le lendemain, je fis seller un palefroi, et, insensible aux larmes et aux prières que m'adressait mon père pour que je restasse auprès de lui, je m'apprêtai à la recherche de Lisbeth.

— Mon fils, mon Arnold, s'écriait mon père d'une voix à fendre le cœur, si tu me quittes,

c'en est fait de moi; tu ne me reverras plus !

Je ne le crus pas !... Je le serrai dans mes bras, et sans attendre qu'il eût retrouvé la parole, je m'élançai sur le pont et je me mis aux champs tout seul.

Je chevauchai grand'erre, et pour te dire de longues peines en peu de mots, je parcourus toute la Hongrie et les pays qui en dépendent, savoir : la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Gallicie et la province du Lodomire, demandant en tous lieux et à tout le monde si l'on n'avait point vu Lisbeth et Goetz que je soupçonnais devoir être son ravisseur; mais chacun me répondait qu'il ne savait ce dont je voulais parler.

Le cœur navré, mais non découragé, je continuai ma route et je parcourus l'Italie tout entière sans plus de bonheur. Je me dirigeai ensuite sur l'Allemagne, puis je passai la mer et je vins en Angleterre; mais je ne pus recueillir aucunes lumières sur le sort de ma bien-aimée.

Je passerai sous silence, seigneur, toutes les aventures que j'ai eues et les maux que j'ai soufferts pendant ces longs voyages. Mais tu les concevras sans peine quand tu sauras que j'eus bientôt dépensé tout l'argent que j'avais apporté de Cilia, et que, pour comble d'infortune, je

perdis presque en même temps mon bon palefroi. Mes habits se déchirèrent à travers les halliers ou se pourrirent par leur contact avec la terre, souvent humide, qui me servait de lit. Alors, pendant les jours brûlans de la canicule, j'ai exposé hardiment mon visage à tous ses feux, sans qu'aucun voile me couvrît, et n'ayant pour tout abri contre sa fureur qu'un surcot en lambeaux et une longue chevelure qui, agitée par le vent, se séparait en touffes épaisses.

Combien de fois, en Allemagne, n'ai-je pas traversé, à pieds, des déserts de neige et de glace, aussi nus que la surface d'un écu et vierges du pied des voyageurs! J'en ai parcouru toute l'étendue d'une extrémité à l'autre, et je me suis souvent traîné jusqu'au sommet de hauteurs inaccessibles que j'ai gravies, tantôt debout, tantôt à quatre pieds comme un chien.

Enfin j'arrivai en France. Après l'avoir parcourue presque tout entière, je revins sur mes pas et j'entrai un soir à Paris par la porte Saint-Marcel. En passant près l'abbaye Saint-Bernard, j'entendis l'orgue dérouler majestueusement sa puissante harmonie. Je m'arrêtai, et une voix s'éleva qui chantait, de concert avec la

mienne que dominait une force mystérieuse.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, in concilio justorum et congregatione.

Le lieu, le temps, l'état de mon âme, tout me fit croire que je n'avais exprimé qu'un ordre du ciel. J'entrai dans l'église, et, debout contre un des piliers, je mêlai ma prière à celle des hommes de Dieu. Après l'office, je suivis l'abbé dans la sacristie, je me jetai à ses pieds, et je le priai d'ouïr ma confession. Il m'octroya volontiers ma requête. Alors je lui fis le récit de toutes mes aventures, et, au demeurant, je le suppliai de m'accorder la grâce d'être admis au nombre de ses religieux. Il réfléchit quelque temps, et puis il ordonna qu'on sonnât la cloche de l'abbaye afin d'assembler le chapitre. En un instant ses ordres furent exécutés, et l'abbé, après avoir rapporté à l'assemblée le récit que je venais de lui faire, conclut à ce que ma demande fût favorablement accueillie. A peine eut-il cessé de parler, que des acclamations universelles s'élevèrent et m'apprirent que mon souhait venait d'être exaucé. Commencer la vie par où j'aurais dû la terminer! vivre dans le calme du cloître, moi, dont le cœur était plein de tempêtes! Chanter jour et nuit les louanges de Dieu,

et ne sentir de l'amour que pour une de ses créatures! Je ne tins compte de rien et tout fut consommé. Je quittai en même temps mon ancien nom pour prendre celui de Job, qui convenait si bien à ma position.

D'abord je me félicitai du parti violent que j'avais pris, semblable à un malade qui vient, dans un moment de courage, de livrer l'un de ses membres à une opération cruelle de laquelle dépendent ses jours. Mais bientôt l'espoir de retrouver Lisbeth que j'avais cru étouffé dans mon cœur, le regret d'avoir quitté mon père, l'amour du pays natal, tout se réveilla chez moi avec une force irrésistible. Le jour, je n'avais pas d'autres pensées, et chaque nuit, je croyais entendre la voix de Lisbeth qui me demandait du secours, ou voir mon père expirant qui me cherchait de l'œil pour me donner sa bénédiction. Je fis part à l'abbé de toutes ces choses, et lui, comme un homme sage et de bon conseil, il m'exhorta à repousser par le jeûne et la prière, ce qu'il appelait les suggestions du démon.

— Mon fils, me dit-il, Dieu vous a arraché à la forêt périlleuse de ce monde, où le tentateur cherchait à égarer vos pas, il vous a conduit par

a main dans le sanctuaire de sa sainte Église contre laquelle il est écrit que les portes de l'enfer ne prévaudront point; mais le père de tout mal, furieux de se voir enlever sa proie, tourne autour de vous comme un lion rugissant pour vous dévorer. Au besoin, il saura prendre toutes les formes afin de vous effrayer ou de vous séduire. Veillez donc et priez, mon cher fils, amortissez ainsi le feu de votre imagination et la vivacité des souvenirs de votre vie passée, qui sont les plus grands mobiles que puisse mettre en jeu l'ennemi de votre salut pour vous détourner de la sainte voie dans laquelle vous êtes entré. Veillez et priez; car, comme l'a dit notre divin sauveur à ses apôtres, l'esprit est prompt et la chair est faible.

A ces paroles, l'abbé en ajouta plusieurs autres, que je te rapporterais, seigneur sarrasin, si elles pouvaient servir à ton édification; mais tes yeux fermés à la lumière seraient éblouis par l'éclat des préceptes que l'Esprit Saint lui dicta en cette occasion. Je te dirai seulement que, ressentant une vive sympathie l'un pour l'autre, nous causâmes longuement; qu'enfin, enhardi par ses manières pleines de simplesse et de bonté, je lui demandai de me faire con-

naître les motifs qui l'avaient déterminé à entrer en religion.

— Volontiers, mon fils, me dit-il, et d'autant plus que le démon joue un grand rôle dans mes aventures de jeunesse. Le récit de ces mêmes aventures sera donc une suite naturelle des paroles que je vous ai dites tout à l'heure.

Ce début excita vivement ma curiosité. Je me rapprochai de lui et j'écoutai.

VII.

THEOPHILES.

. . . .

. . . .

Or vos vieng proier et requerre
Que vous m'aidiés à cest besoing.

LE DEABLE.

Requiers m'en-tu ?

THEOPHILES.

Oil.

LE DEABLE.

Or joing
Tes mains, et si deviens mes hom ;
Je t'aiderai outre reson.

(Rutebeuf. *Miracle de Théophile.*)

— Je suis d'Italie, dit l'abbé, et de noble parentage. Arrivé à l'âge de dix-huit ans, je me lançai en aveugle dans tous les plaisirs, jusqu'à ce qu'un jour, ayant vu dans une cour plénière

une jeune damoiselle, d'une merveilleuse beauté, déployer ses grâces en dansant, j'éprouvai de tels transports d'amour, que je crus avoir perdu mon bon sens. Cette folle passion envenima mon cœur si avant, qu'il ne fut rien que je ne tentasse pour parvenir à mes fins. Mais la damoiselle était sage, chaste et de bonne maison. En outre, elle était sévèrement surveillée et inabordable à tout autre qu'aux personnes de sa famille. Alors ma passion s'accrut en raison de l'impossibilité dans laquelle j'étais de la satisfaire, et ma tête s'égara au point qu'un soir je me donnai au diable, corps et âme, à tout jamais, et je signai de mon sang le contrat de cette donation. En échange, il me promit de m'envoyer un magicien qui devait exécuter mes ordres en toutes choses, et déployer, en ma faveur, toutes les ressources de son art infernal. En effet, à peine Satan eut-il quitté ma maison, que je vis entrer l'homme qu'il m'avait annoncé. Il ne me laissa pas le temps de lui conter mon cas.

— Je sais, me dit-il, ce que vous voulez de moi, et quoique la chose soit difficile, néanmoins je la mettrai à fin. Écoutez bien, messire, ce que vous avez à faire :

Restez en votre logis, et demain matin, sur les quatre heures, la damoiselle ne manquera pas d'aller heurter à l'huis de votre chambre; mais si vous tenez à sa vie, gardez-vous bien de vous endormir en ce moment: car si vous aviez ce malheur, la damoiselle tomberait morte à votre porte, sans rémission.

— N'ayez peur, répondis-je en souriant, le martel que j'ai en tête m'empêchera bien de dormir. D'ailleurs, depuis que j'ai vu la damoiselle pour la première fois, le sommeil n'a pas approché de ma paupière.

Le nécromant me quitta, et comme la nuit était déjà avancée, je m'assis dans un faldistoire pour attendre la proie qui m'était promise. Bientôt je m'endormis malgré moi d'un profond sommeil, et quand, long-temps après, je m'éveillai, il faisait jour. Les paroles du magicien me revinrent alors à la pensée, et, hors de moi, je m'élançai à la porte de ma chambre. Je l'ouvris en tremblant. Dieu! la jeune damoiselle était étendue sans vie sur le seuil. Je la considérai quelque temps en silence, et il ne faut pas demander quel était alors l'état de mon esprit. Bientôt je me précipitai hors de mon logis et je me présentai au magicien.

— Misérable, s'écria-t-il du plus loin qu'il me vit, vous vous êtes endormi.

— Hélas! oui, répondis-je avec effroi, le cadavre est étendu devant ma porte, que dois-je faire? je suis perdu si on le voit.

Le nécromant tira alors un billet de parchemin de son escarcelle et me dit :

— Allez en toute hâte à votre hôtel, mettez ce billet entre les deux seins de la morte, et aussitôt que vous l'aurez fait, elle se relevera toute seule et s'en retournera à sa maison.

Je pris le billet en hésitant, comme si j'eusse craint qu'il me brulât, et je revins en mon logis en la plus grande diligence que je pus. Là, j'ouvris le parchemin et j'y lus d'une voix basse et tremblante ces vers étranges, disposés dans un ordre bizarre :

Bagahi laca bachahe
Lamac cahi achabahe
    Harrelyos
Lamac lamec bachalyos
Cabahagi sabalyos
    Bariolas
Logozatha cabiolas
Samahac et pamyolas
    Barrahya.

Je remplis exactement les instructions que

l'homme de Satan m'avait données, et, presqu'aussitôt, le cadavre, à mon grand étonnement, se leva et reprit le chemin de sa maison, comme s'il eût été plein de vie.

Le soir même, je fus invité à un festin de nôces, auquel devaient se trouver les dames et damoiselles les plus distinguées de la ville. Je m'empressai de m'y rendre, pour faire diversion aux tortures intérieures que j'éprouvais, et je noyai dans le vin et dans la bonne chère, les remords et la terreur dont j'étais dévoré. Après le repas, la danse commença; moi-même je l'ouvris avec la jeune mariée; mais je faillis chéoir de mon haut, quand j'aperçus devant moi Satan lui-même, vêtu en gentilhomme, et cachant ses pieds fourchus dans de longs souliers à la poulaine, qui dansait avec la damoiselle que j'avais vue le matin devant ma porte. Il avait, ainsi que sa compagne, une agilité surnaturelle, dont les assistans étaient émerveillés, et cependant l'on voyait bien qu'il retenait son élan de peur de s'élever trop haut. J'étais pétrifié de terreur, et le maudit grimaçait d'un sourire moqueur en me lançant un regard oblique.

Cependant j'entendis parler à côté de moi un enchanteur qui ne pesait pas un grain de

moins que celui avec lequel j'avais eu affaire.

— Messeigneurs, disait-il à deux gentilshommes, vous voyez bien cette jeune et belle damoiselle qui danse si agréablement avec ce chevalier de haute taille : eh bien ! je veux perdre la vie si ce n'est pas un cadavre que le diable fait ainsi mouvoir.

— Vous nous la baillez belle, messire, repartit l'un d'eux qui connaissait la pucelle, tandis que l'autre riait aux larmes.

—Assurez-vous-en vous-même, répartit l'enchanteur. Ayez seulement le courage d'aller lever le billet de parchemin que vous apercevez entre ses deux seins, puis vous verrez si je dis vrai.

— Puisque diable il y a, dit le gentilhomme, que le diable m'emporte si je ne tente l'épreuve!

Sur ce, il s'avança, et après avoir fait une profonde révérence à la damoiselle, il lui leva le billet, et, soudain, le corps tomba lourdement à terre, en verdoyant et en exhalant une odeur telle, que l'assemblée s'empressa de vider la salle en toute hâte. Quant au chevalier à la haute taille, il avait disparu.

Le magicien qui avait parlé aux deux gentilshommes fut saisi. Il accusa celui qui avait com-

mis ce maléfice, et ce dernier à son tour me dénonça moi-même; mais je n'avais pas attendu ses révélations pour me cacher, et toutes les perquisitions qu'on ordonna contre moi furent vaines. Les deux magiciens furent brûlés vifs en vomissant des blasphêmes affreux, et en se reprochant mutuellement leurs crimes. Quant à moi, j'attendis que le souvenir de cette épouvantable affaire fût un peu calmé, et je saisis la première occasion pour fuir à jamais ma ville natale et l'Italie.

Je vins à Paris. C'est là que Dieu, dans sa miséricorde, m'inspira la pensée de me consacrer à son service dans ce cloître, et d'y expier mon crime, en employant le reste de ma vie à le pleurer. Mon cher fils, j'ai passé vingt ans dans la pénitence la plus austère, mais quoique indigne de cette grâce, je suis fondé à croire que le Très-Haut m'a pardonné l'iniquité de ma jeunesse; car, une nuit que je priais devant l'image du Sauveur, je fus ravi en esprit. Je vis l'archange Michel qui, d'une main, tenait son épée flamboyante; de l'autre, il me montrait le contrat que j'avais passé avec le démon, et qu'il venait de reconquérir sur l'Enfer.

Après la mort de l'abbé qui avait reçu mes

vœux de religion, je fus choisi par mes frères pour lui succéder. Effrayé de l'honneur auquel on voulait m'élever, et que je méritais si peu, je refusai long-temps, mais à la fin les paroles du prophète Daniel se représentèrent à mon esprit : *Qui ad justitiam erudiunt multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates,* et je fus sacré par l'évêque de Paris.

VIII.

La volentez de son coraige
Toz jorz en un panser lo tient;
De Fenice li resovient,
Que loing de lui son cors travaille.
Talanz li prent que il s'en r'aille.

(Chrestien de Troyes. *Roman de Cligès.*)

Après ce récit, continua Arnold, je rentrai dans ma cellule, et, ma prière faite, je me livrai au repos. Mais les songes que j'avais déjà eus se représentèrent à moi à plusieurs reprises et avec

les mêmes circonstances. Je me réveillai, persuadé qu'ils ne pouvaient venir que d'en haut, et j'en fis part de nouveau à l'abbé, en lui annonçant en même temps l'intention où j'étais de retourner à Cilia, pour apprendre moi-même à mon père la vie que j'avais embrassée, et recevoir son dernier soupir, comme la voix divine me l'avait ordonné pendant mon sommeil. L'abbé chercha vainement à me détourner de cette résolution; mais voyant que j'y persistais, il me donna sa bénédiction et le cloître me fut ouvert.

Je dirigeai ma route vers la Hongrie, où j'arrivai après une marche longue et pénible. Parvenu à Cilia, je ne trouvai que le châtelain avec quelques hommes d'armes. Le reste était parti avec mon père pour la croisade.

Sans m'arrêter, je me remis en route pour Venise, où mon père s'était embarqué pour la terre d'Égypte : là, de nouveaux croisés n'attendaient que le vent pour se mettre en mer; je me fis inscrire parmi eux, et, quelques jours après, le navire qui me portait cingla vers Damiette.

Débarqué sur la plage, la première chose que j'appris fut la mort de mon père, tué, comme je te l'ai dit, en combattant contre toi. Son sang

criait vengeance ! et avant d'être moine j'avais été chevalier ! Je déchirai donc ma robe, et sur mon dos courbé par la prière je jetai le harnois de bataille ; suivi du bon Évrard, l'écuyer de mon père, je m'élançai sur les tiens : il me fallait du sang, mon cœur ulcéré en avait soif; aussi en ai-je répandu à flots et du plus pur de ton armée. Enfin, Dieu a voulu que je tombasse entre tes mains ; que son saint nom soit béni, car j'ai retrouvé l'étoile de ma vie !

O Lisbeth ! ne baisse point pas tes yeux, mon cœur se ranime à leur flamme et s'enivre de bonheur.

Seigneur Sarrasin, ajouta Arnold, je te l'ai dit, tu peux maintenant faire de moi ce qu'il te plaira. Ma vie est accomplie, car j'ai vengé mon père et revu ma bien-aimée ; permets-moi seulement d'apprendre de Lisbeth comment elle a été amenée dans cette terre maudite. Je désire savoir si je dois prier Dieu de me rendre mon frère, ou élever la voix contre lui au grand jour du jugement.

— Je te l'accorde, répondit Malek-Kamel.

IX.

Bertain ont abatue, n'i ont plus arresté ;
A force li ouvrirent la bouche, outre son gré ;
A guise de cheval que on a enfreiné
Li ont mis cele corde, ce fut grant cruauté ;
Derrier le haterel li ont si fort noué,
Que pour cent mille mars n'éust mot sonné,
Les mains li ont loiés par leur desloiauté,
Desus un lit l'abatent, un drap ont sus geté.
Ore en ait Diex pité li rois de majesté !

(Roman de *Berthe aux grands pieds.*)

Lisbeth alors commença à parler d'une voix tremblante qui se rassura peu à peu ; elle dit :

— Après ton départ pour la Prusse, mon cher Arnold, je me retirai dans ma chambre dont je

ne sortis plus que pour prendre mes repas dans la grand'salle, avec ton père à qui Dieu octroie pardon ; encore n'y serais-je jamais descendue, s'il ne m'en eût priée pour l'amour de lui. Mais à peine assise à ma place, mes yeux se portaient sur la tienne, et, la voyant vide, ils se remplissaient de larmes, et je ne pouvais manger. En vain ton père m'offrit de me conduire à la promenade, en vain de me mener à la cour de Bude; je refusai tout. Les plaisirs, qui en étaient pour moi alors que tu les partageais, m'étaient devenus insupportables, et j'aurais volontiers consenti à ce qu'on retranchât de ma vie tout le temps que devait durer ton absence.

Cependant aussitôt après ton départ, Goetz, qui jusqu'alors ne m'avait regardée que d'un œil de haine et de jalousie, changea tout à coup de manière à mon égard. A chaque instant du jour, il venait dans ma chambre sous divers prétextes, et il y restait pendant des heures entières, occupé à me dire tout ce qu'il croyait devoir me flatter; mais je n'avais aucun plaisir à l'entendre, car il ne parlait jamais de toi. Néanmoins je ne lui dissimulai pas la joie que j'éprouvai en le voyant revenir à de meilleurs sentimens envers moi, et je souffris ses soins

plutôt pour entretenir la bonne harmonie entre nous deux que pour nourrir les espérances que ses paroles laissaient entrevoir.

Un jour ton père me manda. Je m'empressai de me rendre auprès de lui, et je le trouvai abîmé de douleur entre un pélerin et Goetz, qui le soutenaient. Tremblante, je demandai la cause de sa désolation. En entendant ma voix, ton père releva la tête et me tendit ses bras. Je m'y précipitai, et, sans savoir encore quel malheur j'avais à pleurer, je mêlai mes larmes aux siennes.

— Ma fille, s'écria-t-il avec effort, Arnold... mon fils... ton prétendu...

— Arnold!... eh bien! quoi? m'écriai-je moi-même avec terreur.

— Il est mort, me dirent tous à la fois les assistans d'une voix lugubre.

Je jetai un cri perçant et je tombai sans connaissance.

Après un évanouissement dont je ne saurais déterminer la durée, je me réveillai dans ma chambre, et mon premier regard rencontra celui de Goetz qui, debout au chevet de mon lit, s'efforçait de pleurer.

— Arnold, m'écriai-je d'une voix entrecou-

pée de sanglots, il n'est pas mort... C'est impossible... Je l'ai encore vu en songe la nuit dernière, il m'annonçait son retour!... On m'a trompée! Mais enfin qui en a apporté la nouvelle?

— Damoiselle, me dit une de mes chambrières, c'est un écuyer venu du pays maudit de Prusse. Il a vu messire Arnold succomber sous les coups d'une armée de païens dont, lui dixième de chevaliers, il soutenait le choc.

— Calme ta douleur, ô Lisbeth! ajouta Goetz, Arnold est maintenant dans le ciel, plus heureux que nous qui restons sur cette terre de tribulations pour le pleurer. Je ne te l'avais pas dit; mais la nuit passée, je l'ai vu en tête de la sainte milice des martyrs, qui chantait les louanges de Dieu, une palme verdoyante à la main; lui seul, il portait une épée à double tranchant teinte de sang jusqu'à la poignée, et Dieu jetait sur lui un regard de prédilection.

— O mon Dieu! dis-je à mon tour, s'il en est ainsi, accorde-moi la force de résister à la violence de mon affliction, pour que je puisse te servir encore au fond d'un cloître, et mériter par là d'être un jour réunie à mon bien-aimé, dans ton saint paradis.

A ces mots Goetz pâlit, comme s'il ne se fût

pas attendu à mes paroles, il laissa échapper un geste de dépit et mordit sa lèvre inférieure avec violence.

Le temps, sans diminuer en rien ma douleur, en rendit l'expression moins fréquente et plus calme, et fit succéder une mélancolie douce et résignée à la frénésie qui s'était emparée de moi à la nouvelle de ta mort. Ce fut alors que je voulus mettre à exécution le projet que j'avais formé de me retirer dans un cloître; mais ton père, à qui j'en fis part, me rappela le désir qu'avait manifesté le mien à son lit de mort :

— Ma chère enfant, me dit-il en pleurant, si tu me quittes, qui donc me restera pour comprendre et partager mes peines ? Sans doute, tu ne saurais trouver un époux plus digne de ta tendresse que celui à qui tu l'avais accordée; mais enfin, il n'est plus, et il me reste encore un fils qui n'a jamais forligné.

— Moi ! épouser Goetz ! m'écriai-je, oh ! non, jamais !

— Lisbeth, me dit ton père, tu sais que depuis que ta tutelle me fut confiée, je n'ai jamais manqué aux devoirs sacrés qu'elle m'impose. Tu sais aussi que dans les conseils que je te donne, ce n'est pas mon intérêt personnel ni ce-

lui des miens qui me guide, mais bien la sollicitude que j'éprouve pour ton bonheur? Eh bien! écoute-moi.

Goetz, quoique étourdi et frivole, a néanmoins les qualités qui constituent un chevalier accompli. Il est large et généreux, et sa valeur n'est pas moindre que celle de son père et de ses ancêtres. Quant à son extérieur, ses traits (je n'ai pas besoin de te le dire) rappellent ceux de son malheureux frère, qui ne l'a précédé dans la vie que de peu d'instans. Enfin, Goetz t'aime et n'aspire qu'au bonheur de réaliser celui que tu espérais goûter dans ton union avec Arnold. Goetz, qui m'a prié d'être son interprète auprès de toi, attend avec impatience que tu lui permettes de venir lui-même le jurer à tes pieds.

— Mon père, répondis-je, je renonce volontiers, pour l'amour de vous, à entrer dans un cloître; je me plais aussi à reconnaître la vérité de tout ce que vous venez de me dire; mais je vous déclare que puisque celui à qui j'avais donné ma foi n'est plus de ce monde, je n'appartiendrai jamais à aucun autre époux, quand même il s'en présenterait un beau et preux comme Lancelot, amoureux comme Tristan,

puissant comme Charlemagne ou sage comme Salomon.

Ton père n'ajouta pas un mot à mes paroles et se retira. Quelque temps après, ainsi que tu l'as dit, il se mit en route pour Strigon, afin d'assister à l'installation de messire Jehan, ton oncle. Son départ me plongea dans la tristesse; car, sans prévoir le moins du monde la conduite de Goetz à mon égard, je redoutais de me trouver dans le château seule avec lui.

Un jour, il vint de bon matin dans ma chambre, et se jetant à mes pieds, il me conjura de revenir sur la résolution que j'avais prise de ne jamais l'épouser, ni lui, ni tout autre. Je restai inébranlable. Alors il parut résigné, et m'offrit la main pour me conduire à la chapelle où la messe, disait-il, allait commencer plus tôt qu'à l'ordinaire. Je le suivis sans défiance ; mais à peine entrée dans le lieu saint, j'en vis la porte se refermer sur moi, et je me trouvai seule avec Goetz, son écuyer et damp Gautier, le chapelain; ce dernier, revêtu de son étole, tourna le dos à l'autel, et demanda à Goetz ce qu'il voulait.

— Doux abbé, dit celui-ci, le sire de Pesth, à qui Dieu veuille octroyer pardon, sentant que

son heure était venue, manda mon père, et lui fit jurer que sa fille, qu'il lui confiait, serait un jour unie à l'un de ses fils. Lisbeth, quoique présente à cet entretien, était alors trop jeune pour le comprendre, mais lorsque l'âge eût mûri sa raison, elle apprit le dernier vœu de son père, et consentit à l'accomplir en choisissant Arnold. Depuis, Dieu a appelé mon frère à lui, nous en sommes malheureusement trop certains. Or, puisqu'il en est ainsi, n'est-il pas de toute justice que je l'épouse?

— Oui, certes, dit l'abbé. Cette damoiselle, sire chevalier, la demandez-vous pour femme?

— Il y a long-temps que je l'ai demandée, fit Goetz, et mon père qui, pour le présent, est hors du château, me l'a accordée. Ainsi je la veux épouser et recevoir de votre main.

— Et vous, pucelle, me dit l'abbé, voulez-vous avoir ce chevalier pour seigneur et mari?

— Non, certes, répondis-je vivement.

Quand Goetz entendit ces paroles, il se tourna vers l'abbé, et lui dit :

— Ne faites nulle attention à ce qu'elle peut dire. Mariez-nous seulement, et demain vous vous enquerrez du fait tout à loisir. Vous voyez bien que nous ne serions pas venus ici, si,

premièrement, nous n'avions pas été d'accord.

— Pardonnez-moi, sire chevalier, dit alors l'abbé, mais je ne saurais me rendre à vos désirs sans avoir le consentement de la damoiselle de Pesth, quand même maintenant tout le monde serait d'accord.

A ces mots, Goetz se tourna vers moi, enflammé de colère :

— Ah ! ribaude, s'écria-t-il, tu refuses le bien dont tu n'es pas digne ; mais écoute, si je t'avais épousée, j'aurais fait de toi mon vouloir pendant une seule nuit, puis, le lendemain, je t'aurais chassée de ma couche et abandonnée à mes serviteurs.

— Vassal félon et traître, lui répondis-je, tu en as menti par la gorge. Tu n'aurais pas agi de cette manière avec la fille d'un comte, quand même elle eût été assez peu jalouse de son honneur pour consentir à s'unir à toi. Mais, s'il plaît à Dieu, tu paieras cher les paroles que tu viens de prononcer.

Sur ce, je lui donnai un tel coup sur le visage que son sang jaillit et coula sur son manteau.

Alors, Goetz s'élança sur moi en grinçant des dents, il me saisit aux cheveux, et, probablement, je ne t'aurais jamais revu, mon cher Ar-

nold, si son écuyer et l'abbé lui-même ne m'eussent tirée de ses mains.

— Femme folle, s'écria-t-il en me faisant un geste de menace pendant qu'on l'entraînait hors de la chapelle, souviens-toi que quand je t'épouserai, je me passerai de Dieu et de sa mère, et que ni prêtre ni abbé ne sera appelé pour bénir le lit sur lequel, malgré toi, je jouirai de ta personne.

— Que n'étais-je là ! s'écria Arnold, en portant, avec la rapidité de l'éclair, la main à son côté gauche, comme pour y chercher son épée.

Lisbeth reprit :

—Quand je revins de la stupeur dans laquelle cette scène m'avait plongée, je rajustai ma chevelure et mes vêtemens qui avaient été dérangés dans ma lutte avec Goetz, et sans attendre que le bruit s'en répandît parmi les gens du château, je fis appeler un varlet en qui j'avais confiance.

— Walther, lui dis-je, prends le meilleur cheval qui soit dans les écuries de céans, et ne cesse de chevaucher jusqu'à ce que tu sois arrivé à Strigon. Tu iras droit au palais de l'archevêque. Là, tu trouveras monseigneur le comte, et tu lui diras de ma part que, sans tarder, il revienne à Cilia pour une affaire urgente.

Le varlet ne répondit que par une profonde

révérence, et peu d'instans après, je le vis, de ma fenêtre, galopper sur la route de Strigon.

Je restai enfermée dans ma chambre tout le jour, et quand la nuit fut venue, je me couchai à mon heure accoutumée; mais les événemens de la journée avaient imprimé à mon sang une agitation fiévreuse, et je ne pus m'endormir. Il était environ minuit lorsque j'entendis un bruit de pas s'approcher de plus en plus, puis s'arrêter tout à coup. Je fis le signe de la croix, et je me recommandai à Dieu et à tous les saints. Je croyais m'être trompée ; mais bientôt j'entendis de nouveau le bruit de mêmes pas, et pendant que mon esprit se perdait en conjectures sur ceux qui troublaient ainsi mon sommeil, ma porte s'ouvrit, et je vis entrer dans ma chambre, Goetz et son écuyer qui portait une lampe à la main. Ton frère s'avança vers moi, l'épée au poing, et me demanda si je savais ce que Walther était devenu.

— Oui, lui répondis-je en tremblant, je l'ai envoyé à Strigon pour mander à votre père qu'il revienne en diligence au château où je ne suis plus en sûreté avec vous.

— Je l'avais deviné! s'écria Goetz; damoiselle de Pesth, ajouta-t-il, si vous tenez à la vie, levez-

vous promptement et apprêtez-vous à nous suivre. Nous vous attendons à la porte.

Je m'habillai en silence derrière mon lit, pour succomber avec honneur, si ton frère exécutait sa menace; car j'étais résolue à périr plutôt que de le suivre.

Quand il me vit habillée à point, il me saisit la main pour m'entraîner hors de ma chambre; mais je le repoussai en appelant au secours.

— Crie tant que tu voudras, me dit Goetz avec un rire écrasant, mais nous avons pris nos précautions hier au soir, et les gens du château seront bien étonnés de se réveiller aujourd'hui vers le milieu du jour.

En même temps Goetz jeta ses bras autour de moi et me renversa sur mon lit. Pendant qu'il m'y tenait immobile, son écuyer m'enveloppa dans la courte-pointe, comme dans un linceul, et comprima tous mes mouvemens à l'aide de plusieurs courroies qui me serraient avec une telle force, que je ne pouvais plus crier. Dans cet état, ils m'emportèrent à travers les corridors dont les voûtes grondaient sous leurs pas, et descendirent l'escalier de la tourelle que j'habitais; puis je fus déposée sur quelque chose de solide qui se mouvait, et j'entendis le bruit

de deux rames qui fendaient l'eau en cadence. Un instant après, le bruit cessa, et je fus de nouveau soulevée par la tête et les pieds et transportée sur un palefroi. Ce fut alors que les courroies qui emprisonnaient tous mes membres furent déliées, et que je pus respirer en liberté et regarder le ciel brillant d'étoiles. Je tournai ensuite mes yeux pleins de larmes vers le château, et je vis devant moi la poterne par laquelle j'en étais sortie et une barque que balançait encore l'onde agitée des fossés.

— En route, s'écria Goetz d'une voix émue. En même temps il s'élança en croupe derrière moi, et enfonça ses éperons dans les flancs de son palefroi; puis voyant que je chancelais, il le remit à l'amble et m'enlaça de ses bras que je sentais agités d'un tremblement convulsif. Je cherchai à m'en dégager, mais ce fut en vain: j'étais sans force et je ne dus qu'à la fraîcheur de la nuit de ne pas perdre connaissance.

Bientôt le palefroi reprit le galop et les environs du château que nous avions si souvent parcourus ensemble, ô mon ami! s'enfuirent derrière moi avec une vitesse étourdissante; je voulus leur adresser un dernier regard, mais

en me retournant je rencontrai celui de mon ravisseur et je fus obligée de renoncer à ce triste plaisir.

Cependant nous chevauchâmes durant toute la nuit dans un profond silence par des routes de traverse. Vers le matin, j'aperçus un chevalier qui venait au-devant de nous. Goetz et son écuyer cherchèrent à l'éviter en se jetant dans les bois qui bordaient le chemin; mais avant qu'ils eussent pu se dérober à sa vue :

— Sire chevalier, m'écriai-je d'une voix que le désespoir animait d'une force surnaturelle, pour l'amour de Dieu et de sa sainte mère, soyez en aide à une malheureuse damoiselle que des traîtres veulent ravir par force.

En entendant mes paroles, Goetz me serra à m'étouffer et vomit contre moi des injures si horribles qu'un vilain rougirait de les répéter. En même temps, le chevalier inconnu piqua des deux et fut en un clin d'œil à une portée de lance en face de mes deux bourreaux.

— Beaux seigneurs, leur dit-il, faites-moi le plaisir de m'apprendre pourquoi vous emmenez ainsi cette damoiselle contre son gré?

— De ceci ne vous chaut, répondit brusquement Goetz, continuez votre route sans vous

inquiéter des lamentations de cette femme. Vous voyez bien qu'elle est hors de sens.

— Sire chevalier, m'écriai-je d'une voix suppliante, pour l'amour de Dieu et de votre dame, délivrez-moi des mains de ces deux scélérats, qui ne savent que mentir et mal faire.

Et je me débattis entre les bras de Goetz si violemment, que je tombai du palefroi.

L'écuyer se hâta alors de mettre pied à terre pour me relever et m'empêcher de fuir. En même temps, Goetz se plaça en selle et s'apprêta au combat. Le chevalier inconnu en fit autant de son côté, et tous les deux fondirent l'un sur l'autre. Le choc fut terrible : le chevalier brisa sa lance, dont il ne lui resta qu'un tronçon dans la main, et Goetz ajusta si bien la direction de la sienne, qu'elle atteignit son adversaire au défaut de la cuirasse, et l'enferra d'outre en outre. En le voyant tomber, je poussai un cri perçant et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais seule sur le palefroi, soutenue par Goetz, qui était monté sur le destrier du chevalier qu'il avait tué, et par son écuyer.

X.

Agon li Ju respondist tant :
« Bailez méi icel enfant
Pour trente deners ben pesant ;
Vei-les ici demaintenant. »
(*Passio pueri Hugonis de Lincolnia.*)

Lisbeth s'était arrêtée pour prendre quelques instans d'un repos que son émotion présente et le souvenir de ses maux passés lui rendaient nécessaire, puis elle continua :

—Enfin, après plusieurs jours de marche pendant lesquels je refusai de prendre toute nourriture, nous arrivâmes dans une forêt à peu de distance d'une ville que je ne connaissais pas, et dont à travers les arbres j'apercevais les clochers et les remparts crénelés. Goetz fit faire halte. Là il renouvela ses instances, s'excusa des mauvais traitemens qu'il m'avait fait souffrir, et jura de me les faire oublier à force de soins et de complaisance, si je consentais enfin à m'unir à lui. Ma réponse fut ce qu'elle devait être, brève, négative et méprisante.

Alors sa fureur ne connut plus de bornes.

— Va, dit-il à son écuyer, chez le juif Moïse-Sabtaï-ben-David, tu lui manderas que je l'attends ici pour le payer de ce que je lui dois. Je jure, sur ma part du Paradis, que je ne lui ferai aucun mal.

Puis se tournant vers moi :

— Damoiselle de Pesth, me dit-il d'un ton amer, pour vous prouver que je suis capable de tenir ce que je vous promettais il n'y a qu'un instant, je vais, malgré que vous ayez rejeté mon offre, vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir.

Cet Arnold que vous m'avez préféré n'est pas

mort, et le soldat qui disait revenir du pays de Prusse, et l'avoir vu succomber sous les coups des païens, n'était autre chose qu'un mendiant déguisé à qui j'avais appris son rôle. Je vous aimais alors, et j'ai risqué le salut de mon âme pour vous posséder; mais puisque vous m'avez dédaigné, je veux jouer mon reste et vous faire sentir jusqu'où peut aller ma haine.

Goetz dit encore d'autres paroles, mais je n'entendais plus: celles qu'il venait de prononcer sifflaient encore à mes oreilles comme une grêle de flèches, et déchiraient mon cœur.

Bientôt le juif parut avec celui qui l'avait amené.

— Que la bénédiction du Dieu d'Abraham soit avec vous, messire, dit-il en s'inclinant profondément devant Goetz.

— Combien te dois-je, mécréant? lui demanda Goetz.

— Dix besans d'or fin, répondit le juif, cherchant dans son escarcelle; si vous en doutez, regardez mon livre. D'autres que moi...

— Je n'ai que faire de regarder ton grimoire, répondit Goetz en repoussant violemment le livre sur la face du vieillard. Mais dis-moi, com-

bien peut valoir cette damoiselle? ajouta-t-il en étendant l'index vers moi.

— Messire, dit le juif tout ébahi, que voulez-vous dire? Je ne comprends pas.

— Chien de mécréant, s'écria Goetz avec fureur, faut-il que je t'ouvre l'entendement avec la pointe de mon épée. Je te demande, pour la seconde et dernière fois, combien vaut cette femme. Je te la veux vendre.

Le juif s'approcha de moi en tremblant de tous ses membres; et, après avoir longuement promené sur toute ma personne ses yeux verts, pareils à ceux d'un chat, il calcula sur ses doigts:

— Ses vêtemens et tout ce qu'elle porte sur elle, dit-il en se tournant vers Goetz, sont-ils du marché?

— Oui, lui répondit-il.

Le juif alors se remit à compter, et de temps en temps il interrompait son calcul pour porter ses mains impures sur ma robe et essayer la qualité de l'étoffe. Je ne l'en empêchai pas, et je le regardais avec indifférence, comme s'il se fût agi de toute autre chose que de moi.

—Et le cheval sur lequel elle est venue, dit le vieillard après avoir fini son examen, doit-il être compris dans la vente?

— Oui ! oui ! s'écria Goetz en frappant du pied. O juif de malheur! puisses-tu un jour être attaché à sa queue et parcourir ainsi toute la longueur du chemin qui mène d'ici au Danube!

— Messire, dit le mécréant sans paraître ému de ce qu'il venait d'entendre, pour vous être agréable, je prendrai le tout à raison de cinq besans d'or; et encore j'y perdrai, j'en suis sûr.

— Prends le tout pour ce que je te dois, dit Goetz, à moins que tu ne veuilles être payé de la différence par une grêle de coups. Allons, rends-moi mon obligation et va-t-en au diable. Souviens-toi bien, surtout, que si dans la suite j'apprends qu'on ait revu cette femme en Hongrie ou ailleurs, je te ferai pendre à un gibet plus haut encore que la potence d'Aman.

Sur ce, le juif tira en soupirant de son escarcelle le billet que Goetz lui avait fait, et celui-ci, après y avoir jeté un coup d'œil, le remit à son écuyer qui le serra.

Puis l'un et l'autre remontèrent sur leurs chevaux et disparurent en poussant de bruyans éclats de rire que je crois entendre encore.

Après leur départ, le juif, voyant que je n'avais pas la force de me mouvoir, m'aida à

monter ou plutôt me porta sur le palefroi, puis il prit les rènes dans sa main et me conduisit par un chemin doux et (à voir le tapis de verdure dont il était couvert) peu frequenté, jusque dans une petite maison entièrement cachée par des chênes et des mélèzes.

Là, il s'arrêta, jeta un regard rapide et défiant autour de lui pour voir s'il n'apercevait pas quelqu'un, et tira ensuite de son escarcelle un trousseau de clefs avec lesquelles il ouvrit trois ou quatre serrures dont la porte était garnie. Puis il attacha le palefroi à un arbre et me transporta dans l'intérieur de la maison. Il me posa sur un lit, et s'empressa de refermer chaque serrure à double tour. Je remarquai qu'en outre la porte était encore renforcée en dedans par une douzaine de barres de fer croisées les unes sur les autres.

Le juif revint à moi et me saisit le bras.

— Vous avez la fièvre, me dit-il, mais ce ne sera rien.

Et il tira d'une huche un pot dont il versa le contenu dans un hanap d'argent richement ciselé, qu'il avait sans doute reçu en nantissement de quelque débiteur; puis il approcha le vase de

mes lèvres et me fit avaler par force un breuvage amer et épais.

Je m'endormis d'un profond sommeil, et en me réveillant, je me sentis si faible que je ne pouvais me retourner sur ma couche.

Enfin, pour tout dire en quelques mots, je restai dans cet état pendant plusieurs mois, et le juif, sans jamais m'adresser la parole, me soignait comme si j'eusse été sa propre fille.

Un jour il vint vers mon lit et m'engagea à prendre un peu de nourriture.

Je fis de la tête un signe de refus. Alors il pâlit et se mit à réfléchir : et quelques instans après, il rompit le silence.

— Ma fille, me dit-il en essayant de prendre un air affectueux, l'écuyer qui, sur l'invitation de Goetz, son maître, m'a amené dans la forêt, m'a tout dit. Je sais que vous êtes de haut lignage, que vous avez donné votre foi à messire Arnold, le fils aîné du bon comte de Cilia; qu'ensuite, malgré la nouvelle de la mort de votre ami, vous avez refusé d'épouser Goetz, qui l'avait fabriquée. Je sais aussi que, pour se venger de votre dédain, il vous a fait souffrir mille outrages et mille maux. Il a cru trouver en moi un complice : il s'est bien fourvoyé.

Oui, noble damoiselle, je veux vous ramener à Cilia, auprès du comte et de son fils, qui probablement est maintenant revenu de la croisade.

J'étais ivre de joie.

— Messire, m'écriai-je, si vous faites ce que vous venez de dire, je vous comblerai de biens. Je le puis, car la ville de Pesth, le pays d'alentour et tous les habitans qui le peuplent sont à moi. Quant aux menaces que Goetz vous a faites en partant, de vous faire pendre si je reparaissais en Hongrie, n'en ayez nul souci, je saurai bien vous en garantir. Partirons-nous bientôt? pourquoi pas aujourd'hui même?

En disant ces paroles, je voulus me lever; mais le vieillard m'en empêcha, et ramena sur mes épaules la couverture que dans mon impatience j'avais rejetée.

— Ma fille, me dit-il, vous voulez entreprendre un long voyage, et vous ne sauriez seulement mettre vos pieds l'un devant l'autre. Attendez au moins d'être en convalescence, et, pour cela, il faut bannir de votre esprit toute idée pénible, et surtout vous soumettre entièrement au régime que je vous imposerai.

Je le crus, et depuis, lorsqu'il me présentait quelque breuvage, je l'avalais, quelqu'amer

qu'il fût, d'un seul trait ; puis, je lui rendais le hanap avec un sourire de reconnaissance, ou un souhait de bonheur.

Je reprenais des forces de jour en jour, et mes joues recouvraient une fraîcheur et un embonpoint qu'elles avaient perdus depuis bien long-temps. Quand partirons-nous ? disais-je à chaque moment au vieillard.

— Sous peu de temps, répondait-il en m'indiquant un jour plus ou moins éloigné.

Enfin, ce jour si désiré se leva : le vieillard parut dans ma chambre, habillé en marchand chrétien, et portant dans un sac de riches vêtemens de femme, tissus d'or et de soie. Il m'invita à m'en parer ; en même temps, il me donna des parfums de l'Orient, dans lesquels je baignai ma chevelure, et je lavai mes mains et mon visage. Oh ! combien j'étais heureuse en me voyant si belle,et en pensant que j'allais bientôt me trouver dans tes bras.

Je montai ensuite sur un des deux palefrois qui étaient dans la cour, et le vieillard, après avoir refermé avec attention les quatre serrures de la porte par laquelle nous venions de sortir, se mit en selle, puis en route, en tenant dans sa main les rènes de ma monture.

Nous cheminâmes ainsi pendant quelques heures, lui silencieux ou ne prononçant que des monosyllabes rares et sans suite, dans un langage qui m'était inconnu ; moi, joyeuse et murmurant le chant d'amour que tu m'as appris, ô mon Arnold !

A l'entour de midi, nous arrivâmes dans une petite bourgade, et nous nous arrêtâmes chez un juif, avec qui Moïse-Sabtaï-Ben-David entretenait des relations d'amitié. Nous y passâmes le reste de la journée et la nuit.

Le lendemain, au point du jour, nous nous remîmes en chemin, et chaque jour de même, jusqu'à ce qu'enfin nous vînmes dans une grande ville peuplée d'hommes dont la physionomie était totalement différente de celle des habitans de notre pays. Ils ne parlaient pas non plus de même, car en traversant les faubourgs, des marchands parcouraient les rues en criant leurs denrées dans une langue que chacun semblait comprendre, et qui ne m'offrait pas de sens.

— Messire, dis-je au juif, où sommes-nous donc? Tout ce que j'aperçois ou entends ici, ne ressemble en rien à ce que j'ai vu jusqu'à présent.

— Nous ne sommes pas à deux journées de Cilia, me dit le mécréant sans relever la tête ; quant au langage du bas peuple de cette ville, que vous entendez, ce n'est qu'un patois inintelligible pour tout autre que pour ceux qui le parlent.

Je n'en demandai pas plus.

Nous descendîmes chez un juif de la ville, qui parut très joyeux de la venue de Moïse. Il causa quelque temps à voix basse avec lui, puis me conduisit dans une chambre richement ornée. Là, celui qui m'avait amenée prit congé de moi, en m'annonçant qu'il avait une affaire à traiter dans le voisinage, et qu'il serait de retour sous peu d'instans. En effet, je le vis bientôt revenir avec un homme dont la figure m'effraya. Cet homme m'examina long-temps en silence, puis se retira en touchant dans la main du vieillard et en lui parlant dans la langue que j'avais entendue à mon arrivée.

Au coucher du soleil, Moïse revint me chercher pour souper avec son hôte. En entrant dans la salle du repas, je trouvai une assemblée nombreuse de juifs, parmi lesquels j'aperçus l'homme à la figure sinistre, que Moïse avait amené dans ma chambre. Au fond de la salle,

près de la fenêtre, était une petite table avec un seul couvert. C'est là que ma place me fut assignée.

Je fus tentée un instant de ne pas toucher aux mets qui me furent offerts, sachant qu'ils avaient été préparés par des mains impures ; mais la crainte de fâcher Moïse, et encore plus la faim dont je sentais l'aiguillon, vainquirent ma répugnance, et je fis honneur au repas. Bientôt, je ne sais comment, ma tête s'apesantit et mes paupières se fermaient malgré mes efforts. Moïse, qui avait constamment le regard fixé sur moi, me demanda ce que je ressentais. —

— Messire, lui répondis-je, bien que je n'aie bu que de l'eau, mon cerveau se trouble et j'ai sommeil.

— Ce n'est rien, ma fille, dit le vieillard en souriant, allez vous reposer, et demain vous n'y penserez plus.

Sur ce, il quitta sa place, et me conduisit dans la chambre où j'étais avant le souper. Après son départ, je me mis au lit ; mais je ne pus m'endormir, soit que mon esprit agité par l'espoir d'être bientôt en ta présence, soit que le bruit qui se faisait dans la salle du repas, séparée de la mienne par une mince cloison, en

fussent la cause. Cependant, lorsqu'un instant après, Moïse revint dans ma chambre, je fis semblant d'être en proie à un profond sommeil. Je voulais, en agissant ainsi, lui enlever l'inquiétude que je lui supposais, et dont je croyais avoir la preuve dans cette visite.

Le mécréant approcha son visage du mien, car je sentais son haleine, et quand il me vit sans mouvement, il sortit sur la pointe du pied, laissa ma porte entr'ouverte, et retourna parmi les convives.

— Dort-elle ? lui dit-on à voix basse.

— *Alleluia*, s'écria Moïse, ce narcotique est merveilleux; pour éveiller cette nazaréenne, il ne faudrait rien moins que les quatre trompettes du Jugement; par Abraham! elle sera bien étonnée, à son réveil, du lieu et de la compagnie dans laquelle elle se trouvera.

— Comment cela ? dirent quelques voix.

— Comment cela? répartit le juif; oh! oui, c'est que vous ne savez pas, vous autres, que le jour est venu où je dois reporter aux lèvres de cette jeune fille la coupe d'affliction que son père m'a forcé de vider jusqu'à la lie. C'est que vous ne savez pas qu'aux derniers momens de ce chrétien, j'ai secoué la poussière de mes san-

dales devant sa porte, et proféré contre lui les paroles du roi prophète : Heureux qui pourra tenir tes enfans et les écraser contre la pierre. Eh bien! je veux vous conter ma vie; puis, tous, tant que vous êtes, vous me direz ensuite s'il est une douleur pareille à la mienne, et si ma vengeance est légitime.

XI.

Oez, seignor, Dex vos croise bonté!
Quel aventure et quel aversité
Et quel dolor et quel oribleté
Avint al conte Olivier le membré.

(Bertrand. — Roman *Girard de Vienne*)

Tous se turent et Moïse commença :

— Je suis né à Bude, à quatre heures, le lundi, jour de la constellation de Mars, 11 du mois Tamuz, l'an 4950 de la création du

monde. Peu de mois après ma naissance, mon père fut appelé à Pesth par les intérêts de son commerce. Il s'y rendit, et bientôt trouvant la ville agréable et bonne, il y transporta définitivement sa demeure; là il confia mon éducation à rabbi Zadok-Ben-Uriel, son grand et juste ami; celui-ci guida mon esprit dans l'étude de la sagesse et de la médecine, et m'enseigna à trouver des paroles agréables.

Cependant mon père mourut, que sa mémoire soit en bénédiction! Je me trouvai seul pour continuer son commerce et faire rentrer des créances dont la totalité composait la plus grande partie de ma fortune; je quittai donc avec regret l'étude à laquelle je m'étais exclusivement livré jusqu'alors, et comme j'avais vingt ans, je songeai à prendre une épouse pour m'alléger le poids de la vie, et m'aider dans l'état que j'embrassais. Je jetai les yeux sur Rachel, la fille aînée de Chasdaï-Ben-Ménachem, et son père me l'accorda.

Je vécus un an avec mon épouse, car l'année suivante elle trépassa en me donnant une fille que je nommai Lia, du nom de ma mère. Je la vis grandir et s'embellir de jour en jour, loin de tout regard profane, semblable à un lys qui croît

dans une vallée solitaire et qui n'est caressé que par la brise qui l'a semé.

Un jour (jour de ta colère, ô Adonaï!) j'étais seul avec ma fille dans la cour de ma maison : un chrétien entra, avec l'impudence d'un homme d'armes. C'en était un, et il portait la livrée du comte de Pesth.

—Mécréant, me dit-il, messire te mande devers lui. Sus, ne te fais pas attendre.

Je pâlis, je craignais que le comte ne voulût me faire éprouver quelque vexation.

— Mon père ! s'écria Lia avec inquiétude en me prenant la main comme pour me retenir.

— Par Lucifer ! dit l'homme d'armes que la voix de ma fille avait étonné, y aurait-il ici une perle dans le fumier? Dent-de-Dieu ! si le plumage de cette colombe ressemble à son ramage, il m'est avis que c'est un excellent oiseau à croquer.

En même temps il s'avança, et, avant que j'eusse pu l'en empêcher, il releva le voile de ma fille ; mais, à son aspect, il resta immobile et la bouche béante.

Je l'aurais déchiré en lambeaux, ce misérable ! cependant, je me contins.

—Eh bien! partons-nous ? lui dis-je.

— Eh oui! partons, me répondit-il. Mais vrai-

ment, tu as bien fait de me rappeler à mon devoir, sinon je crois que je serais resté jusqu'au soir en contemplation devant cette jeune fille! Eh! la belle, sans adieu.

Et en disant ces paroles, il s'approcha de Lia comme pour l'embrasser, mais elle le repoussa avec dignité et sortit en fermant la porte sur elle.

— Bel ami, dis-je à l'homme d'armes d'un ton sévère, votre maître vous a-t-il donné l'ordre d'agir de la sorte chez moi, envers ma propre fille?

—Eh! non, vieillard stupide, me répondit-il tout déconcerté; ce n'est qu'une plaisanterie.

Nous nous mîmes aussitôt en chemin pour le château. Le comte me reçut avec courtoisie, et je compris, à ses manières, qu'il me mandait pour m'emprunter de l'argent. Je profitai de ce moment pour me plaindre de la conduite de son messager, et il me promit d'en faire prompte et bonne justice. Après être convenus des conditions auxquelles je lui prêterais la somme qu'il me demandait :

—Quand vous plaît-il, messire, lui dis-je en m'apprêtant à me retirer, que je vous apporte cet argent?

— Mais, si je ne me trompe, me répondit-il,

tu m'as dit tout à l'heure que tu avais une fille d'une grande beauté. Eh bien! ne te donne pas la peine de revenir au château, j'irai tout à l'heure en ton logis avec un de mes varlets pour chercher la somme en question et voir en même temps si ta fille est aussi belle que tu le dis.

Oh! combien je me repentis d'avoir manifesté mon orgueil de père! Je ne répondis au comte qu'en lui demandant la permission de me retirer, sous prétexte de prévenir ma fille de sa venue, afin qu'elle pût se préparer à paraître avec honneur devant lui; mais le comte ne le voulut pas :

— Maître, me dit-il, il n'est nul besoin de préparatifs; nous allons partir ensemble sur-le-champ; car, je te l'ai dit, je suis vraiment impatient de voir ta fille.

Je tremblais, car le comte n'avait que vingt ans, et la renommée m'avait appris qu'il était avide de nouvelles amours et que, lorsqu'une femme lui plaisait, nul obstacle ne pouvait l'empêcher d'en venir à ses fins.

Je partis avec lui, la tête baissée et la terreur dans l'âme.

— Par le saint-sang, me dit le comte en se rapprochant de moi dans la rue, tu marches avec

précaution et tu grimaces comme si la route était semée d'épines.

— Messire, lui répondis-je, c'est que je ne suis plus jeune et en bonne santé comme autrefois.

Nous arrivâmes trop tôt à mon logis; je frappai et Lia vint elle-même ouvrir la porte. À son aspect, le comte ôta son couvre-chef et se pencha vers moi :

— Tu as dit vrai, s'écria-t-il avec feu et à voix basse.

Lia se disposait à se retirer, mais le comte la retint et la força à s'asseoir. Malgré tous les efforts que je faisais pour attirer son attention, ses yeux ne se détachaient pas de ma fille, et il ne répondait à mes questions qu'en lui adressant des complimens et des éloges sur sa beauté.

— Moïse, me dit-il enfin après un moment de silence, tu sais la médecine?

— Oui, messire, lui répondis-je, croyant avoir réussi à détourner son attention de ce qui semblait l'occuper exclusivement.

— Eh bien! me dit-il, dès aujourd'hui je te retiens pour mon médecin. Je te vais faire préparer un logement au château pour toi et ta fille.

Hors de moi, je balbutiai quelques mots inintelligibles. Le comte reprit :

— Trève de remercîmens, maître, tu me remercîras alors que j'aurai accompli tout ce que j'ai le dessin de faire pour toi, si tu sais t'en rendre digne. Pour le présent, outre l'honneur d'être attaché à ma personne, tu mangeras avec ma maison et tu toucheras des gages bien supérieurs aux profits que peut te rapporter ton commerce.

Il me promettait de l'argent, lui qui venait de m'en emprunter à de gros intérêts !

Après être resté environ trois heures chez moi, il se retira avec sa suite qui l'attendait à la porte. Je poussai un soupir. En effet j'étais dans la plus grande perplexité. Si j'accepte l'emploi que m'a offert le comte, me disais-je dans l'amertume de mon cœur, si même je reste à Pesth avec Lia, je ne puis éviter le déshonneur de ma fille; d'un autre côté, si je refuse et si je me retire dans une autre contrée, il me faut renoncer à emporter mes biens avec moi, et à recouvrer jamais l'argent que j'ai prêté au comte et à ses vassaux ; et puis peut-être ma fuite serait-elle connue, avant que je fusse parvenu à l'effectuer, et alors je serais en butte aux plus mauvais traitemens.

Enfin je me mis en la garde de Dieu et j'attendis.

Le lendemain je vis arriver chez moi une foule de varlets du comte dont l'un me manda, de par son maître, que j'eusse à venir sur-le-champ corps et biens au château ; et en même temps les autres, sans m'adresser la parole, chargèrent mes meubles sur des voitures et eurent bientôt rendu mon logis net comme ma main. Les maudits varlets ! ils me brisèrent je ne sais combien d'objets précieux qui m'avaient été remis en gage pour des sommes plus ou moins fortes, et d'autres qui m'appartenaient. Quant à Lia, je remarquai avec satisfaction qu'aucun de ces rustres ne l'insulta : chose qui m'étonna et que j'attribuai aux ordres du comte.

Dès les premiers temps que je fus au château, je n'eus qu'à me louer de son propriétaire ; mais bientôt ses largesses, ses attentions multipliées pour Lia et pour moi, me firent redouter que la honte de ma fille ne fût le prix qu'il en attendait. Je ne me trompais malheureusement pas ; car un jour l'infâme osa me proposer de lui livrer la chair de ma chair pour en faire sa concubine. A ses paroles, je me jetai la face contre terre, et m'arrachai les poils de la barbe. Le chrétien me releva et s'excusa de m'avoir affligé de la sorte :

— Moïse, me dit-il, calme-toi, je pensais que mes propositions vous seraient agréables à tous les deux, eu égard aux avantages qui seraient résultés pour vous, si vous les aviez acceptées; en outre je n'avais nullement l'intention de détourner Lia de la religion de ses pères; mais puisque tu me refuses, n'en parlons plus, et sois-moi fidèle comme devant.

Je m'inclinai en essuyant mes larmes.

Depuis, le comte prit à tâche de me faire oublier ce qu'il m'avait dit, et de me prouver que sa passion s'était brisée devant la douleur d'un père. Piége que tout cela! vous allez en juger.

Une nuit que j'étais à observer les astres sur la plate-forme de la tour que j'habitais, un varlet me manda que j'eusse à me rendre auprès de son maître. Justement étonné du moment que choisissait le comte pour me communiquer ses ordres, je sondai le varlet; mais je n'en tirai pas plus que de l'huile d'un mur. Je le suivis.

Le comte était assis devant un grand feu et paraissait très agité. Quand il me vit entrer il leva la tête, me fit signe de m'asseoir, et ordonna au varlet de se retirer.

— Maître, me dit-il, tu parais surpris que je

te mande à l'heure qu'il est; en voici la raison. J'ai besoin d'un messager sûr et intelligent pour porter ces lettres à Wilhem de Zolnok, qui est mon homme, comme tu le sais. Pars sur-le-champ, et en lui remettant ce que je te donne, tu lui diras, de par moi, qu'il exécute mes ordres en tout point.

— Beau sire, lui dis-je, puisque tel est votre vouloir, je vous prie de m'accorder encore quelques instans pour observer la constellation de Mars sous laquelle je suis né, et qui est en conjonction avec le Maadim.

— Tu l'observeras une autre fois, repartit le comte, monte à cheval et mets-toi aux champs.

— Messire, lui répondis-je, laissez-moi au moins retourner dans ma chambre pour prendre ma robe de voyage, des titres de créances sur Jhan Busching de Zolnok, et pour dire adieu à ma fille.

— Partiras-tu, juif maudit? s'écria le comte en se levant avec violence, et en me lançant un geste de menace.

Je pris la lettre et je sortis. En levant les yeux au ciel, j'aperçus mon étoile dont la position m'annonçait les plus grands malheurs; mais il n'y avait pas à reculer, et puis c'était

écrit. Je montai à cheval en gémissant, et je me mis en route escorté par quatre hommes d'armes.

Le lendemain vers midi, je me trouvai devant le château. A notre arrivée, les sentinelles reconnaissant les hommes d'armes du comte de Pesth, baissèrent le pont et allèrent prévenir leur maître.

— Messire, dis-je à ce baron, mon très haut et très puissant seigneur, le comte de Pesth, m'envoie à vous pour vous présenter cette lettre, et vous sommer, par la foi que vous lui devez, d'exécuter en tout point ce qui est contenu en icelle.

Et je lui tendis la lettre; il se la fit lire à l'écart par son clerc. Quand celui-ci en eut achevé la lecture :

— Voilà tout? me dit messire Wilhem.

— Oui, messire, répondis-je; maintenant je vous prie de me donner congé avec un écrit par lequel je puisse, à mon retour, prouver à mon seigneur le comte, que j'ai fait mon devoir.

Le sire de Zolnok se prit à rire aux éclats.

— Messire Barrabas, me dit-il, je te crois bien; mais cet écrit, si je te chargeais de le porter au comte, serait loin de prouver que moi-même

j'ai fait mon devoir; d'ailleurs je serais désolé que tu partisses de céans sans nul séjour.

Puis, sans attendre ma réponse, il appela ses hommes d'armes à haute voix; ceux-ci accoururent en foule:

— Appréhendez-moi, dit-il, ce mécréant, et conduisez-le au psaltérion.

A ces mots, douze chrétiens se jetèrent sur moi et me traînèrent dans un cachot où la lumière des cieux n'avait jamais pénétré. J'y restai deux ans en proie à toutes les douleurs; et si ma vie y résista, ce fut sans doute parce que j'avais conservé l'espoir de revoir ma fille.

Un jour mon geolier, peu de temps après m'avoir apporté du pain et de l'eau, revint dans mon cachot, contre son habitude.

— N'es-tu pas médecin? me dit-il d'une voix rude.

— Oui, répondis-je en tremblant.

— Eh bien! viens avec moi, reprit le geolier, notre sire est tombé dans une grave maladie, à laquelle son médecin n'entend goutte; si tu es plus habile que lui et que tu parviennes à détruire le mal, ta fortune est faite et ta liberté assurée, sinon nous t'enverrons exercer ton art auprès de messire Satanas.

Mes fers tombèrent à l'instant, et sous la conduite de mon geolier, je traversai la cour : ce que je n'aurais pu faire seul, car mes yeux étaient aveuglés par le passage subit d'une obscurité de deux ans à l'éclat du soleil de juin.

Parvenu à la chambre du malade, je le trouvai en proie à une fièvre ardente, dont je m'appliquai à observer les symptômes; ils étaient alarmans, et je ne m'étonnai plus que le médecin ordinaire de messire Wilhem eût reconnu son insuffisance. Quant à moi, je pouvais à mon gré détruire ou activer la maladie; mais qu'eussé-je gagné à la mort de ce chrétien? Peut-être, de la part de ses gens, des traitemens encore plus affreux que ceux que j'avais déjà soufferts. Je me décidai donc à le sauver, bien que je comptasse très peu sur la reconnaissance de messire Wilhem, qui sans doute, me disais-je, n'ira pas jusqu'à me rendre la liberté qu'il me promet quand il est en danger de mort, car il se mettrait en guerre ouverte avec son suzerain, par l'ordre duquel il m'a plongé dans le sein de l'abîme. Le malheur m'avait fait mal présumer de lui. En effet, aussitôt après sa guérison, il s'excusa de la captivité et des autres maux qu'il m'avait fait souffrir, sur l'obéissance qu'il devait à son sei-

gneur, dont il me montra la lettre ; de plus, il me donna une grande somme d'argent, et me fit reconduire en prison, mais la nuit suivante il me l'ouvrit et assura ma fuite à l'insu de tout le château, après m'avoir fait prêter serment de ne jamais retourner à Pesth. Je n'eus garde de l'enfreindre. Je me retirai à Bude, d'où j'envoyai quelqu'un en secret pour savoir des nouvelles de ma malheureuse fille. Écoutez ce qu'il me rapporta.

Le comte de Pesth, le père de la jeune damoiselle qui dort ici à côté, avait séduit ma Lia ; mais il ne put le faire si secrètement qu'il n'en vint quelque chose aux oreilles de ses prêtres. Ceux-ci l'excommunièrent et exploitèrent si bien, qu'ils le forcèrent d'abandonner ma fille qui fut jetée dans une abbaye, où elle a depuis renié le Dieu d'Abraham, et sacrifié sur l'autel de Baal !

Un long murmure d'indignation accueillit ces paroles, et c'était à qui maudirait plus énergiquement les chrétiens.

— Depuis, reprit le juif, le soleil a brillé tant de fois qu'il a dissipé entièrement, comme vous le voyez, les ténèbres de ma barbe ; et cependant je n'ai pas laissé passer un seul jour sans élever au Tout-Puisssant ma voix brisée de douleur,

pour lui demander vengeance. *Hosanna!* il a enfin exaucé ma prière, et le vent de sa colère s'est déchaîné sur le comte. Après l'avoir renversé lui-même, il ne s'est arrêté que lorsqu'il a eu poussé sans défense sur mon chemin son unique rejeton. La damoiselle de Pesth est en mon pouvoir, un de ceux à qui sa garde avait été confiée me l'a vendue dix besans d'or. C'est cher, n'est-ce pas? mais je crois que pour l'avoir j'en eusse donné encore une fois autant. Oh! j'aurais bien pu alors lui faire subir la peine du talion! mais elle était telle que je pensai qu'il valait bien mieux la vendre, afin de rentrer dans mon argent avec quelque bénéfice.

— C'est juste! répondit l'assemblée d'une seule voix.

En ce moment je m'endormis, reprit Lisbeth.

Le lendemain, je poussai un cri de terreur en me réveillant dans une autre chambre que celle où je m'étais couchée la veille, et je faillis perdre connaissance en la sentant chanceler. Quel changement! sur la paille qui me servait de lit, un homme, dont je ne pouvais apercevoir la figure, dormait non loin de moi. Au lieu des parfums que Moïse me prodiguait, je ne sentais que l'odeur infecte du goudron, et mes

oreilles frémissaient du cri des poulies et du bruit des pas que j'entendais retentir au-dessus de ma tête.

Enfin l'homme se leva et mon sang se glaça dans mes veines, quand je reconnus celui que Moïse avait amené la veille, celui qui m'avait examinée avec tant d'attention. Je compris alors ce dont ils étaient convenus ensemble. Les misérables! j'étais sur un navire.

Après un mois de traversée, je suis arrivée en Égypte. Là, l'homme que je t'ai dit, Arnold, m'amena sur la grand'place de Mansourah, après m'avoir coiffée d'un chapeau de verdure, ainsi que les chevaux, au front desquels on attache un bouquet d'herbe quand on les veut vendre. Les serviteurs du roi passèrent par hasard, et après m'avoir long-temps marchandée, ils se décidèrent enfin à m'acheter pour le compte de leur maître, mais ce ne fut pas sans me soumettre prélablement à des épreuves auxquelles j'eusse cent fois préféré la mort.

A peine Lisbeth eut-elle achevé de parler, qu'Arnold la serra de nouveau sur son cœur avec délices, sans prêter la moindre attention au sultan qui les contemplait avec un sang-froid imperturbable.

Par un accident dont la cause a lassé mes conjectures, les feuillets qui contenaient la suite de ce roman ont été perdus. Comme je ne me suis aperçu de ce déficit qu'au moment de livrer le tout à l'impression, je n'ai pas eu le courage de le réparer, surtout parce que je doutais de faire aussi bien que la première fois. Mon esprit, absorbé par le chagrin de cette perte, se refusait à revenir sur des situations qu'il avait usées, et à se rappeler les détails et les expressions qui constituaient son premier travail.

Je prie donc ceux entre les mains desquels tombera mon livre, de vouloir bien suppléer dans leur intelligence à tout ce qui manque ici, et lire la suite, qui peut-être leur épargnera cette peine.

XII.

Mais nus ne vous porroit descrire
Del tout, ne raconter ne dire
Les loenges que faites ont
De chou que si saint homme s'ont :
Molt le cuident estre saint homme
Plus que l'apostoile de Romme.

(Alexandre du Pont. — Roman de *Mahomet.*)

Arnold, pour accomplir son vœu, avait fait le pélerinage de Jérusalem, qui était alors au pouvoir des musulmans. Mille fois, dans son chemin, il avait été arrêté par les infidèles;

mais l'yathagan, levé sur sa tête, était rentré dans le fourreau à la vue du firman signé de la propre main du sultan d'Égypte, dont le chrétien était porteur. Après avoir visité les saints lieux, Arnold s'était embarqué à Acre, et était arrivé en Italie. De là, il était allé à Cilia, pour savoir des nouvelles de Goetz, en cas qu'il y fût revenu ; et cependant Arnold n'eût pas voulu pour mille marcs d'or, se trouver en la présence de son frère; car..... Il frissonnait à la seule pensée du crime auquel sa haine pouvait le porter, et en se rappelant le supplice de Caïn.

A Cilia, nul n'avait revu Goetz, ni même entendu parler de lui depuis sa fuite.

Arnold, sans accorder un seul jour aux prières de ses vassaux et de ses anciens amis, continua sa vie voyageuse. Il quitta la Hongrie, traversa l'Allemagne, et revint en France.

En ce temps-là les deux frères du roi, le duc d'Anjou et le comte de Poitiers, venaient de rentrer en France, en apportant avec eux une lettre de saint Louis, par laquelle ce prince demandait des secours de toute espèce pour soutenir la croisade. Cette lettre fut lue dans toutes les églises du royaume ; mais il en résulta un effet tout autre que celui que l'on en attendait. Le

peuple, las de prodiguer son avoir pour solder des barons et des gens d'armes dont la valeur n'était rien moins qu'heureuse, pensa assez généralement que le Seigneur, irrité du luxe des prélats, de l'avidité et de l'orgueil des chevaliers, les avait rejetés de son service, et avait choisi, pour faire éclater sa gloire, les hommes humbles, les pâtres et les laboureurs; enfin, tout ce qu'il y avait de plus faible, pour confondre ce qu'il y avait de plus fort. Pleins de cette opinion, les vilains et les hommes *mécaniques* attendaient avec confiance celui que Dieu devait susciter pour les guider à la conquête de la Terre-Sainte.

Arnold ne pouvait passer inaperçu parmi un peuple dont l'esprit était ainsi préoccupé, et qui se souvenait que la première et la plus glorieuse des croisades avait eu pour chef un ermite obscur. Une taille imposante, une figure pâle et mélancolique, une longue barbe qui lui couvrait la poitrine, son langage biblique et oriental lui donnaient l'air d'un prophète. Dans le premier bourg où il entra, les habitans s'amassèrent autour de lui et le contemplèrent avec un étonnement mêlé de respect et de terreur; puis lorsque Arnold, assis au pied de la croix de

pierre de la grand'place, raconta à la foule son pélerinage à Jérusalem et les maux que les Sarrasins faisaient éprouver aux chrétiens d'Orient, un cri de douleur et d'indignation interrompit son récit; tous, d'une voix unanime, jurèrent, en étendant la main vers la croix, de suivre ses pas partout où il irait, jusqu'à ce que leur nombre fût assez grand, et que le temps fût venu de passer la mer.

—Et de l'argent? et des navires? s'écria Arnold.

Alors un homme se leva, et sa voix forte et inspirée domina les exclamations de la foule :

— Dieu n'abandonnera pas ses serviteurs; il saura, comme pendant qu'il habitait la terre que nous sommes appelés à délivrer, renouveler le miracle de la multiplication des cinq pains et des deux poissons. Quant aux navires, nous n'en avons nul besoin ; car, que dit la prophétie?

« Dieu a détourné sa face de ses enfans à cause de leurs iniquités.

« Et cependant le basilic a dardé sa langue contre eux, et les a chassés de leur héritage, pour y établir sa demeure.

« Alors, ô Tout-Puissant! ta colère s'est dis-

sipée; tu t'es souvenu de ta miséricorde et tu as dit :

« Quand les abominations du basilic auront comblé la mesure,

« J'enverrai parmi vous un de ces hommes que je tiens en réserve pour les grandes choses ;

« Vous le reconnaîtrez au sceau que j'aurai imprimé sur son front, et à sa parole puissante comme une épée à deux tranchans.

« Il rejettera le secours de ceux qui se confient dans leurs chars, dans leurs chevaux et non dans ma toute-puissance;

« Mais il s'adressera aux simples de cœur, aux pauvres d'avoir et d'esprit, et ceux-ci entendront sa voix ;

« Il fera porter devant lui le signe de l'agneau, et ceux-ci le suivront, comme les brebis suivent leur pasteur.

« Et quand les temps seront accomplis, il s'avancera à l'Orient et les eaux de la mer se retireront avec respect devant ses pas. »

L'homme descendit des marches de la croix sur lesquelles il était monté et se perdit dans la foule.

—Noël! Noël ! s'écriaient les uns.

—*Amen!* disaient les autres.

D'autres, enfin, poussaient des cris d'admiration, sans proférer aucune parole.

Le silence se rétablit et dura quelques instans. Arnold avait les yeux levés au ciel, et tout son extérieur révélait l'agitation à laquelle il était en proie. La foule, immobile autour de lui, avait ses regards fixés sur le pélerin et retenait sa respiration, de peur de troubler l'extase dans laquelle elle le voyait plongé. Bientôt Arnold abaissa ses yeux autour de lui et dit avec un air de conviction :

— Ainsi-soit-il !

Alors les assistans s'écrièrent de nouveau, et l'homme qui avait dit la prophétie prit sa course vers l'église. Il en sortit bientôt, en rapportant dans ses mains la bannière paroissiale, sur laquelle on voyait la figure de l'agneau. Il se plaça à la tête de la foule :

—Allons, s'écria-t-il, et Dieu nous soit en aide!

A ces mots, les vilains et les Pastoureaux se précipitèrent sur ses pas en entraînant Arnold au milieu d'eux.

XII.

La gent encontre li de toutes pars venoit ;
A grant procession chascuns moult l'onnoroit.

(Roman de *Berthe aux grands pieds.*)

Ils parcoururent ainsi la Flandre, la Picardie et le Beauvoisis, vivant au jour le jour de ce que la pieuse crédulité des fidèles leur accordait, et croyant devoir leur subsistance quotidienne au

pouvoir qu'ils supposaient à Job, de multiplier les pains, comme Jésus-Christ. Ils entrèrent dans la ville d'Amiens. Bien loin de redouter leur approche, les bourgeois vinrent à leur rencontre, portant des branches vertes, en signe de joie, et chantant des cantiques; quant aux Pastoureaux, ils avaient à la main des lances, des faux, des épées nues, dont les éclairs enivraient la foule d'espérance et d'ardeur.

— Gloire à Dieu! mort aux païens! Paix aux pauvres d'esprit! *Hosannah qui venit in nomine Domini!*

On n'entendait que ces acclamations de toutes parts.

Les bourgeois et les Pastoureaux se mêlèrent et entrèrent dans la ville, où ces derniers furent reçus avec transport, et traités comme des hôtes vénérés, attendus depuis long-temps. Aucuns, frappés de l'air mystérieux et inspiré de Job, se prosternaient devant lui, et le suppliaient de prendre leurs biens et tout ce qu'ils possédaient, et de les recevoir eux-mêmes à son service, jurant qu'ils le suivraient jusqu'au bout du monde, s'il l'ordonnait. C'est en ce moment que Job ouvrit son cœur au démon, qui y établit sa demeure jus-

qu'à la fin. Le malheureux! il se laissa persuader qu'il était envoyé du Très-Haut pour changer la face du monde, et oubliant Lisbeth et les conseils du saint abbé qui avait reçu ses vœux, il s'abandonna en aveugle à son guide impur.

Job sortit d'Amiens avec une suite deux fois plus nombreuse que lorsqu'il y était entré; mais, semblable à la Somme, qui entraîne dans son cours toutes les immondices de la ville, sa troupe s'était grossie d'une foule de vagabonds, de truands, de robeurs, et de femmes folles de leur corps.

Job arriva aux portes de Paris. Il les trouva ouvertes; et, à son passage, les archers qui étaient chargés de les garder se jetèrent à genoux en lui demandant sa bénédiction. A peine entré dans la ville, deux chevaliers se présentèrent devant lui, et le prièrent courtoisement de venir au palais par-devant la reine Blanche, qui désirait ardemment de le voir. Job abaissa la tête en signe de consentement, et, précédé de celui qui portait sa bannière, il suivit ses guides à travers les rues de la ville, dont les maisons vomissaient sur ses pas une foule sans cesse renaissante. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et de

toutes les poitrines s'élançaient des cris d'étonnement et des souhaits de bonheur.

La reine était à une des fenêtres de son palais ; du plus loin qu'elle aperçut Job, elle descendit de sa chambre et alla le recevoir au perron avec tous les témoignages de la plus profonde vénération. Elle le prit par la main et l'emmena dans une salle où se trouvaient rassemblés tous ses courtisans. Job voulut s'agenouiller devant la reine ; mais elle ne le souffrit pas, et le força à s'asseoir sur le faldistoire qui lui était destiné à elle-même.

— Messire, lui dit Blanche, comment vous appelle-t-on ?

— Je me nomme le maître de Hongrie, dit Job.

Puis, sur l'invitation de la reine, il raconta tout ce qu'il savait du roi Louis, et de l'état dans lequel se trouvait la Terre-Sainte. Il raconta aussi comment les Pastoureaux, reconnaissant en lui l'homme prédit, l'avaient suivi, vivant de sa parole et de ses miracles. Il termina en annonçant que sous peu il allait prendre sa route vers les royaumes d'outre-mer, dont la prophétie lui avait promis la conquête.

Blanche était émerveillée. Le ton d'assurance avec lequel Job lui avait parlé ne lui permettait pas de douter de tout ce qu'il venait de dire : aussi elle le crut et lui offrit de riches présens. Job les accepta; car, je vous l'ai déjà dit, l'ennemi de tout bien était entré dans son cœur.

Job enfin demanda à la reine la permission de retourner au milieu du troupeau dont Dieu, disait-il, lui avait confié la garde ; mais, avant sa sortie du palais, Blanche manda par devers elle les prévôts de Paris, Henri d'Hières et Eudes Le Roux, et leur commanda qu'ils eussent à obéir en tout à Job, car elle tiendrait pour bien fait tout ce qu'il ferait. Ces officiers promirent d'exécuter les ordres qu'ils venaient de recevoir, et Job, après avoir donné sa bénédiction à la reine et à ceux qui l'entouraient, sortit du palais et dirigea ses pas vers les halles. En passant devant l'église Saint-Eustache, il y entra pour faire sa prière ; il la trouva pleine de Pastoureaux, dont les uns, assis sur les stalles du chœur, chantaient l'office de vêpres, revêtus de rochets et de chapes; les autres poussaient à l'envi des cris inarticulés, pour le seul plaisir de faire résonner les voûtes élancées de la basilique. D'autres enfin, dans les

nefs latérales, jouaient aux dés des vases d'or, des ornemens sacerdotaux et des joyaux qu'on voyait briller çà et là sur les dalles de pierre de liais, à côté des rosaces et des mosaïques étincelantes qu'un dernier regard du soleil avait détachées des vitraux. Plus loin, spectacle affreux! la porte de la sacristie était enfoncée et teinte du sang d'un vieillard étendu sans vie sur le seuil. A sa tête tonsurée, à son costume, dont les assassins n'avaient sans doute pas osé le dépouiller, on reconnaissait sans peine le curé de Saint-Eustache : il avait essayé de défendre les richesses de son église contre la fureur sacrilége des Pastoureaux.

A l'arrivée de Job, de toutes les parties de l'église les Pastoureaux s'élancèrent vers leur chef et s'agenouillèrent devant lui. Alors on n'entendit plus le moindre bruit; le chœur même qui, il n'y a qu'un instant, mugissait du chant des psaumes, était redevenu en un clin d'œil désert et silencieux. Tous étaient devant Job, et son cœur se gonflait de vanité et d'orgueil. Malheur à lui! *Deposuit potentes de sede,* chantait le chœur quand Job entra : c'était une prophétie!

Le Maître de Hongrie étendit le bras et promena sa bénédiction sur les assistans : à peine eut-il fini que les cris recommencèrent avec une nouvelle force, et les principaux d'entre les Pastoureaux entraînèrent leur chef à l'autel, où l'un d'eux lui posa sur la tête une mitre épiscopale, dérobée à la châsse d'un saint. D'autres le revêtirent d'ornemens sacerdotaux, et tous attendirent en silence sa parole. Job alors parla, ou plutôt un autre parla par sa bouche : car ses lèvres, agitées par une force étrangère, laissaient échapper, à travers des flots d'écume, une voix qui n'était pas la sienne; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux immobiles flamboyaient, et tout son être semblait lutter contre une puissance invisible. Les assistans, subjugués par une terreur religieuse, l'écoutaient dans le plus profond silence. Mais bientôt le feu qui animait Job s'éteignit, ses bras se croisèrent sur sa poitrine et sa figure contractée reprit son expression habituelle. Alors des applaudissemens et des acclamations prolongés mugirent de toutes parts. Job fut enlevé et porté hors de l'église, sur un âne que quelques Pastoureaux venaient de ravir, par force, à un vilain, et

promené ainsi par toute la ville, comme autrefois le Sauveur dans Jérusalem.

Arrivé devant le cloître des Bernardins, Job voulut revoir l'église où il avait prononcé ses vœux de religion. Il fit donc signe de s'arrêter et étendit l'index vers la porte de l'église : elle s'ouvrit avec fracas sous les efforts des Pastoureaux, et le lieu saint fut en un moment envahi par eux et par la populace qui les suivait. Job, sans descendre de sa monture, entra dans l'église où un moine seul était en prière devant l'autel, la face contre terre. Job, sans prendre garde à lui, monta à l'ambon, où les diacres avaient coutume de lire l'épître au peuple, et prit la parole :

— Mes chers frères, s'écria-t-il d'une voix tonnante qui fit tressaillir le moine abîmé dans la prière, Dieu, dont les jugemens surpassent en profondeur les abîmes de la mer, m'a tiré de la foule pour les faire exécuter dans ce monde; *de stercore erigens pauperem.* Comme il vous l'a déjà annoncé, il m'a armé de sa parole ainsi que d'un glaive à deux tranchans pour chasser de son sanctuaire les ennemis déclarés de son saint nom, et ceux qui, sous des peaux

de brebis, cachent des loups ravissans. Mes chers frères, je parle des Sarrasins, des Juifs et des clercs. Parmi ces derniers, les frères mineurs et les prêcheurs sont des vagabonds et des hypocrites ; les moines de Cîteaux ne songent qu'à intenter des procès injustes, afin d'envahir les terres et dévorer les troupeaux d'autrui ; les moines noirs sont des goinfres et des orgueilleux ; les chanoines sont demi-séculiers et ne se nourrissent que de cygnes, de faisans, de paons et autres viandes de prix ; les Templiers et les chevaliers de l'Hôpital, font de leurs maisons des cavernes de voleurs et de meurtriers, en y accueillant, à bras ouverts, tous ceux qui ont tué ou dérobé leur maître ; les nonains livrent leurs corps à l'impudicité des moines, et étouffent les enfans qui proviennent de ce commerce infame ; les évêques et leurs officialités ne courent qu'après l'argent et sont plongés dans les délices ; enfin l'apôtre de Rome lui-même et sa cour qui devraient présenter le modèle de toutes les vertus, réunissent à eux seuls tous les genres d'opprobres.

Le moine se leva brusquement ; sa voix tremblait de colère.

— Tais-toi, hérétique, s'écria-t-il en lançant à Job un geste de menace, tais-toi, maudit plein du diable, tu trompes ce peuple innocent en mentant par la gorge.

Un moment de silence succéda à cette apostrophe; Job, atterré, n'osait lever ses yeux sur celui qui venait de l'interrompre; mais ses veines gonflées, son visage pâle et pourpre tour à tour, ses doigts raides et écartés disaient assez l'état de son âme. Quant aux assistans, surpris de l'audace du moine, ils restaient immobiles en contemplation devant sa face qui ressemblait, d'une manière frappante, à celle de Job. Scène éclairée par la lueur sépulcrale d'une lampe qui tombait de la voûte.

Job enfin releva la tête, et la tempête longtemps contenue dans son sein éclata terrible.

— Tu mourras, s'écria-t-il d'une voix délirante.

Et il s'élança de sa chaire sur le moine qui tomba frappé par Job, sans lui opposer la moindre résistance. En même temps la foule, avec de grands cris, se précipita sur l'infortuné, pareille à une meute de chiens qui n'ose approcher d'un sanglier plein de vie et de fureur, et

qui le déchire alors qu'il vient d'être abattu par un chasseur.

Le moine poussa un soupir, puis tout fut dit.

La lampe était éteinte, et l'abomination était au comble dans la maison de Dieu. Job se releva couvert de sang et de sueur, et chercha à sortir de l'église; mais la foule était si pressée qu'il fut forcé d'attendre le moment où elle serait moins épaisse. En effet, elle s'écoulait rapidement au milieu des blasphèmes, des gémissemens et des cris de ceux qu'elle froissait ou qu'elle écrasait sous ses pas. Job enfin gagna le seuil; mais prêt à le passer, il posa le pied sur le cadavre du moine, que les Pastoureaux, en se disputant ses misérables dépouilles, y avaient traîné. Job jeta un regard effrayé sur lui, à la lueur des torches que portaient les gens du guet.

— Ah! s'écria-t-il.

Et il tomba en proie à d'affreuses convulsions.

Le moine qu'il avait tué était Goetz, son frère, son propre frère.

XIII.

Là véissiez estor et fort et aduré ;
Là ot tant aste fraite et tant escu troé ,
Tant clavain desrompu et tant hiaume fausé.
Li forier ne se poent ne tenir ne tanser
Et guerpissent la proie , an fuie sont torné.

(Roman de *Parise la duchesse*,) ;

Quand Job revint à lui, il était loin de l'abbaye des Bernardins. Ses compagnons l'avaient transporté de l'autre côté de la Seine, tout près de l'église Sainte-Marie l'Égyptienne , dans

une taverne où il avait établi son quartier-général. La salle était pleine de Pastoureaux.

— *Ecce bonum vinum, venite potemus,* disaient les uns, en parodiant d'une voix nazale et grotesque, le chant d'église que vous savez, et ne s'interrompaient que pour vider de profonds hanaps qu'ils alimentaient à de larges brocs, posés sur des tables massives devant lesquelles ils étaient assis.

— Trois!... Six!... A toi!... Gagné!... Tu triches, criaient les autres en jouant aux dés.

Dans les angles de la salle, d'autres prenaient sans voile et sans pudeur, de honteux ébats avec des prostituées, à la voix rauque et fêlée, à la parole cynique.

Et Job?

Il était immobile. Soit qu'il ouvrît les yeux, soit qu'il les fermât et les détournât de côté ou d'autre, il retrouvait toujours une tache de sang que tous les flots de la mer, voire même les eaux réservées dans les cataractes du ciel pour un nouveau déluge, n'auraient pu laver. Sang pour sang! c'était écrit!

En ce moment on frappa violemment à la porte.

— Beaux seigneurs, ouvrez, criait une voix du dehors; ouvrez, de par haute et puissante dame, madame Blanche de Castille, mère du roi notre sire, régente de France.

La porte s'ouvrit promptement, et un page à la livrée de la reine remit une lettre scellée du sceau royal, à Job, qui la reçut et la lut sur-le-champ. En la terminant, il laissa échapper un sourire amer et douloureux.

— Annonce à celle qui t'envoie, dit-il au page, que demain après le coucher du soleil, nul de nous ne sera dans Paris. Maudite soit l'heure à laquelle j'y suis entré ! Va.

Job retomba dans son immobilité silencieuse, et le page, après s'être incliné profondément devant lui, se retira tout effrayé du spectacle hideux que la taverne lui avait offert. La reine l'attendait avec impatience. Quand elle eut appris la réponse de Job, elle se jeta à genoux et remercia Dieu, avec les expressions les plus énergiques que son amour pour son peuple lui put suggérer. En effet, les désordres et les crimes des Pastoureaux lui avaient ouvert les yeux sur l'imprudence qu'elle avait commise en leur donnant pleine et entière autorité dans Paris, et

presqu'en même temps, sur l'avis qu'elle reçut d'un combat qui venait de s'engager entre une troupe de Pastoureaux et des bourgeois du faubourg Saint-Marcel, joints à des écoliers de l'université, elle expédia l'ordre de fermer les portes du Petit-Pont. Ce qui fut fait sur l'heure, et bien fait; car les pillards, privés de toute communication avec leurs compagnons, furent massacrés jusqu'au dernier.

Le lendemain les Pastoureaux quittèrent Paris par bandes de cinq et dix mille hommes, et se dirigèrent vers les côtes de la Méditerranée. La troupe que Job commandait se rendit à Bourges, et cette ville devint le théâtre des plus violens désordres. Tous les prêtres que ces brigands purent appréhender, furent égorgés sans miséricorde. Les bourgeois et les magistrats étaient plongés dans la consternation; mais bientôt apprenant que Blanche avait rassemblé une armée pour punir les excès de ces redoutables pélerins, ils reprirent courage, et par le moyen des intelligences qu'ils pratiquèrent avec certains d'entre eux, ils firent arrêter quelques-uns des chefs qui furent pendus en plein jour sur la grand'place de la ville. Les autres, effrayés de

cet exemple, s'ameutèrent, se ruèrent dans les maisons, où ils brisèrent les coffres pour piller l'or, l'argent, et tout ce qui leur tombait sous la main; ils violèrent les femmes et les jeunes filles, incendièrent des maisons avec ceux qui les habitaient, puis, repus d'or, de sang et de fumée, ils continuèrent leur route; mais l'armée de Blanche arriva. Réunie avec le bon peuple de Bourges, elle se mit à la poursuite des Pastoureaux, et les atteignit entre Mortemer et Villeneuve-sur-le-Cher, où, malgré leur nombre et leur confiance en la toute puissance de Job, ils furent mis en déroute et reçurent la juste punition de leurs brigandages. Job seul retarda de quelques heures cette catastrophe; dans d'autres temps il eût gagné la victoire; mais sa bouche, souillée par le blasphème, n'invoquait plus le nom de Dieu qu'il avait chassé de son cœur, et l'épée était mal assurée dans sa main humide encore du sang de son frère.

Job s'enfuit avec quelques centaines d'hommes, et, après un mois de marche environ, il arriva à Marseille, où il croyait que le bruit de sa mésaventure ne pouvait être parvenu. Malheur à lui! trois fois malheur à lui! Le baillif

de Bourges, instruit du dessein des Pastoureaux, avait envoyé trois messagers sur leurs pas, et aussitôt que Job eut passé les portes de la ville, lui et sa troupe se virent cernés de toutes parts, et obligés de se rendre sans combat.

XIV.

Et puis seit pendu malement
Cum traitre et larron vistement,
Que puissent ver tute gente
Pur quei est pendu, en quel entent.

(Passio pueri Hugonis de Lincolniâ.)

Job est dans un cachot obscur, un carcan de fer est rivé autour de son cou, et ses deux mains sont étroitement liées derrière son dos. C'est ainsi qu'il avait été en Prusse; mais alors il était

pur de toute souillure, et son bras n'avait versé que le sang des ennemis de Dieu; alors la mort s'offrait à lui moins terrible; elle lui souriait en lui présentant d'une main la palme des martyrs, et en lui montrant de l'autre une place au milieu de la milice céleste. Mort en Prusse, Job aurait été pleuré, maintenant...

Et il mordait ses chaînes à les couvrir de sang, et à y incruster ses dents broyées.

Lui, Arnold, comte de Cilia, tombé de si haut! lui ressaisi dans la boue pour être pendu comme un vilain! lui, Job, moine de Clairvaux, damné à tout jamais! Lisbeth dans la couche d'un mécréant!..... Dieu tout-puissant! tu sais bien te venger.

— Oh! sois-tu maudit, s'écria-t-il, fils de Marie, trois fois, mille fois maudit, *nunc et semper, et in secula seculorum! Amen.*

En ce moment Job se retourna, et aperçut le geolier dont les yeux étincelaient d'une joie féroce. Il était accouru à la voix de son prisonnier, qui, égaré par le désespoir, n'avait pas entendu ouvrir sa prison, ni remarqué la lueur de la lampe que portait cet homme. Celui-ci se retira, et revint quelques heures après avec un clerc de jus

tice et le bourreau. Job crut toucher à sa dernière heure; oh non! Le clerc toussa pour se rendre la voix plus claire, puis il lut :

« Attendu que le nommé Job a prêché une croisade parmi les vilains et les bergers, en s'annonçant faussement comme l'envoyé de Dieu;

« Attendu que ledit Job a, par ses prédications, porté les serfs à quitter le fief dont ils faisaient partie, à massacrer les clercs et à piller les églises;

« Attendu que le susnommé a osé combattre contre les troupes royales;

« Le tribunal déclare ledit Job atteint et convaincu de lèse-majesté divine et humaine, de meurtre, de vol et de révolte à main armée.

« Pour ces causes, le tribunal, statuant, condamne ledit Job à être pendu par son cou, avec ses fauteurs et complices, jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

— Ce n'est pas tout, dit le clerc en jetant un coup d'œil sur le prisonnier, pour voir l'effet que sa lecture venait de produire, et il continua:

« Attendu que ledit Job a, dans sa prison, blasphémé le saint nom de Dieu, comme il appert par le témoignage de Jehan Tranchart, le geolier, qui l'a entendu clairement;

« Le susnommé aura la langue percée d'un fer rouge, en exécution de l'ordonnance, concernant ce cas, rendue par le roi notre sire ;

« Et de l'argent saisi sur ledit Job, ou de celui qui proviendra de la vente de ses effets, sera distraite une amende de quarante livres, dont le dénonciateur aura le quart, et la justice l'autre quart; le troisième quart appartiendra, de plein droit, à haut et puissant seigneur, monseigneur Charles, comte de Provence, d'Anjou et du Maine ; et la dernière partie sera mise en réserve pour récompenser ceux qui dénonceront les méfaits des pauvres sur lesquels on ne pourra lever aucune amende. »

A peine le clerc eut-il achevé que le bourreau s'avança, portant à sa main droite une espèce de dague, qu'il avait fait rougir hors du cachot; de l'autre il ouvrit violemment la bouche de Job, lui tira la langue avec des tenailles et la perça lentement. Job tomba sans connaissance en vomissant un sang noir et bouillonnant.

Lorsqu'il revint de son évanouissement il sentit ses pieds délivrés des ceps qui les tenaient à la gêne, et tout son corps glacé par une froide humidité. Il venait d'être dépouillé par le bour-

reau, qui ne lui avait laissé que sa chemise, et s'occupait en ce moment à rompre l'extrémité de sa chaîne attachée au carcan : ce qu'il faisait en la frappant à coups redoublés avec une énorme masse de fer. La chaîne céda bientôt et tomba sur les dalles en entraînant le prisonnier dans sa chute, tant elle était lourde et lui faible! Le bourreau, en la ramassant, le releva brutalement.

— Allons! lui dit-il en lui présentant une torche allumée.

Job la prit machinalement, et le lugubre cortége se mit en marche. A la sortie de la prison, il fut escorté par une nombreuse troupe d'archers à laquelle, un peu plus loin, se joignit une confrérie de pénitens. En tête de ces derniers on voyait une bannière à l'image de l'agneau : amère dérision de celle que Job, dans ses jours de puissance, faisait porter devant lui; mais il était écrit que rien ne devait manquer à son supplice.

Autour d'eux tourbillonnait la foule, hurlant des cris de mort et de malédiction, impatiente d'assister à une agonie et d'avoir à flairer un cadavre. Cependant, à chaque église, le cortége s'arrêtait et Job faisait amende honorable, au

milieu du plus profond silence, puis les cris recommençaient comme de plus belle :

— Mort au mécréant !

— Mort à l'hérétique !

— Allons donc, messeigneurs les archers, vous vous prélassez comme si vous assistiez à une procession ! Il y a deux heures que nous sommes là à vous attendre.

— Holà ! maître, vous m'enfoncez les côtes.

— Dam ! je veux voir, moi.

— Prenez garde qu'on ne cherche à vous voir aussi un jour en pareil arroi.

— Ohé ? la fiancée du diable ! C'est toi au contraire qui m'as l'air de vouloir servir quelque jour de pendant d'oreille à madame la potence.

— Ma commère, comment est-il ?

— Il est fort bien, par ma foi, quoique un peu maigre.

— Le pauvre malheureux ! c'est dommage ; les beaux hommes sont si rares !

— Ouais ! ne dirait-on pas que je suis borgne, bossu, boiteux, ou inhabile de mes membres ?

— Commère, entendez-vous mon mari ? Ah ! ah !

— Sus ! sus ! aux fourches !

— *Habemus corda ad Dominum*, la corde à messire!

Job arriva au pied de la potence, et le bourreau y pendit son cadavre. Aussitôt après que ce dernier fut descendu et eut retiré l'échelle, des pierres et des projectiles de mainte espèce partirent de tous les points de la foule contre le patient, et lorsque l'un d'eux l'atteignant, le balançait dans l'espace, ou le blessait à répandre son sang, les assistans applaudissaient avec de grands cris et de longs éclats de rire.

En ce moment un pigeon volait au-dessus de la place, et, étourdi par les cris qui fendaient la nue, peut-être même frappé d'une pierre, il décrivit une longue parabole et tomba à quelque distance du gibet. Tous alors s'élancèrent à sa poursuite, et avant d'arriver à lui, il y en eut plus d'un qui fut renversé et foulé aux pieds; mais enfin deux hommes furent plus heureux que les autres, et le saisirent en même temps. En se le disputant, ils arrachèrent une aile à l'oiseau, et un billet tomba à leurs pieds. Un troisième, qu'à son habit on reconnaissait pour un clerc, le ramassa vivement, et brisa le sceau; mais à peine eut-il jeté les yeux sur l'écriture qui y était tracée, qu'il

poussa un cri de terreur et laissa tomber le billet, en se secouant les doigts comme s'il eût pris par mégarde un fer ardent. Les assistans, saisis d'une frayeur panique, s'enfuirent de toutes parts, et lorsqu'ils furent à distance, ils se pressèrent autour du clerc pour lui demander ce qu'il avait vu dans le billet.

— Messeigneurs, dit-il d'une voix émue, j'ai fait mes études à l'université de Paris, où, comme chacun sait, l'on apprend toutes les sciences du monde, et les divers signes qui sont employés pour arriver à leur connaissance; mais, foi que je dois à Dieu et à sa sainte mère, je n'ai jamais vu d'écriture qui ressemblât à celle de ce billet maudit. Cette dernière est composée de caractères semblables aux flammes de l'enfer, qui sont peintes dans les missels. Il m'est avis que c'est quelqu'épître que Satan envoie à l'un de ses serviteurs.

En disant ces mots, le clerc se signa dévotement; ainsi fit la foule, qui, bien loin de se retirer, attendit jusqu'au soir, dans l'espoir d'être témoin de quelque miracle.

Le bruit de cette aventure ne tarda pas à se répandre dans toute la ville. Il parvint jusqu'aux

oreilles d'honorable et scientifique personne, maître Honoré Vidal, curé de Saint-Victor, qui manda sur-le-champ les clercs de son église, et leur ordonna de se trouver au chœur le lendemain, au lever du soleil. Ce qui fut dit fut fait, et le jour suivant, le clergé se rendit au lieu indiqué. Là, le curé chanta la messe, et après l'*Ite missa est*, tous sortirent de l'église et s'avancèrent en procession vers le lieu où le billet était tombé la veille; il s'y trouvait encore. Maître Honoré Vidal s'avança sans crainte à travers la foule qui environnait le mystérieux papier, et, après l'avoir exorcisé et aspergé par trois fois d'eau bénite, il le ramassa et y promena ses yeux pendant quelque temps, puis il le donna à son vicaire, qui à son tour le transmit à un clerc nommé Dieudonné. Celui-ci avait été sarrasin; mais depuis il avait renoncé à Mahomet et à ses pratiques diaboliques, pour se consacrer au service de Jésus-Christ. Dieudonné prit donc le billet, et au premier regard qu'il y jeta, il sourit, puis il continua son inspection. Quand il eut terminé, il tendit le papier aux autres clercs qui confessèrent qu'ils ne savaient ce qui pouvait y être écrit.

— Eh bien! c'est moi qui vous le dirai, s'écria Dieudonné d'un air de triomphe, en reprenant le billet; ceci n'est autre chose qu'une lettre en arabe, adressée par Malek-Kamel-Mohammed, sultan, c'est-à-dire seigneur d'Egypte, au juif Eliacin-Ben-Nachor.

Un murmure d'étonnement et de curiosité courut parmi la foule, qui s'approcha avec précipitation. Dieudonné lut :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux; le salut soit sur notre prophète Mahomet et sur sa famille !

« Ta lettre nous est parvenue avec le rapport qu'elle contenait sur les forces de la sultane de France, et sur ses dispositions à notre égard. Tu nous apprends en outre qu'un derviche nazaréen, nommé Job, parcourt le royaume en enrôlant sous sa bannière les bergers et autres gens de bas état, pour les conduire ensuite contre nous. Nous n'en avons conçu aucune inquiétude, car ce Job est d'intelligence avec nous; mais si, enflé d'orgueil à l'aspect de la multitude qu'il traine à sa suite, il oubliait ses sermens et nous faisait la guerre, nous nous rappellerions les paroles du Prophète : Combien de fois une poi-

guée d'hommes n'a-t-elle pas mis en fuite des armées innombrables, par la permission divine? car Dieu est avec ceux qui lui sont fidèles.

« Envoie un émissaire auprès de ce Job, et fais-lui dire pour toutes paroles que Lisbeth l'attend avec impatience dans la solitude où sa virginité est à l'abri, et que, pour le présent, elle lui envoie le plus sincère des complimens, avec un salut aussi suave que le musc, dont le moindre morceau, comme le plus gros, a son parfum.

« Puisse le Seigneur te montrer la voie qui conduit à lui! puisse-t-il t'accorder une bonne fin et te faire retenir ce que nous t'avons dit! Adieu.

« Au Kaire, *la ville bien gardée*, le jour du sabbat, 2e de Moharram de l'année 649 de l'hégire prophétique. »

Cette lettre avait soulevé une tempête qui n'attendit que la fin de sa lecture pour éclater. La foule se porta avec d'effroyables imprécations vers la rue où demeuraient tous les juifs de la ville. En un clin d'œil la porte d'Éliacin-Ben-Nachor fut enfoncée, et lui-même mis en pièces, ainsi que toute sa famille. Mais la foule ne se

borna pas à ces excès. Furieuse, elle pénétra chez les autres juifs, les égorgea et pilla tout leur avoir, puis revint à la maison d'Eliacin, qui, avant la fin du jour, ne présenta plus qu'un amas de décombres.

Toutes les rues et les places d'alentour étaient jonchées de cadavres et de lambeaux ensanglantés. La multitude les recueillit, les transporta au pied du gibet, en y joignant des ossemens de chiens, de pourceaux et d'autres animaux immondes; elle ne fit de tout cela qu'un seul monceau, qu'elle couvrit de débris de navires et de fagots de pins verts. La corde au bout de laquelle Job était pendu fut coupée, et le cadavre tomba lourdement sur le bûcher, auquel le feu fut mis de tous côtés.

Le lendemain, pas même de cendres, la brise de la mer les avait balayées pendant la nuit!!!

Audefroi-le-Bâtard.

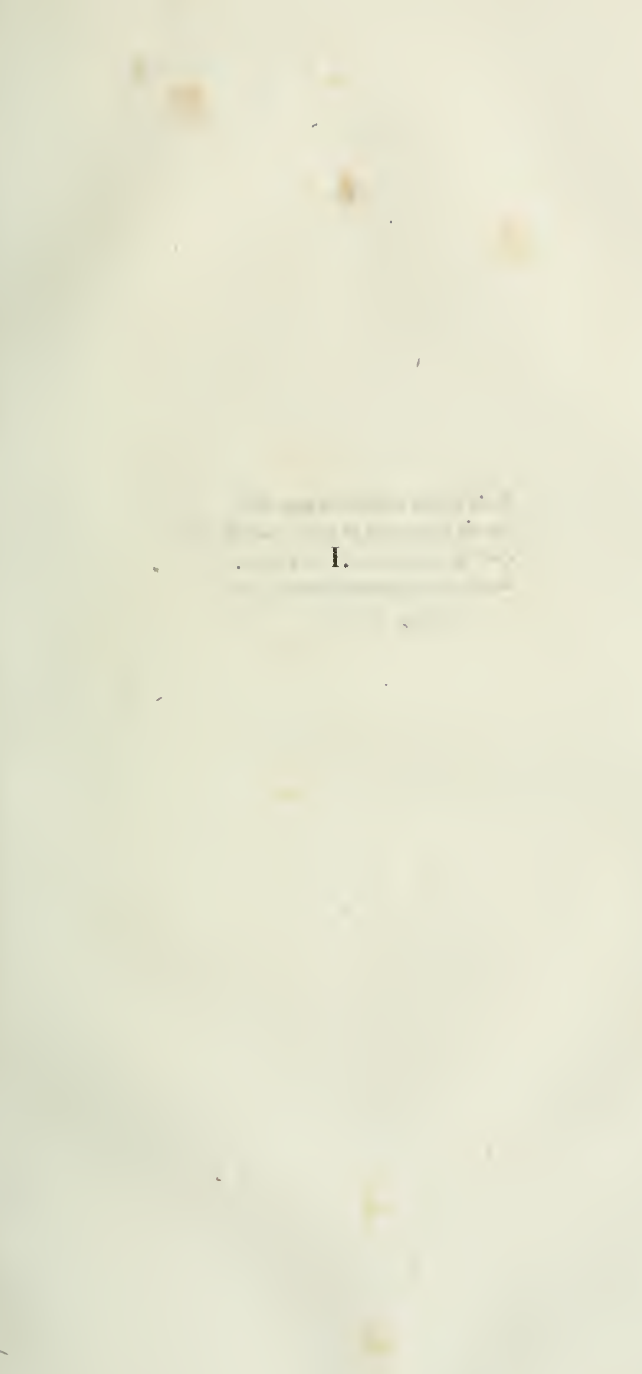
(1270.)

Souvent voit-on l'homme plain d'indigence
En hault degré venir par diligence.

(Roman de *Beuve de Hantonne*.)

Et cil que fortune a mis el haut de sa roe,
Puet estre toz séurs qu'il charra en la boe.
Aux riches de cest monde fait fortune la moe.

(Les Regrès de la mort Saint-Loys.)



I.

Tant estiez enfant de pou d'aé,
Quant vos trova el gant, joste le gué,
Que ne seutes dire d'où futes né
Ne de quel terre vos futes aporté.

(Roman de *Placidas*.)



— Mon père! mon père!

— Qu'est-ce, mon fils?

— Venez vite. Par mon serment! c'est un chevalier! c'est un comte! il porte *écartelé* au 1.

et 4. échiqueté d'or et de gueules, au 2. *et 3. de sable, au lion d'argent, la queue fourchée.* Venez donc, mon père; il approche. Oh! comme il se tient bien sur son grand destrier. Tenez, le voilà arrêté à notre porte, l'entendez-vous, mon père! comme il frappe fort?

Pendant ce temps-là le père Engilbert, occupé à copier un manuscrit, ne remuait pas plus que les statues qui décorent le portail de l'abbaye de Saint-Faron. Alors Audefroi quitta la fenêtre de la tourelle, descendit rapidement l'escalier, et arriva dans la cour au moment où le chevalier y entrait.

— Vassal, dit ce dernier à un varlet qui lui avait aidé à descendre de cheval, le vénérable père Engilbert est-il encore de ce monde?

— Oui, messire, s'empressa de lui répondre Audefroi, que lui mandez-vous?

—Il est encore vivant! grâces en soient rendues à notre Seigneur et à sa très sainte mère! mon beau damoiseau, je te prie, conduis-moi vers lui.

— Volontiers, messire.

Et Audefroi le conduisit à la cellule de l'abbé. Celui-ci entendant le murmure de fer que rendait dans l'escalier l'armure du comte, avait ouvert sa porte. Quand il aperçut le nouveau venu, il hésita un instant; mais bientôt des larmes jaillirent des yeux de tous les deux, et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon cher Robert!

— Mon cher Amaury!

—Je ne m'appelle plus Robert! s'écria l'abbé, je ne suis plus que le père Engilbert; mais, mon vieil ami, d'où viens-tu? Les larmes que je verse en ce moment ne sont pas les premières que j'aie versées en pensant à toi; de fausses nouvelles m'avaient annoncé que tu avais été tué en combattant sur le bord du Nil, contre les Sarrasins, que Dieu maudisse! mais son saint nom soit loué, car il a exaucé ma prière, et je t'aurai revu avant de mourir!

Et ils s'embrassèrent derechef.

— En vérité? mon ami, s'écria le comte. Oh!

le malencontreux donneur de nouvelles! Il est bien vrai que je fus blessé, en m'élançant avec mes chevaliers au secours du malheureux comte d'Artois, frère du roi notre sire, dont Dieu aie l'âme! mais il venait d'être tué dans une maison de la ville de Mansourah, où il s'était laissé cerner. Quant à moi, percé de deux traits, je fus tiré hors de la mêlée par le brave Foulques, mon écuyer, que j'ai depuis perdu, et peu de jours après, je fis payer cher ma blessure aux mécréans.

— Dieu soit béni! s'écria l'abbé.

En ce moment la cloche de l'abbaye sonna vêpres, et le père Engilbert, quoiqu'à grand regret, se ravit aux bras de son ami, pour aller officier.

Le chevalier l'y suivit. Immobile contre un des pilliers massifs de la nef, il écoutait avec délices tour à tour les accens de l'orgue oriental, la voix jeune et pure d'Audefroi, et le chant grave et monotone des moines. On eut dit Oger-le-Danois, qui s'était levé de son tombeau armé de toutes pièces! S'il tournait les yeux, ce n'é-

tait que pour les porter sur les livres des moines, dont les peintures semblaient réfléchir celles des vitraux.

Après l'office, les moines entrèrent dans la salle du chapitre ; là le comte leur raconta tout ce que les croisés avaient eu à souffrir dans leur séjour en Egypte, et quand il leur eut appris la captivité de Louis IX, sa délivrance et son retour dans ses États, un *hosanna* universel retentit sous les voûtes séculaires de la salle.

En vain le père Engilbert pria son ami de rester quelques jours dans l'abbaye.

—Je ne le puis, dit le comte, il y a trop longtemps que je suis sorti de ma terre, et ne m'as-tu pas dit, il y a quelques heures, que la nouvelle de ma mort avait été répandue ? S'il en est ainsi, ma famille est dans les larmes, et chaque moment que je passe loin d'elle ne sert qu'à les redoubler. Cependant, avant de partir, je te demanderai une grâce.

— Laquelle ? dit l'abbé.

— Ce jeune enfant, dit le comte en montrant

Audefroi, est-il de la façon de quelqu'un de céans ?

— Respectez les serviteurs de Dieu ! s'écria sévèrement l'abbé.

— Pardonnez-moi ? mon cher ami. Mais enfin, quel est cet enfant ? est-il issu de haut lignage ?

— Hélas ! Dieu seul le sait. Un jour d'hiver, il fut déposé, dans une corbeille, à la porte de l'abbaye, mais nul n'a vu par qui. On me l'apporta, et je remarquai avec étonnement que son bras droit portait un signe singulier ; c'est un écusson bien marqué, dont les armes semblent recouvertes de sang ; au reste, cet enfant est peut-être un bâtard.

A ces mots Audefroi rougit, et son pied frappa la terre avec colère.

— Qu'est-ce ? mon fils, dit l'abbé. Ne sauriez-vous prouver, dès aujourd'hui, que vous avez profité des leçons d'humilité que je vous donne chaque jour et que vous êtes appelé à pratiquer toute votre vie dans ce cloître.

— Jamais ! et la voix d'Audefroi fit place à de longs sanglots.

L'abbé resta immobile devant lui, les yeux levés au ciel et les bras en croix sur sa poitrine; alors le comte s'empressa de reprendre la parole:

— Comme je te l'ai déjà dit, vénérable Engilbert, j'ai perdu mon bon écuyer; or, si tu le veux, j'emmènerai cet enfant dans mon château, je l'éleverai, et dans quelques années d'ici il m'accompagnera à la guerre et aux tournois. S'il ne peut retrouver son écu de famille, eh bien ! à la pointe de l'épée, il en conquerra un autre et prouvera à tout venant qu'il est issu de haut lieu ; car, comme dit le proverbe :

Gentillesse vraye n'est autre chose
Que le vaissel où vertu se repose.

Alors Audefroi cessa de pleurer ; ses beaux traits semblaient s'être empreints subitement d'une ardeur guerrière; ses yeux, encore humides, se portaient avec reconnaissance sur le comte, puis avec inquiétude sur l'abbé. Celui-ci réfléchit un instant ; mais bientôt :

— Audefroi, mon cher fils, s'écria-t-il, car, après Dieu et Saint-Faron, tu ne connais pas d'autre père que moi; tu veux donc me quitter? et pourquoi? n'es-tu pas bien ici? N'étant pas encore dans l'âge de supporter les austérités du cloître, tu n'en goûtes que les douceurs; chaque jour je te fais lire les histoires miraculeuses de la Bible, les Vies des Pères du désert, et les aventures des anciens preux; ta main sait déjà les transcrire; or, si je me suis plu à te rendre clerc, c'est que j'espérais qu'un jour tu m'aiderais à supporter le poids de la vieillesse et de la charge que j'ai imprudemment acceptée.

Audefroi fondait en larmes. L'abbé reprit :

— Mais les vues de Dieu sont cachées, et il ne m'est pas permis de les sonder; vas, puisque tu le veux, avec le noble comte, mon ami; suis ses ordres en tout, et les bons préceptes que je n'ai cessé de te donner; prends pour modèles les anciens chevaliers Tristan et Lancelot; heureux si, comme Oger-le-Danois, tu songes à finir tes jours au sein d'un monastère.

Alors Audefroi et le comte se mirent à genoux

devant le père Engilbert, qui leur donna sa bénédiction, puis les embrassa. Il ne pouvait surtout se détacher d'Audefroi; on eût dit qu'il pressentait une catastrophe.

II.

Et par mi Brie se sont enchaminé
A grant jorneis, n'ont gaires demoré ;
Marne trespassent e Saint-Père-as Fosez,
De Paris voient les grant clocher levé ;
En la cité sont li danzel entré.

(Bertrand. — Roman de *Girard de Vienne*).

Audefroi monta en croupe derrière le chevalier, et tous deux, après avoir échangé un dernier geste d'adieu avec l'abbé, ils se mirent en route. Ils cheminèrent d'abord silencieusement

pendant plusieurs heures ; car le comte, accablé par la fatigue d'un long voyage, sommeillait, et Audefroi, d'ailleurs retenu par la timidité de de la jeunesse, se livrait aux rêves d'or de l'espérance. Il comparait l'humble état qu'il venait de quitter, à la brillante profession qu'il était appelé à suivre ; tantôt il se représentait lui-même au milieu des autres moines, ses compagnons, chantant des psaumes dans la vieille église de Saint-Faron ; tantôt il assistait à un tournois, armé de toutes pièces sur un beau destrier d'Afrique, la lance en arrêt, et, dans sa préoccupation, il frappait les flancs de la monture commune avec les talons de ses housettes ; le cheval tressaillait, et le comte, réveillé en sursaut, le gratifiait à son tour de deux ou trois coups d'éperons, puis retombait dans un assouppissement comme devant. Au point du jour le comte rompit le silence :

— Mon enfant, tu dois être bien fatigué ; car la route est longue.

— Non, messire.

—Va ! prends patience, dans quelques instans nous serons à Paris.

Audefroi fut plus impatient que jamais, il lui tardait de voir cette ville dont le père Engilbert, et les livres de la librairie de Saint-Faron, lui avaient donné une si haute idée. Enfin ils arrivèrent à la porte Saint-Martin, par où le comte entra sans difficulté.

— Nous sommes à Paris, dit-il.

A ces mots, Audefroi parut s'éveiller comme d'un profond sommeil, il regardait avec étonnement la foule des passans qui tourbillonnait autour de lui, il cherchait à lire toutes les enseignes qui pendaient en saillie sur la rue, et à bien entendre ce qu'annonçaient les marchands embulans, dont les cris inintelligibles se croisaient sans interruption. A ceux-ci se mêlaient les frères de Saint-Jacques, les frères Mineurs, les frères de Saint-Augustin, les frères Sachetins (au sac), les Barrés, les Carmes, les Filles-Dieu, et autres ; les écoliers, les aveugles et les mendians qui tous criaient : Pain pour les pauvres frères, pain

pour les pauvres prisonniers! Pour Dieu! donnez quelque chose aux écoliers! donnez pour les croisés qui sont en grand'misère.

Des crieurs publics annonçant la mort de quelques personnes, faisaient retentir leurs sonnettes en s'écriant: Priez pour son âme. Les cloches de St.-Martin, de St.-Nicolas-des-Champs, de St.-Merry et de St-Jacques-la-Boucherie, tintaient pour appeler les fidèles au service divin; et la trompe d'un sergent du roi, retentissait pour amasser les passans, auquel sa fonction était de lire une nouvelle ordonnance. Arrivés devant le Petit-Pont, les deux voyageurs purent à peine le passer à travers la foule épaisse qui s'y était portée, et que la curiosité augmentait sans cesse. En effet, un jongleur qui venait d'outre-mer, amenait avec lui plusieurs singes dressés, et, en exécution de l'ordonnance de Louis IX, il les faisait danser devant le péager pour prix du droit de celui-ci.

Les deux voyageurs, après quelques minutes de chemin, s'arrêtèrent à l'hôtel de messire Raoul de Nesle, devant le Pré-aux-Clercs. Ce

seigneur était allé à la croisade, lui quinzième de chevaliers, avec le comte Amaury; mais il en était revenu avant lui. Il le reçut avec la joie la plus vive, et le traita, lui et Audefroi, de son mieux; mais sa joie fut bientôt changée en tristesse, quand le comte lui déclara formellement qu'il devait le quitter le lendemain matin, pour retourner en son château de Meulan.

III.

En la vile s'en entrent qui moult fu bien parée.
As fenestres avoit mainte dame acesmée;
Trestoute la grant rue estoit encourtinée.

(Roman de *Berthe aux grands pieds.*)

Le lendemain à la pointe du jour, le comte réveilla Audefroi, qui dormait comme on dort à son âge. Celui-ci se vêtit promptement et monta non plus en croupe avec le comte, mais sur un joli

palefroi que lui avait prêté le sire de Nesle. Les deux voyageurs chevauchèrent toute la journée, et à l'entour de vêpres ils arrivèrent aux portes de Meulan. Les archers qui les gardaient s'avancèrent pour leur demander qui ils étaient; mais quand ils eurent reconnu leur seigneur, ils baissèrent le pont, tandis que l'un d'eux courait en toute hâte avertir Doëte, la fille unique du comte, de l'arrivée de son père. Le bruit de ce retour inespéré circula si promptement dans la ville, qu'à peine le comte eut-il fait quelques pas, il fut salué par les cris d'allégresse de ses vasseaux, et par les joyeuses volées de toutes les cloches des églises de Notre-Dame et de Saint-Nicolas. Chacun se précipitait sur son passage pour toucher la main qui avait si vaillamment combattu pour la religion, ou au moins l'épée qui s'était si souvent baignée dans le sang des infidèles. Aux acclamations de la foule qui ondulait autour du comte, se joignaient celles qui partaient des fenêtres et des toits que garnissaient des femmes, des enfans et des vieillards; ceux-ci agitaient des écharpes, et développaient de riches étoffes dont en un clin d'œil

toutes les maisons de Meulan furent pavoisées. Cependant les regards arrêtés sur le comte, se portaient aussi sur son jeune compagnon. Chacun se demandait quel était cet enfant. Les jeunes filles surtout remarquaient qu'il avait l'œil noir et vif, les joues blanches et roses, et la taille bien prise.

Quand le comte fut arrivé à la porte du château, il aperçut sa fille; alors son cœur battit avec force, et quelques larmes sillonnèrent sa face que l'émotion contractait. Il descendit de cheval, serra sa Doëte avec précaution sur son armure, et la soutint, pendant quelque temps, dans ses bras, avant quelle eût repris ses sens. Cependant il la considérait en silence et remarquait avec un plaisir de père que l'enfant qu'il revoyait après une si longue absence était devenue une grande et belle fille aux formes développées. Enfin, il entra dans le château, déceignit son épée, ôta ses gants et remit le tout à Doëte qui le donna à garder à une de ses damoiselles, et aida son père à se désarmer.

La soirée fut consacrée tout entière à des récits d'aventures de part et d'autre. Quant à Audefroi, grâce aux ordres du comte, il fut traité avec distinction par tous les officiers du château, et comme celui-ci n'avait pas cru devoir leur donner des explications sur la naissance de son protégé, tous furent convaincus que c'était un enfant naturel de leur seigneur : bruit qui bientôt se répandit dans la ville où il fut accueilli avec avidité. Quelques personnes même en venaient au point de nommer la damoiselle qu'elles supposaient devoir être sa mère, et le lieu où il avait passé son enfance. Ce bruit parvint aux oreilles d'Audefroi, qui, malgré son horreur pour le mensonge, ne s'empressait pas de le détruire, préférant passer pour le fils naturel d'un haut et puissant seigneur que le bâtard abandonné de parens inconnus. Le comte lui-même, qui savait tout, lui aidait en cela par un silence généreux, et fortifiait les soupçons par sa bonté et sa sollicitude paternelle envers son jeune écuyer.

IV.

Molt bon may ot .j. bien lonc tans
Et molt se fist amer aus genz.
Il ert de cors et de braz genz,
Et frans et légiers et isniaus,
Si ert encor plus preus que biaus.
Tout ce doit bien chevaliers estre.
Amors qui se fet dame et mestre
De ceus dont ele est au déseure,
En cel point li corut seure;
Ele vout avoir le tréu
Del grant déduit qu'il ot éu.

(Le Lay de l'Ombre.)

Quant li uns puet l'autre véoir,
Aler, venir, parler, séoir
Ensamble, lors est granz solaz.
Estes les vous jà pris au las
Puisque li uns l'autre desire,
Et quant nel voit, por lui souspire.
Par le desir vient au pensser
Lors est-il pris sanz eschaper,
Qar tant li est plesanz et douz
Li pensser, et tant saverouz,
Tant il agrée, tant li plest
Que toutes autres choses lest;
Boivre, mengier, dormir, jouer,
Entrelesse por le pensser.
Li penssers li fet si grant aise
Qu'il n'est chose qui tant li plaise.
Com plus pensse, plus le debrise
Li penssers, et plus le combrise,
Qu'en penssant souspire souvant.
Or se plaint, or baille, or s'estent:
Par ce devient descolorez,
Maz et maigres et refusez;
Et quant ont tens de regarder
L'uns l'autre, c'est sanz saouler.
De ce n'est-il nule mesure,
Ainz lor samble que poi lor dure.

(Robert de Blois. — Le Chastiement des Dames.)

Audefroi parvint, en très peu de temps, à s'acquitter convenablement de cette charge. De jour en jour il s'ancrait plus avant dans l'amitié du comte par sa bonne conduite, son activité,

ses manières pleines de courtoisie et ses grâces chevaleresques. Il n'était pas moins chéri par les hommes d'armes et les vilains du fief : car, toujours préoccupé par la pensée qu'il était peut-être issu de bas lignage, il traitait avec bonté tous les pauvres et se chargeait volontiers de leurs requêtes auprès de messire Amaury. S'il passait par Meulan quelques trouvères ou ménétriers, il allait au-devant d'eux, les faisait entrer au château, et s'ils avaient faim ou soif, ou s'ils étaient mal vêtus, il s'empressait de les faire boire ou manger et de leur donner à chacun une robe neuve; puis il les invitait poliment à chanter une chanson ou à réciter un conte nouveau : aussi la plupart d'entre eux faisaient des vers en son honneur, et, sur sa prière, lui remettaient copie de leurs œuvres. Rutebeuf lui-même, le plus célèbre trouvère de ce temps, attiré par la réputation de largesse que le comte s'était acquise dans tout le royaume, vint à Meulan et charma, pendant un mois entier, la brillante société que messire Amaury avait réunie dans son château. Le poète, voulant, à son départ, se montrer reconnaissant de l'amitié et des

bons traitemens qu'il avait éprouvés des la part d'Audefroi, lui fit don d'un magnifique manuscrit richement historié et relié en velours bleu avec fermoirs d'argent, qu'il tenait de la munificence de messire Raoul de Coucy, deuxième du nom. Ce volume contenait le réçit des prouesses du chevalier Tristan de Léonnois et de ses amours avec Yseult-la-Blonde. Audefroi s'empressa de l'apporter à Doëte, sa damoiselle, qui le requit très gracieusement de lui en faire la lecture. Il y consentit avec joie, et quand son service le lui permit, il monta dans la tourelle qu'elle habitait, et commença à lui lire les aventures merveilleuses du chevalier de la Table-Ronde. De temps en temps, lorsque le feuillet présentait une nouvelle miniature, Doëte s'approchait, et penchée sur l'épaule d'Audefroi, elle l'admirait avec lui! avec lui? Oh! non. Audefroi, rouge, tremblant, sans savoir pourquoi, attachait son regard sur la jeune fille, respirait son haleine avec délices et restait comme en extase, redoutant de déranger la main qui s'appuyait sur lui.

— Audefroi, que c'est beau! regardez donc?

— Je... damoiselle... par Saint-Faron ; c'est fort beau.

Audefroi reprit sa lecture, que de semblables incidens interrompaient souventes fois et la termina fort avant dans la nuit.

Depuis ce jour un changement sensible s'opéra dans le caractère du jeune écuyer : de gai et rieur qu'il était auparavant, il devint triste, mélancolique et solitaire. Ses joues perdirent leur première fraîcheur et ses yeux éteints ne reprenaient leur feu que lorsqu'on prononçait devant lui le nom de Doëte. De son côté, la jeune fille ne sortait plus de sa tourelle et semblait redouter la vue de son père. Quand elle entendait la voix d'Audefroi retentir dans la cour du château, elle collait sa figure contre les vitraux de sa tourelle, et contemplait le damoiseau à satiété, sans crainte d'être aperçue.

Le comte, savant dans les choses de la vie, ne resta pas long-temps sans s'apercevoir de l'amour qu'éprouvaient l'un pour l'autre et sans le savoir, Doëte et Audefroi. Inquiet et curieux de savoir ce qu'il en était, il trouva moyen de se

cacher un soir derrière une tapisserie dans la tourelle où se faisaient les lectures du roman de Tristan. Il y avait peu de temps qu'il était dans sa retraite lorsqu'Audefroi arriva. Il salua Doëte d'une voix tremblante, prit le livre et commença; et tous deux étaient dans une immobilité profonde, Doëte le cou tendu, l'œil fixe et l'oreille penchée vers Audefroi :

« Et dist li comptes que atant se départirent-ilz de terre; car les mariniers avoient jà appareillié toutes les choses que il leur failloit. Le temps estoit moult bel et l'air pur et net, et la mer sans ire et sans tourment, et le vent bon à leur plaisir qui les fait départir de terre, tantost que le voile est drescie. Ceulx qui sont en la nef sont liez et joyeux et s'esbatent et déduisent. Yseut se déduit avec Tristan, et parlent de maintes choses. Tristan n'y pense à nul mal : se il ayme Yseut, il n'en fait nul semblant; car c'est pour l'amour du roi Marc son oncle, vers qui il ne feroit pas villennie en nulle manière.

Tant comme il feust en cellui courage, où il est orandroit, trois jours demourèrent-ilz en la mer

liez et joyeux du bon temps que Dieu leur avoit envoyé. Et au iiij^{e} jour, il leur advint que Tristan jouoit aux eschetz avecquez Yseut, et il faisoit moult grant chaut si que Tristan n'avoit vestu que une robe légière de drap de soie, et Yseut si estoit vestue d'un vert samit. Et Tristan qui grant chault avoit si demande le vin pour boire, et Gouvernail et Brangayn si vont querre à boire pour Tristan qui tant avoit chault. Si advint que ilz trouvèrent premièrement le vaissel en quoy estoit le boire amoureux dont ilz ne se prenoient point de garde pour ce que avoit vaisseaulx d'argent de plusieurs manières, par quoy ils furent deceus à celle foiz. Gouvernail si prent le vaissel dont il ne se prenoit garde, et Brangayn si prent la coupe d'or; et s'en vont devant Tristan. Et Gouvernail si verse dedans la coupe de cellui boire, et Brangayn le baille à Tristan; et Tristan, qui avoit grant chault et grant soif, si prent la coupe et la boit toute pleine, comme cellui qui cuidoit que ce feust bon vin : et bon vin estoit-ce, sans nulle faille; mais bien y avoit aultre chose que le vin, dont il ne se prenoit point garde, ne aussi ne faisoient

ceulx qui le servoient. Et quant Tristan ot beu, il commanda que on donnast à boire à Yseut ; et l'en lui donne tantost qu'il l'ot commandé, et Yseut but tantost comme elle tint la coupe. Haa ! Dieux ! quel boire ! comme il leur fust puis ennuieux ! Ore ont-ils beu, ore sont-ilz entrez en la riote qui jamaiz ne leur fauldra tant comme ilz ayent les vies ès corps. Or sont-ilz entrez en telle voie dont il leur fauldra souffrir peine et doleur, ennui et mésaise tout leur éage. Haa ! Dieux ! quel deuil ! ilz ont beu leur destruccion et leur mort. Cil beuvraiges leur a esté moult doulx ; mais onequez nulle doulceur ne fu si chièiement achetée comme ceste sera. Les cuers leur muent et leur changent tantost qu'ilz ont beu : li ungz regarde l'autre, si sont comme tous esbahis ; car ore pensent-ils à aultre chose que ilz ne pensoient devant. Tristan pense à Yseut, et Yseut à Tristan ; li rois Marcs est du tout mis en oubli.

« Là où ils pensoient ainsi chascun en soy-mesmes, ilz se merveillent trop durement dont tele pensée leur est venue si soudainement ; car

devant ce que ilz eussent beu ils ne pensassent à cette villenie pour tout le monde, et ore en sont-ilz si eschauffez que il ne pourroit demeurer que Yseut n'amast Tristan et Tristan Yseut. A ce s'acordent-ilz selon leurs couraiges, si fermement que de cestui propos ne se peuent-ilz remuer. Se Tristan ayme Yseut, ce ne lui desplaist de nulle rien ne desplaire ne lui doit; car Yseut si est tant belle et tant avenant de toutes choses que il congnoist moult bien que il ne pourroit mie mettre son cuer en nulle qui feust plus belle ne plus vaillant, et se Yseut ayme Tristan, elle en est moult lie et moult joyeuse, et bien lui samble qu'elle ne pourroit mie mieulx mettre son cuer; car bien lui est adviz que Tristan si est le plus beau chevalier du monde et le meilleur. Il est moult bel, et elle est aussi belle, il est gentilz, et elle est aussi extraite de haut lignage : bien se doivent concorder ensemble et par beaulté et par lignage. Ore ne soit jamais parlé du roy Marc, car elle aime trop mieulx l'amour de Tristan que du plus riche roy du monde. Ore en quiere li rois Marcs une aultre pour estre sa femme, car ceste damoi-

selle veult avoir Tristan. Moult est pensive Yseut et moult fiche son cuer en Tristan. Tristan la regarde et elle Tristan. Tant s'entre-regardent que li ungz moult bien congnoist la voulenté de l'autre et la pensée. Tristan congnoist et apperçoit que Yseut l'ayme de tout son cuer, et Yseut bien aussi congnoist que Tristan l'ayme de tout son cuer. Elle est moult durement lie et joyeuse de ceste adventure, et il en est aussi si joyeux que il dist à soy-mesmez que il est le plus eureux chevalier qui oncquez feust quant il est amez de la plus belle damoiselle et de lá plus avenant qui soit en tout le monde. . . . . Tristan regarde la beaulté de Yseut et s'en esprent et alume si durement que ore riens ne desire que Yseut, et Yseut aussi ne desire riens tant comme Tristan. Le celer n'y vault riens, ilz s'acordent à ceste chose et du tout est li rois mis en oubli. Tristan descueuvre à Yseut tout ce qu'il pense et comment il l'ayme de tout son cuer, et celle lui dist apertement : « Sire, ce « m'est moult bel se vous m'amez, et je en sui « moult joyeuse ; car aussi n'aimé-je riens ou « monde fors vous tant seulement, ne feray tant

« comme je viveray; si ne scay-je dont ceste « voulenté m'est venue, ce sachiez-vous de voir « certainement. »

« Que vous diroie-je puis? que Tristan congnoit que Yseut s'acorde à faire toute sa voulenté. Il n'y a nul destourbement; car ilz sont seul à seul, ne ilz n'ont garde de survenue, ne paour de nullui. Il fait de lui tout ce qu'il veult et lui tolt le nom de pucelle. En telle guise, comme je vous devise, par telle adventure chéy Tristan ès amours de Yseut si merveilleusement que oncques puis n'en pot départir son cuer, ne nulle aultre n'ayma ne nulle aultre ne congnut, et de celle amour que il prist ainsi ot-il puis moult grant travail et moult grant peine, que oncquez en devant ne depuis ne fut chevalier qui tant travaillie pour amours comme il fut. Si fait à plaindre moult durement ce me semble.... »

Cependant la voix d'Audefroi s'était voilée de plus en plus. Elle s'éteignit enfin complètement, et lui pâle, couvert d'une sueur froide, il se renversa dans son faldistoire. Effrayée, hors d'elle-même, Doëte se précipita sur lui :

— Audefroi, qu'as-tu ?... Mon ami..., Audefroi !..... mon amant !

Doëte tourna la tête, et tomba en poussant un cri perçant, car la tapisserie s'était levée, et elle avait vu son père...

— Audefroi ! son amant !

Doëte, je te félicite de ton choix ! Un bâtard pour amant ! un bâtard.!

Audefroi se leva, les veines gonflées de colère et les lèvres en sang ; il jeta un coup d'œil de désespoir sur Doëte qui gisait sans mouvement au milieu de la salle et sortit sans mot sonner. Il alla droit à l'écurie, sella son cheval, le monta, et quitta le château, malgré l'heure avancée. Les hommes d'armes qui gardaient le pont s'empressèrent de le baisser, accoutumés qu'ils étaient à suivre en tous les ordres d'Audefroi, et le comte lui-même fut plein de joie en apprenant ce départ volontaire qui séparait les deux amans, sans qu'il eût besoin de l'ordonner.

V.

Lors prent la harpe à sei, si commence atemprer.
Deu ! ki donc l'esgardast cum il la sot manier,
Cum ses cordes tuchot, cum les feseit trembler,
A quantes faire les chanz, à kuantes organer,
De l'armonie del ciel lie pureit remembrer.
Sur tuz ceus ke i sunt, fait cist à merveiller.
Kuant celes notes ot fait, prent sen amunter
E par tut autre tuns fait les cordes soner :
Mult s'esmerveillent tuit, qu'il la sot manier.

Roman de *Horn et de Hunlaf.*)

Audefroi, après avoir quitté le château, galopa dans la campagne sans savoir où il allait. Au point du jour, il se trouva aux portes de Paris; il le traversa, et tout à coup il lui souvint

du bon père Engilbert, et du monastère de Saint-Faron. Alors, sans tarder, il se mit en chemin pour Meaux et arriva à l'abbaye avant la fin du jour. Il entra dans la cellule de l'abbé, et, sans proférer un seul mot, il se précipita dans ses bras. Le bon père Engilbert, effrayé de sa pâleur et de son air égaré, s'empressa de le questionner. Audefroi, fondant en larmes, lui conta tout, son aventure avec Doëte et son père, son départ précipité, et tout.

— Mon fils, lui dit l'abbé, tu as bien fait de t'éloigner d'une maison où tu étais à chaque instant dans l'alternative de livrer un combat avec toi-même ou de trahir la confiance de ton bienfaiteur, en causant la perte de ce qu'il a de plus cher. Quant au comte, s'il t'a reproché ta naissance, il a eu tort; il a dû depuis long-temps reconnaître à ta conduite que tu n'es pas le fis d'un vilain ou d'un homme de peu.

— Mon père, s'écria Audefroi en se jetant aux pieds de l'abbé, je sens plus vivement que jamais combien j'ai besoin des consolations de la

religion. Je vous en supplie, admettez-moi aujourd'hui à passer ma vie dans le cloître, où vous prîtes soin de mon enfance; demain, il serait trop tard.

— Mon cher fils, dit l'abbé, certainement il vaudrait mieux pour toi que tu ne fusses jamais sorti de ce cloître; mais, si tu veux y consacrer irrévocablement ta vie à louer Dieu, il faut me donner d'autres preuves de vocation que celles que je te vois maintenant. Si j'en croyais tes instances, je t'ouvrirais une carrière dans laquelle, insensé, tu voudrais t'élancer les yeux fermés; puis quand le calme et la réflexion reviendraient dans ton âme, tu te trouverais dans la situation d'un homme qui s'éveille chargé de fers. Non, non, les choses ne se font point ainsi. Audefroi, si tu veux contribuer à augmenter la gloire de Dieu, eh bien! prends le haubert et l'épée, monte sur ton destrier, et pars outre-mer combattre les infidèles : les compagnons ni les occasions de bien faire ne te manqueront pas.

En effet, Louis IX, effrayé par les rapports que le sire de Sargines lui adressait sur le triste

état de la Terre-Sainte, et les conquêtes rapides de Bibars Bondocdar, avait convoqué son parlement à Paris. Il s'y était présenté portant dans ses mains la couronne d'épines, et y avait fait le tableau le plus touchant des maux que souffraient les chrétiens d'Orient; puis il avait pris la croix avec ses trois fils. La plupart de ses courtisans les avaient imités, et le rendez-vous général avait été fixé à Aigues-Mortes, d'où des vaisseaux génois devaient mener les croisés en Afrique.

Audefroi, après un séjour d'une semaine dans l'abbaye, prit congé du père Engilbert, et chemina vers la Provence. Là, il s'embarqua avec le roi Louis qui le prit à ses gages et eut souvent à admirer l'intrépidité et le sang-froid de celui qu'il ne connaissait que sous le nom de Tristan, nom que les camarades d'Audefroi lui avaient donné par allusion à sa tristesse habituelle; nom fatal qui lui rappelait sans cesse la belle Doëte et la cause de leur séparation.

Enfin, après un séjour de six mois sur la terre d'Afrique, pendant lequel Audefroi eut à lutter

contre la mort qui se présentait à lui sous toutes les formes, et à pleurer la perte de son roi et celle de la plupart de ses compagnons d'armes, il revint en France. Accablé par la fatigue et la maladie, d'ailleurs sans avoir, il acheta une harpe, et parcourut les châteaux en chantant les fabliaux et les poëmes, que dans un temps plus prospère il aimait à apprendre, et à réciter devant Doëte et le comte Amaury. De château en château, il vint non loin de Meulan, et malgré la promesse qu'il s'était faite de n'y jamais rentrer, il passa la porte de la ville. Bientôt entraîné par un sentiment irrésistible, il voulut revoir le château et la tourelle dont sa chère Doëte faisait sa demeure, et alors il ne s'arrêta que devant le fossé de la grand'tour. Là, il vit tout le château pavoisé de longues pièces de cendal vert, et les écussons dorés des maisons de Meulan et de Nesle suspendus aux fenêtres; il entendit un grand bruit de harpes et de vielles, de chansons et de cris de joie, et tout émerveillé il s'approcha de l'entrée. Il y avait une foule de marchands de tout pays, qui avaient étalé leurs denrées sous des tentes; des jongleurs et des baladins

amusaient les vilains, et des officiers du comte distribuaient des vivres à tout venant.

Pendant ce temps un écuyer venait vers le château avec un cheval chargé d'un énorme sanglier.

— Mon bel ami, lui dit Audefroi, Dieu vous garde! Mais par le fils de Marie, dites-moi pourquoi la ville est ainsi en mouvement.

— Maître, volontiers, répondit l'écuyer. Doëte, la damoiselle de céans, a été fiancée, il y a trois jours, au jeune Enguerrand, fils de monseigneur Jehan de Nesle, comte de Ponthieu; vous iriez jusqu'à la mer que vous ne trouveriez pas leurs pareils en beauté; mais entrez dans le château; je vous assure que vous n'aurez pas à vous en repentir, surtout si vous savez quelque chanson nouvelle ou quelque conte de plaisantes aventures. Allons! venez, messire trouvère! Dieu vous soit en aide, car vous ne paraissez pas d'humeur o yeuse!

Et Audefroi, sans lui répondre, suivit machinalement l'écuyer dans la grand'salle du châ-

teau. Elle était jonchée de feuillages dans toute son étendue, et contre la fenêtre, le comte Amaury, assis dans un large faldistoire de bois de cyprès, orné de clous d'or, jouait aux échecs avec messire Jehan de Nesle. Dans le fond était Doëte avec ses compagnes et le jeune Enguerrand; lui, vêtu d'un surcot de soie pourpre, orné de broderies d'or, et sa fiancée, d'une robe de samit vert, qu'on apercevait par-dessous son manteau de velours fourré de martre-zibeline. Sa taille de fée était serrée par une ceinture dont la boucle, chargée de pierres précieuses, jetait un plus vif éclat qu'un charbon allumé dans une nuit obscure, et ses cheveux étaient retenus par un cercle d'or. Par le chef saint Jehan! le plus riche marchand de Paris eût bien donné de toute sa parure cinquante besans d'or fin.

Audefroi salua profondément toute la compagnie et s'efforça, le mieux qu'il put, de cacher sa figure et son émotion; mais bientôt il s'aperçut qu'il n'était pas reconnu, soit que son portrait fût totalement effacé dans le cœur du comte et de sa fille, qui le croyaient mort depuis long-

temps et ne pensaient plus à lui, car, comme on dit en parler commun : « Quand l'œil s'éloigne, le cœur en a moins de souvenance », soit que les fatigues de la guerre et le chagrin l'eussent complètement changé. Il fut un peu plus tranquille.

Presque aussitôt les danses commencèrent, et quand elles eurent cessé, le comte Amaury invita les trouvères qui assistaient à la fête, à chanter quelques chansons d'amour. L'un d'eux, Raoul de Boves, accorda sa harpe et en commença une que messire Regnaut, châtelain de Coucy, avait fait jadis pour la dame de Fayel :

Mult m'est bele la douce commencence
Du nouviau tens à l'entrant de Pascor,
Que bois et prez sont de mainte semblance,
Vert et merveil, couvert d'erbe et de flor.
Et je sui las de ça en tel balance,
Que mainsjointes aor
Ma bele mort ou ma haute richor:
Ne sai lequel, s'en ai joie ou paor;
Si que souvent chant là où de cuer plor:
Car lonc respis m'esmaie et m'eschéance.

etc.

Après lui, Audefroi préluda quelque temps

sur son instrument, puis il chanta cette chanson d'Eustache de Reims :

Cil qui chantent de flor ne de verdure
Ne sentent pas la doleur que je sent;
Ainz sont amant ausi com d'aventure,
Et quant il vuelent si ont alégement.
Mès je ne puis chanter joliement;
Car tot adès maint mes cuers en torment,
Et ma dame truis de merci si dure
Qu'à poi ne di qu'en son cuer faut nature.

. . . .

. . . .

. . . .

Onques Tristan. . . . .

Doëte rougit et baissa la tête. Audefroi, pâle et l'œil fixé sur elle, ne chantait plus; ses doigts erraient au hasard sur sa harpe et n'en tiraient que des sons plaintifs et sans suite. Les auditeurs étonnés attendaient. Mais tout cela ne dura qu'une minute. Audefroi, rougissant à son tour, laissa retomber son regard sur son instrument et reprit avec une énergie encore plus entraînante :

Onques Tristan n'ama de tel manière,

Li Chastelains ne Blondiaus autressi,
Comme j'ai fait, très douce dame chière;
Et encor aim c'onques nus n'ama si.
Ne m'en créez por ce, se vos le di,
Que ce qu'on voit ne doit estre en oubli,
Qu'à moi pert bien au vis et à la chière
Que vostre amor m'est trop estrange et fière.

A peine eut-il terminé que les applaudissemens les plus vifs se firent entendre, et Doëte essuya une larme. Quelle cause l'avait fait couler?

Audefroi accorda de nouveau sa harpe, et chanta un poëme qu'il avait composé sur la bataille de Mansourah, et les hauts faits du comte Amaury. A peine l'eut-il achevé que tous les assistans se levèrent comme par un mouvement électrique, s'approchèrent, et lui exprimèrent leur admiration. Le comte lui-même, qui n'avait cessé d'avoir l'œil sur lui comme s'il eût cherché à se souvenir où il l'avait déjà vu, lui prit la main, et détachant son riche manteau fourré d'hermine et brodé d'or, il le lui mit sur les épaules.

Cependant Audefroi souffrait, il brûlait et

redoutait tout à la fois d'être reconnu; il frémissait d'amour et de jalousie, et chaque regard qu'il portait sur Doëte augmentait son mal; il agitait en lui-même s'il devait s'élancer vers elle, lui jeter son nom avec une voix terrible, puis la poignarder pour en ravir à jamais la possession à un autre; mais ces sombres pensers sillonnaient son être comme des éclairs rapides qui ne laissent aucune trace, et il finissait par retomber dans cette mélancolie d'un homme fort, qui voit toute l'étendue du malheur auquel il est irrévocablement voué, et s'y résigne.

Le soir vint, et le château fut éclairé par une telle multitude de cierges, qu'il paraissait embrasé. Ses voûtes mugissaient des cris de joie mêlés aux sons des tambours, des harpes, des cors sarrasins, des flûtes d'Allemagne, des vielles, et au bruit mesuré des danses. Tous les cœurs palpitaient de plaisir et d'amour; celui seul d'Audefroi, asphyxié par toute cette agitation bruyante, était dans un état de torpeur; mais quand chacun se fut retiré pour se livrer au sommeil et qu'on n'entendit plus dans le

château que le grincement de la girouette et la voix des sentinelles des tours, c'est alors que l'orage intérieur éclata dans toute sa force.

Audefroi, couché seul dans une chambre écartée, ne peut dormir, ou s'il s'assoupit quelque peu, d'étranges images, de mystérieuses visions viennent le torturer sur sa couche. Il croit être dans l'église de Saint-Faron, il y retrouve Doëte et Enguerrand; le père Engilbert, revêtu de ses ornemens sacerdotaux, va leur donner la bénédiction nuptiale, et voilà qu'un trait parti de la foule qui remplit les tribunes, renverse le jeune fiancé sans vie sur les marches de l'autel. Un long cri d'épouvante fait trembler les vitraux, et Audefroi s'élance pour contempler de plus près l'agonie de son rival et voir ruisseler son sang; mais la voûte de l'église se fend avec fracas, et Audefroi, saisi par une main invisible, est enlevé au plus haut de la tour, et précipité en bas. Alors il se réveilla en poussant un gémissement sourd et essuya la sueur froide qui découlait en abondance de son front et de sa poitrine haletante.

Persuadé que ce rêve était l'œuvre de l'esprit du mal, il se recommanda dévotement à Dieu et à tous les saints, fit le signe de la croix et chercha de nouveau à s'endormir; mais bientôt un nouveau songe lui montra un échafaud dressé et tendu de noir, autour duquel un cheval, monté par le bourreau, traînait un écusson renversé; puis l'homme de mort apparut sur l'échafaud, et d'une voix lugubre il appela par trois fois un nom qui retentit jusque dans les entrailles d'Audefroi, déclara celui qui le portait atteint et convaincu de félonie, et ses enfans deshérités et bâtards.

Oh! combien la nuit fut longue et douloureuse à Audefroi!

VI.

Li beaus chevaliers se déporte
D'aler u val aventureus,
Molt durement est convoiteus;
Durement prist à exploiter
Et grans journées cheminer.
Par aventure tant ala
Par ses journées, qu'il trouva
Une moult grant foriest oscure:
Illoec trouva une aventure.

(Roman de la Dame à la licorne et du beau Chevalier.)

Enfin le jour parut, et il se fit dans la cour un grand bruit d'hommes et de chevaux ; messire Jehan de Nesle allait retourner à Paris, et ses varlets s'empressaient d'apprêter les chevaux

nécessaires à ce voyage, dans lequel il devait être accompagné par son fils Enguerrand, le comte Amaury et une escorte de vingt chevaliers.

Audefroi résolut aussi de partir, mais le comte Amaury voulut lui persuader de demeurer encore quelques jours au château.

— Grand merci, messire, répondit Audefroi, mais j'ai fait un vœu à Notre-Dame de Paris, et je ne puis tarder de l'aller accomplir.

— Maître, lui dit le comte, vous avez pouvoir de rester au château tant qu'il vous plaira; mais si vous allez à Paris, ce sera avec nous, et je vous fournirai les moyens de faire ce voyage commodément, comme il convient à un homme de votre savoir.

Et sans attendre sa réponse, il conduisit Audefroi dans la cour, et lui montra un palefroi richement harnaché dont il lui faisait don, et un varlet qui devait exécuter ses ordres et porter sa harpe.

Quelques instans après la messe dévotement ouïe, chacun monta à cheval, le pont se baissa,

et le cortége se mit aux champs. Au premier rang étaient messire Amaury et le comte de Ponthieu, portant un faucon sur leurs poings; ils devisaient gaîment sur le mariage prochain de leurs enfans, sur les plaisirs qui les attendaient eux-mêmes à leur arrivée à Paris, et sur une multitude d'autres choses; derrière eux venait Audefroi revêtu de son beau manteau de la veille, qui devait en tous lieux attester son talent et la générosité du comte de Meulan. Lui aussi il pensait au mariage de Doëte et Enguerrand, mais, l'esprit troublé par les images funèbres de la nuit précédente, il redoutait une double catastrophe; et puis l'échafaud, le bourreau, l'écusson traîné dans la fange, les paroles qu'il avait entendues, tout cela avait pour lui un sens caché, mais terrible. Un petit nombre de chevaliers et d'hommes d'armes fermait le cortége, à la tête et sur les flancs duquel caracolait messire Enguerrand monté sur un beau destrier d'Espagne. Après deux heures de marche l'on arriva à l'entrée d'une épaisse forêt. Le damoisel de Nesle voyant que son cheval, effrayé par l'obscurité qui y régnait, refusait d'y entrer, l'excita

à grands coups d'éperons et le fit enfin galoper dans un étroit sentier que de vieux chênes recouvraient d'une voûte épaisse de verdure. A un détour, entendant quelque bruit, il se retourna, et soudain percé d'un trait il tomba à la renverse sur la croupe de son destrier, qui ne sentant plus la main de son cavalier, s'enfuit avec la vitesse d'un aigle. Cependant le comte de Ponthieu et les autres voyageurs ne firent aucune attention à la course précipitée du cheval dont ils entendaient le bruit s'éloigner, pensant qu'Enguerrand prenait plaisir à le faire aller ainsi; mais bientôt, arrivés au détour de la forêt, ils virent le commencement d'une longue traînée de sang, fraîchement répandu, et avant qu'ils eussent eu le temps de conjecturer quelle pouvait être la victime, ils reçurent une décharge de pierres et de traits. Alors les hommes d'armes s'avancèrent, baissèrent la visière de leur heaume et mirent la lance en arrêt : secours inutile! les arbres semblent se changer en hommes armés qui se ruent sur cette faible escorte.

Parmi les assaillans il en est un sur qui se

tournent tous les yeux : il porte des éperons d'or, une armure noire et un écu qu'Audefroi reconnaît avec terreur pour celui qu'il a vu en songe. Il s'élance sur les voyageurs avec rage, en brandissant un large fauchard, et un chevalier du comte Amaury tombe sous ses coups redoublés. Audefroi descend de cheval, saisit la masse d'armes que la main défaillante du blessé avait laissé échapper, et la fait tournoyer devant lui ; elle retentit sur les heaumes des brigands comme un lourd marteau sur une enclume, et les brise comme s'ils eussent été de verre. Le combat est terrible et la terre jonchée de morts. Les deux comtes armés à l'aventure, se défendent de leur mieux, mais c'est surtout à Audefroi que les coups sont adressés, les brigands, trompés par son manteau, l'attaquent de toutes parts, et semblent dédaigner messire Amaury et Jehan de Nesle, qui ne sont revêtus que de simples habits de voyage. Saint-Faron nous soit en aide! s'écrie Audefroi d'une voix tonnante, à la rescousse ! A cette invocation, le comte de Meulan tressaillit; il reconnaît enfin son ancien écuyer.

Le combat est terrible et la terre jonchée de morts. Les hommes d'armes de l'escorte tombent comme des épis frappés par la grêle, Audefroi lui-même, accablé par le nombre, est renversé d'un coup de hache. Les deux comtes, le croyant mort, poussèrent un cri de terreur, et, éperonnant leurs chevaux, ils s'enfuirent à toute bride vers Meulan, peu désireux de trouver, en continuant le combat, une mort certaine et sans gloire.

Les brigands, maîtres du champ de bataille, dédaignèrent de les poursuivre, croyant que l'homme revêtu du manteau de comte qui gisait parmi les morts était messire Amaury lui-même; mais l'un d'eux, qui avait été mis hors de combat et à l'écart dès les premiers coups, les désabusa. Alors le chef de la bande, tremblant de colère, voulut savoir quel était le rude joûteur qui les avait ainsi fourvoyés, et en le retournant avec le pied, il s'aperçut que l'inconnu vivait encore, malgré tout le sang qu'il avait perdu. Il le fit soulever avec précaution et transporter délicatement dans l'intérieur de la forêt,

tandis que ses hommes se hâtaient, après avoir dépouillé les morts, de les enterrer les uns avec les autres dans un grand trou qu'ils comblèrent et ornèrent d'une croix de bois grossièrement faite.

Après une marche longue et difficile dans les bois, l'on arriva à une chaumière qu'une triple rangée d'arbres serrés les uns contre les autres dérobait à la vue et rendait inaccessible. Le chef siffla d'une certaine manière, et soudain une porte masquée s'ouvrit, et ne se ferma que lorsque toute la bande et ceux qui portaient les blessés furent entrés dans l'intérieur de l'enceinte.

Audefroi fut assis sur le gazon contre un arbre, et le chef s'approchant, s'empressa de lui demander qui il était.

—Que t'importe? lui répondit brusquement le prisonnier en relevant sa tête, qu'il tenait baissée comme un loup quand il se sent pris; fais de moi ce qu'il te plaira; quant à mon nom, tu ne le sauras pas.

— C'est ce que nous verrons. Es-tu gentilhomme?

Audefroi ne répondit rien.

— Hé bien! s'écria le chef en frappant du pied avec impatience.

— Peut-être, dit Audefroi avec indifférence. Mais, puisque tu tiens tant à le savoir, je suis trouvère.

— Ah! chanteur, mon ami! ah! ah! par Lucifer! tu nous as joué tout à l'heure une jolie quarole, tellement qu'aucuns de ceux qui ont entendu de ta musique n'en entendront jamais d'autre. Tu ne manies pas mal l'archet.

Audefroi sourit de satisfaction.

Le chef reprit :

— Nous allons voir dans un instant si tu sais aussi bien danser. Mais non; malgré que tu nous aies baillé le tour un peu trop vert, tu ne seras pas pendu, c'est une faveur que nous ré-

servons aux gentilshommes. Veux-tu être des nôtres ?

— Non.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? misérable ! j'aime mieux être assassiné par toi qu'assassiner avec toi.

— Ah ! je suis un misérable ! Sus ! qu'on le saisisse et qu'on le fouette jusqu'au sang. Mon jeune rossignol, on te va faire chanter, ne fût-ce que pour savoir si tu as mérité le manteau dont le comte de Meulan t'a fait l'aumône.

— Un instant, messire ! s'écria un des brigands, qui s'était emparé de la harpe d'Audefroi, je vais accompagner la chanson.

Sur ce, il promena son doigt sur la harpe avec un air grotesquement inspiré, et en fit jaillir une harmonie barbare qui excita les éclats de rire de toute la bande.

Audefroi fut relevé avec brutalité et dépouillé de sa jaquette. Le chef le considérait en silence;

tout à coup il s'élança et repoussa ceux qui s'apprêtaient à exécuter la sentence. Il était pâle, il tremblait, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Le blessé retomba lourdement à terre.

— Jeune homme, dit-il à Audefroi avec un accent vif et suppliant, en quel pays avez-vous pris naissance?

Audefroi ne répondit que par un geste d'impatience et de mépris.

Le chef alors laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se livra à une douleur violente qui redoublait, quand par fois il jetait un regard sur son prisonnier.

Audefroi fut étonné et touché en même temps de ce spectacle.

— Eh bien! s'écria-t-il, je te dirai tout. J'ai passé mon enfance à Meaux, dans l'abbaye de Saint-Faron, à la porte de laquelle mes cruels parens que je n'ai jamais connus, m'ont déposé. Je me nomme Audefroi-le-Batard.

Et le brigand se jeta sur lui comme avec fu-

reur. Il le serrait contre sa poitrine suffoquée de sanglots, il l'arrosait de larmes, et ce ne fut qu'après un long espace de temps qu'il retrouva assez de force pour s'écrier d'une voix étouffée : Audefroi, mon cher fils !

Audefroi resta immobile, comme frappé d'un coup de foudre. Il retrouvait son père; mais quel père, grand Dieu !

Toute la bande, retirée à l'écart, considérait cette scène avec admiration et attendrissement. Bientôt elle accourut, et quatre brigands soulevèrent Audefroi qui, sous le coup de tant de sensations vives et imprévues, avait perdu connaissance entre les bras de son père. Ils le portèrent dans la chaumière, et l'un d'eux visita sa plaie qui n'avait été bandée qu'à la hâte avec le gonfanon d'une lance : elle était peu dangereuse. Il la pansa avec soin et se retira en invitant chacun à en faire autant, pour que le blessé pût gouter un repos qui lui était devenu si nécessaire.

Le lendemain le chef retourna vers son fils, et l'embrassa de nouveau en pleurant.

— Mon pauvre enfant! souffres-tu beaucoup encore?

Audefroi rougit et balbutia quelques mots inintelligibles.

Le chef sourit avec amertume.

— Tu crois que ton père est un voleur, un assassin dont la vie n'est qu'un guet-à-pens continuel contre les autres hommes, tu crois que de gaîté de cœur il est allé se tapir dans les bois pour s'élancer ensuite sur chaque passant, et tu rougis à son aspect?.... Tu te trompes, Audefroi. Écoute mon histoire.

VII.

Ha! ma dame, sauf vostre grasce,
Jà Diex ne voille que je face
A nului riens que loyauté:
En moi éust grant fausseté.

(Roman de la Dame à la licorne et du beau Chevalier.)

Je suis Aubert, sire de Chauvigny. Fils d'un père illustre par sa naissance et par ses prouesses, j'entrai à quinze ans chez messire Hugues de Lusignan, comte de la Marche, en qualité

d'écuyer. Dès les premiers jours, ce baron fut si charmé du zèle que j'apportais à remplir mes nouvelles fonctions, et à apprendre tout ce qui touchait à la chevalerie, qu'il me prit en amitié et me mena bientôt avec lui aux fêtes et aux tournois.

A vingt ans, je l'accompagnai dans un voyage qu'il fit à Paris; là, messire Hugues me présenta au roi Louis VIII, qui, sur sa requête, m'arma chevalier un jour de Pentecôte, et me donna cette épée.

Et le sire de Chauvigny porta avec fierté la main sur le glaive qui pendait à son côté, et jeta un regard perçant sur Audefroi. Il reprit :

Le comte de Lusignan avait eu de sa première épouse une fille qui avait coûté la vie à sa mère. Quand je revins de Paris, Loïse avait quinze ans. Elle était belle, si belle que je ne sais à quoi la comparer ; affable et sans orgueil, elle parlait gracieusement à tous les chevaliers de son père, et quand c'était à moi, sa voix avait quelque chose que je n'ai su définir que

plus tard. Pauvre Loïse, tu m'aimais ! depuis tu me l'as bien prouvé.

Cependant messire Hugues me nomma châtelain de Lusignan, charge qui me donnait pleine autorité dans le château pendant que le comte en était absent, ce qui arrivait quelquefois. Je profitais de ces occasions pour voir Loïse plus souvent, et mon esprit travaillait sans cesse à trouver des prétextes à ces visites. Enfin, nous nous comprîmes et nous fîmes le serment de nous aimer jusqu'à la mort.

Un jour le comte revint d'Angoulême et m'annonça qu'il allait bientôt se marier avec Isabelle, veuve de Jean-sans-Terre. Effectivement il l'épousa quelques jours après, et Loïse, soumise aux moindres désirs de son père, fit les honneurs du château à sa belle-mère, et fut un des plus beaux ornemens des fêtes qui suivirent ce mariage.

Cependant cette union nous contrariait. Nous prévoyions, Loïse et moi, que nous serions sévèrement surveillés par la nouvelle épouse du

comte : nous ne nous étions pas trompés ; seulement nos prévisions furent dépassées par la vérité.

La comtesse, jalouse de Loïse et de l'admiration que la jeune damoiselle causait à tous ceux qui la voyaient, et peut-être mue par d'autres motifs, profita de l'ascendant qu'elle avait pris sur son époux pour l'irriter contre sa fille. Elle n'y réussit que trop bien, et Loïse ne sortait presque plus de sa chambre, où elle se livrait à la prière et aux ouvrages de son sexe. Un matin que je m'abandonnais à la douleur de ne plus la voir, un écuyer vint me dire que je me rendisse sur-le-champ chez la comtesse, qui me mandait. J'essuyai mes larmes, et je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de dame Isabelle, où je fus introduit par une femme en qui elle avait toute confiance. La comtesse était couchée. Quand elle me vit, elle me salua en rougissant, et fit signe à ma conductrice de se retirer, ce que celle-ci exécuta tout de suite.

—Messire, me dit-elle en me prenant la main dans la sienne que je sentais trembler, je vous ai fait mander à celle fin de vous annoncer des

choses qui probablement ne vous causeront que de la joie.

Depuis que je suis en ce château, j'ai eu souvent occasion d'admirer votre belle tournure et les autres qualités qui éclatent en vous. Hé bien! je vous choisis pour mon chevalier.

— Dame, lui répondis-je en m'inclinant avec reconnaissance, je ne suis certes pas digne d'une si haute faveur; mais je chercherai à la mériter en remplissant en tout les obligations qu'elle m'impose.

— Messire, répartit la comtesse, cela ne vous sera pas difficile; il vous suffira pour cela d'être toujours le même.

Mais ce n'est pas tout : je vais vous ouvrir mon âme tout entière. Comme vous le savez, promise dès ma plus tendre enfance à Hugues de Lusignan, que j'aimais alors, élevée dans sa famille, je fus, au moment de l'épouser, enlevée par Jehan-sans-Terre, roi d'Angleterre, qui me força de recevoir sa main. J'eus de cet époux

plusieurs enfans. On ne le dirait pas, est-il vrai, messire?

— Non, madame, lui répondis-je d'un air distrait.

— Oh! vous me flattez! Je continue. Après sa mort, je revins en France, et retrouvant messire Hugues veuf aussi et toujours amoureux de moi, je l'épousai; mais remarquez que ce n'était nullement pour sa personne, que je n'aime point, je vous jure. J'avais, en agissant ainsi, un motif tout-à-fait politique; je voulais liguer mon époux avec mon fils Henri III, roi d'Angleterre, et les autres grands vassaux de la couronne de France, contre Blanche de Castille, dont l'orgueil et la tyrannie sont odieux à tout le royaume. Ainsi, messire, je vous requiers d'amour..... Mais, vous paraissez interdit?

— Dame, m'écriai-je, m'avez-vous cru capable de trahir mon seigneur?

La comtesse se hâta de m'interrompre.

— Que vous êtes simple, mon cher Aubert; si

je vous croyais capable de trahir le comte mon époux, je serais la première à l'en prévenir. Mais non, il s'agit seulement ici du bonheur de deux personnes, qui ne troublera nullement celui de messire Hugues, et dont il ne saura jamais rien. Enfin, Aubert, le comte peut mourir, et le nouvel époux que je prendrais deviendrait par ce mariage un haut baron...... Ah! si tu voulais, nous serions si heureux!

Et la comtesse, se soulevant sur son lit, m'enlaça ses bras autour du cou, et chercha à m'attirer sur son sein gonflé d'amour.

Je me dégageai vivement, et reculant avec indignation :

— Dame, j'aimerais mieux mourir que de me rendre coupable d'une telle félonie. Après cet aveu, je le sens, ma présence vous est odieuse; hé bien! rassurez-vous, ce soir même je quitte le château, où je ne puis plus rester sans trahir mon seigneur, ou vous déplaire, madame. Je me retire.

— Messire Aubert, dit la comtesse en simulant

un air grave à travers lequel perçait un dépit mal déguisé, restez.

Par Dieu ! beau sire, votre réponse n'est pas aussi gracieuse que je m'y attendais, et vous êtes bien orgueilleux, pour refuser ainsi l'amour d'une dame de haut lieu comme je suis. Mais avez-vous cru sérieusement que je pensais tout ce que je vous ai dit ? Vous auriez eu grand tort. J'ai épousé messire Hugues par amour, et je lui serai toujours fidèle. Si je me suis exprimé de manière à vous faire croire le contraire, c'était seulement dans le but de vous éprouver et de savoir à quel point vous méritiez la haute estime que chacun vous porte. Continuez, messire, à remplir la charge qui vous a été confiée, et surtout gardez-vous bien d'ouvrir jamais la bouche sur ce que vous venez d'entendre. Allez.

Je ne restai pas long-temps sans remarquer que la comtesse m'épiait, curieuse qu'elle était de savoir la cause de ma tristesse; cependant elle parut revenir à de meilleurs sentimens envers Loïse, et ne la traitait plus que comme sa propre fille. Bien loin de gêner nos entretiens,

elle semblait les provoquer en nous mettant sans cesse en présence l'un de l'autre, et en se retirant ensuite sous quelque prétexte.

Un jour la comtesse me manda devers elle.

— Messire, me dit-elle, comme vous êtes connu pour un homme d'expérience et de bon conseil, je vous ai mandé à celle fin de prendre votre avis sur un projet que j'ai en tête.

Thibaut, comte palatin de Champagne et de Brie, vient de perdre Agnès de Beaujeu, son épouse; il est dans l'intention de demander la main de Loïse, et messire Hugues et moi nous sommes assez portés à resserrer par cette union les liens qui existent entre les maisons de Champagne et de Lusignan. Qu'en pensez-vous, messire?

Je fus anéanti.

— Dame, répondis-je en balbutiant, vous savez mieux que moi le parti qui peut être le meilleur.

La comtesse vit clairement mon embarras et semblait en jouir ; mais bientôt :

— Qu'avez-vous, messire? vous êtes pâle comme une aube de prouvaire. Ce mariage dérangerait-il quelqu'un de vos projets? Allons! donnez-moi votre confiance, vous savez bien que je ne veux que le bonheur de Loïse et le vôtre.

Elle savait tout. . .

— Dame, m'écriai-je en me jetant aux genoux de la comtesse, j'aime Loïse de cœur loyal, et si j'avais été plus riche d'avoir, je vous l'aurais déjà demandée pour épouse.

La comtesse m'interrompit.

— Messire Aubert, pourquoi donc ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt? Messire Hugues et moi nous nous serions crus heureux de pouvoir récompenser, en vous accordant la main de notre fille bien-aimée, les nombreux services que vous nous avez rendus.

Je poussai un cri de désespoir.

La comtesse ne l'entendit pas. Elle semblait en proie à une violente agitation intérieure. Elle ne me regardait plus, et sa bouche, mue par sa pensée, laissait échapper par intervalle quelques monosyllabes inintelligibles. Ses yeux enfin retombèrent sur moi. Elle rougit.

— Il en est encore temps, s'écria-t-elle, espérez tout.

Je me retirai plein de joie, et m'empressai de rapporter à Loïse l'entretien que je venais d'avoir avec sa belle-mère.

Nous attendîmes pendant long-temps la décision de notre sort. Le jour, quand j'apercevais la comtesse, je cherchais à lire dans ses yeux la confirmation ou la ruine de mes espérances, et la nuit, des songes analogues à la situation de mon esprit, mais contradictoires, portaient au plus haut point mon anxiété.

Enfin la comtesse m'appela de nouveau auprès d'elle, et me dit :

— Messire Aubert, j'ai plaidé chaudement

votre cause auprès de mon époux; mais, séduit par les avantages que lui présente le mariage de sa fille avec le comte de Champagne, il s'est borné à regretter que vous ne lui ayez pas exposé plus tôt vos intentions.

— Et tout est dit? m'écriai-je d'une voix sourde.

— Il est bien encore un moyen; mais je doute fort que vous l'employiez.

— Dame, dites, je vous en supplie, quel est-il?

— Fuir avec Loïse loin du château, dans la tour de Bérages. Le comte, vaincu par la nécessité et par mes prières, ne tardera pas à se repentir de son refus; alors je vous ferai avertir, et vous reviendrez tous deux vous jeter à ses pieds.

Jour de malheur! nous cédâmes!

VIII.

La pucelle par la main prent,
Si li a dit : « Dame, montez ;
« Ne vaut riens quanque me contez. »
Cela tint embronchié le vis ;
Mès volentiers ou à envis
La fait monter li dux de Mez.
Vont s'en, que ne demeurent mès,
Et Euriaus souspire et pleure
Et mout maudit que vit l'éure
Qu'ele onques de mère fust née ;
Mout a grant doleur démenée.

(Gibert de Montreuil. — Roman de la *Violette*.)

A minuit, j'étais à la porte de Loïse. Bientôt elle sortit, couverte d'un costume d'homme d'armes, et la visière de son heaume baissée. Je la soutins dans mes bras jusqu'au bas de l'escalier

où nous trouvâmes deux palefrois et un varlet en qui j'avais toute confiance. Nous passâmes le pont en tremblant, et, quand il se releva, nous entendîmes, parmi les grincemens de ses pivots, comme l'éclat de rire d'une femme qui nous glaça d'effroi. Depuis, le varlet me raconta qu'il avait vu la protectrice dela maison de Lusignan, la fée au corps de femme et de serpent, Mélusine enfin, debout sur la grand'tour, qui se tordait les bras avec toutes les marques d'un violent désespoir.

L'air était pur et la lune luisait clair; nous cheminâmes en silence toute la nuit, guidés par le varlet; car, en proie à une foule de sentimens pénibles, j'étais incapable de ce soin, et je ne m'aperçus pas même que la route que nous avions prise nous éloignait de plus en plus de la retraite où nous étions convenus avec la comtesse d'attendre le moment du retour. De son côté, Loïse sanglottait et tournait de temps en temps ses yeux remplis de larmes vers la grand'-tour du château de Lusignan, qu'on apercevait encore dans le lointain avec la sentinelle, dont la

coiffe d'acier, regardée par la lune, brillait comme un diamant, puis elle se rapprochait vers moi dans la crainte de tomber de douleur; vers moi, à qui elle sacrifiait tout ce qu'elle avait de plus cher au monde, et nos yeux s'enivraient d'un regard mutuel. O mon fils! par la croix de notre Sauveur, je souffris plus dans ce voyage qu'en une croisade entière!

Enfin, vers le matin, je reconnus que cette route n'était pas celle que nous devions suivre; j'en fis la remarque au varlet, qui me répondit qu'il s'était trompé, mais qu'il serait toujours loisible d'en donner avis à la comtesse de Lusignan. Je le crus : d'ailleurs il était trop tard pour retourner; Loïse succombait de douleur et de fatigue. Bientôt nous arrivâmes dans cette forêt, chez un ménétrier nommé Guillaume, à qui maintes fois j'avais fait largesse. Il nous reçut avec grand'joie, et nous promit son aide en toutes choses. En effet, à ma prière, il partit le lendemain pour Lusignan, où, sous prétexte de pratiquer son gai savoir, il devait indiquer notre retraite à la comtesse, et s'informer de ce qui

s'était passé dans le château après notre fuite.

Nous attendîmes long-temps, bien long-temps, un mois tout entier; enfin Guillaume revint un soir. J'étais alors debout sur le seuil de sa maison. Quand il m'aperçut, il ralentit sa marche en baissant la tête, et ne répondit d'abord que par un morne silence aux questions multipliées que je lui adressais.

— Messire, s'écria-t-il enfin avec un profond soupir, Dieu vous soit en aide!

— Quelles nouvelles nous apportez-vous, mon cher Guillaume?

Lors le ménétrier ne sonna mot, mais leva les yeux au ciel.

Je frémissais d'impatience et de terreur.

— Eh bien! votre langue est-elle donc rouillée? ou bien serait-ce que vous auriez vu le loup-garou?

Guillaume me regarda en dessous et me dit à voix basse :

— J'ai vu une créature pire encore que lui, pire que Satan et ses légions, j'ai vu la comtesse de Lusignan !

Oui, messire, au lieu de chercher à apaiser son époux, comme elle vous l'avait juré, elle a tout mis en œuvre pour redoubler encore la fureur qui l'a saisi en apprenant l'enlèvement de sa fille. La comtesse (Dieu la maudisse !), ne lui a laissé aucun repos qu'il n'allât à Paris solliciter votre condamnation auprès du roi, notre sire, et de son parlement. Hélas ! elle n'a que trop bien réussi, l'infame !

—Qu'est-il donc advenu ? m'écriai-je égaré.

— Le roi et son parlement vous ont déclaré, messire, atteint et convaincu de félonie; et, à défaut de votre personne, la terrible sentence a été exécutée en effigie. Le bourreau a traîné à la queue d'un cheval votre écu, la pointe en bas, dans la fange, puis il a dégagé vos vassaux du serment de fidélité, et a proclamé bâtards et déshérités vos enfans présens et futurs.

—J'en appelle à ma lance et à mon épée . . .

Je ne dis que ces mots, incapable d'en prononcer d'autres, je me tordis les bras de désespoir.

Loïse accourut avec le varlet, compagnon de notre fuite ; elle se jeta à mes pieds, et, avec de douces paroles, elle me demanda la cause de ma désolation. Je ne répondais rien : la vue de l'infortunée me tuait. Enfin, son regard se leva sur le ménétrier ; elle comprit tout et tomba sur moi, pâle et inanimée.

Quelques instans après, Guillaume reprit :

— Après la funèbre cérémonie, je me rendis à Chauvigny où je trouvai vos hommes d'armes et vos vassaux dans la consternation ; je les rassemblai secrètement au château, je leur dis le piége infernal que vous avait dressé la comtesse de Lusignan, le lieu de votre retraite, et tous, d'une seule voix, me supplièrent de les conduire vers vous pour qu'il leur fût permis de partager votre destinée. Ils viennent, messire, je ne les ai devancés que de très peu.

— Mais, lui dis-je, nous sommes tous perdus,

car tu as sans doute révélé à la digne veuve de l'assassin anglais, la contrée où nous sommes ?

— Oh ! non, repliqua Guillaume, car, avant d'ouvrir la bouche, je voulais m'assurer si la peau de brebis ne cachait pas un loup ravissant.

— Moi aussi ! s'écria le varlet ; dame Jésabel m'avait trop fortement commandé de la tenir au courant de vos démarches, par le moyen de ses émissaires, pour que je n'eusse pas quelque défiance. Tenez, ajouta-t-il, en jetant une bourse à mes pieds, voilà le prix de votre sang qu'elle me força d'accepter.

Le varlet avait à peine achevé de parler que je vis arriver ceux que le ménétrier m'avait annoncés. Ils étaient environ cinquante, tous bien armés et experts en l'art de férir de lance et d'épée ; ils se jetèrent à mes genoux en pleurant force larmes et en jurant qu'ils ne me quitteraient pas avant que j'eusse tiré vengeance de mes persécuteurs et recouvré ma terre. Je leur fis signe de se relever :

— Mes amis, leur dis-je, vous me sacrifiez

votre vie et votre fortune : c'est bien, j'en eusse fait tout autant pour vous. Désormais nous allons vivre, tous ensemble, une vie de plaisir, une vie de vengeance. Ces hauts barons, ces magnifiques seigneurs aux chefs couronnés, ces pairs du royaume, qui condamnent un bon chevalier abusé par l'engin d'une fille du diable, pour dévorer sa dépouille, nous les abattrons l'un après l'autre, et leurs écus serviront de litière à nos chevaux. Paix et secours aux clercs, aux marchands et aux vilains, mais guerre à outrance, guerre à mort contre tous ces quocardeaux blasonnés. Je n'ai plus de fief; mais, avec votre aide, mes amis, toutes les contrées où nous irons relèveront de moi, car j'y exercerai le droit de haute justice.

Tous me répondirent par de vives acclamations, et je retournai vers Loïse, à qui je dis tout. Bientôt quelques-uns de mes hommes, que j'avais apostés sur la route de Paris, arrêtèrent un prêtre, comme je le leur avais recommandé, et me l'amenèrent sans lui faire de mal. Je le rassurai de mon mieux, je lui contai ma vie et je

le décidai facilement à nous donner la bénédiction nuptiale, à Loïse et à moi. Après la cérémonie, je lui fis don d'un besan d'or fin, que l'homme de Dieu reçut avec grand'joie, tout en serrant étroitement une bourse cachée sous sa robe, et en protestant qu'il ne possédait rien au monde.

Neuf mois après, tu vins au monde, mon cher fils, et ta naissance nous fit oublier tous nos malheurs passés. Insensé ! je ne prévoyais pas le coup qui nous menaçait et qui ne sembla m'épargner que pour retomber ensuite sur mon âme de tout son poids.

Un soir, nous étions non loin de Lusignan, dans un lieu dont je ne saurais me rappeler le nom. Tous, autour d'un grand feu, nous devisions gaîment sur les dangers de notre position et sur la terreur que nous avions portée dans plusieurs châteaux; tout à coup nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un des nôtres que j'avais envoyé à la découverte.

— Saint Gabriel ! bonnes nouvelles ! Demain,

nous dit-il, à la pointe du jour, l'infame Jésabel passe par ici pour aller à Poitiers! c'est chose sûre.

— Dieu soit béni! m'écriai-je; mes amis, préparez-vous au combat, aiguisez les pointes de vos lances, c'est demain que sera le grand jour! Surtout qu'aucun de vous ne soit si hardi qu'il touche à la comtesse de Lusignan : il me la faut vivante. Je veux la contempler couchée à mes pieds comme un lévrier battu, l'entendre crier merci, puis la percer lentement moi-même de ma dague et retourner la lame dans sa plaie; je veux lui ouvrir le sein, lui arracher le cœur, si elle en a un, et le lui jeter à la face..... Non! elle n'expiera jamais les maux qu'elle a faits.

Le lendemain nous attendîmes avec impatience la proie qui nous avait été annoncée. Aussitôt que la comtesse et sa suite parurent, nous nous ruâmes sur eux, comme des faucons sur une compagnie de perdrix, sans regarder au nombre. Imprudence fatale! ils étaient deux cents et nous cinquante! Enfin, après une heure de combat, je tombai atteint d'un coup de maillet

de fer, mais pas assez tôt pour ne pas voir ma Loïse et toi, mon enfant, entre les mains de nos ennemis.

— Mon pauvre père ! s'écria Audefroi.

Le sire de Chauvigny serra son fils dans ses bras, et tous deux mêlèrent leurs larmes.

Messire Aubert continua : Quand je repris connaissance, j'étais loin du champ de bataille, sur le bord d'un ruisseau où ceux de mes compagnons, échappés au carnage, m'avaient transporté. Mais mon épouse, mais mon fils n'étaient plus à mes côtés ; dans ma douleur je cherchai mon épée ; elle me manquait aussi !

Enfin, je résolus de vivre pour la vengeance, qui maintenant m'était un devoir ; je recrutai une foule de mécontens qui, réunis avec les débris de mes vassaux, formèrent bientôt une troupe formidable. Cependant je renvoyai Guillaume à Lusignan recueillir quelques lumières sur le sort de Loïse et sur le tien ; mais il ne put rien apprendre de certain, sinon que, trois jours avant celui où le combat avait eu lieu, la fée Mélusine

était apparue au-dessus de la grand'fontaine du château, dans laquelle elle plongeait sa queue de serpent, et que là elle avait fait entendre, à trois différentes reprises, des cris effroyables et aigus. Alors, la rage dans le cœur, je promenai l'incendie et le pillage dans tout le comté; j'assiégeai même le château, mais je fus repoussé avec perte; je ne m'en étonne plus maintenant : j'ai su, depuis, que dame Jésabel avait fait, depuis long-temps, un pacte secret avec l'ennemi de tout bien.

Après vingt ans de combats et de larmes, un heureux hasard, ou plutôt la volonté de Dieu, m'a amené dans la forêt où nous sommes. C'est là qu'un jour Guillaume me rapporta que le comte de Meulan se préparait à célébrer dans son château les fiançailles de sa fille unique avec le jeune Enguerrand de Nesle. Mon cœur bondit de joie; car Amaury et le comte de Ponthieu avaient concouru au jugement inique qui m'avait flétri, et le temps était venu de leur payer ma vieille redevance; mais je ne les connaissais ni l'un ni l'autre, et il n'y avait dans

toute ma troupe qu'un seul homme qui les eût vus, ayant été au service de Jehan de Nesle. C'est ce qui explique l'erreur funeste dans laquelle j'étais tombé, erreur que je bénis puisque je retrouve mon fils, erreur dans laquelle je serais encore si je n'avais pas vu ton bras droit et le signe que tu apportas en naissant.

Lors le sire de Chauvigny saisit le bras d'Audefroi, le serra contre son cœur, qui battait sa poitrine à la briser. O mon cher fils! s'écriait-il, que n'ai-je retrouvé ta mère en même temps! Mais toi, par quelles traverses de fortune es-tu arrivé à être trouvère? car les blessures que j'aperçois sur ta poitrine, et la manière dont tu as manié tantôt la masse d'armes, me prouvent que tu as joûté autre part que dans des puits d'amour.

Audefroi lui conta son histoire.

Messire Aubert l'écoutait en silence; mais quand son fils lui rapporta l'incident qui avait motivé sa fuite du château de Meulan, il s'écria :

— Ah! il t'a appelé bâtard, ce chevalier re-

créant ! Hé bien ! avec l'aide de notre Seigneur et de ma bonne épée, il connaîtra avant peu quel est ton père !

IX.

Soloc voit qu'i s'en vuelt aler,
Tel dolor a ne puet parler,
D'une grant pièce mot ne sone;
Mais puis docement l'araisone.

(Aymé de Varennes. — Roman de *Philippe de Macédoine.*)

La blessure d'Audefroi n'était pas grave, une semaine suffit pour la fermer; mais l'amour de Doëte lui avait fait au cœur une autre plaie bien plus profonde, que l'absence envenimait de jour

en jour. Il semblait avoir tout oublié, jusqu'au bonheur d'avoir retrouvé son père, et il ne le suivait plus qu'à regret dans ses fréquentes expéditions. Bientôt il dépérit et faiblit tellement, qu'il devint incapable de supporter le poids d'une armure; alors il restait au camp où il consolait sa mélancolie en chantant les chansons qu'il avait faites jadis, et en s'accompagnant de sa harpe.

Messire Aubert ne resta pas long-temps sans s'apercevoir que la maladie de son fils avait son siége au cœur. Il le supplia alors de lui révéler son secret; mais Audefroi se hâta de protester qu'il n'avait aucun secret, et que sa maladie provenait sans doute des suites de sa blessure et de son brusque changement de vie. Messire Aubert se retira désespéré.

Cependant le mal d'Audefroi augmentait sensiblement : messire Aubert, alors, se décida à tenter une seconde épreuve; il prit son fils à part et redoubla ses instances.

— Mon père, lui répondit enfin Audefroi, en

rougissant, l'amour de la damoiselle de Meulan m'est entré si avant dans le cœur, que je mourrai, certes, si je ne la vois bientôt.

Messire Aubert demeura immobile comme frappé d'un coup de foudre; il écoutait encore, comme s'il eût été dans le doute d'avoir bien entendu, puis il jeta sur la figure maigre et flétrie de son fils, un regard qui décelait une lutte intérieure et violente; il mordait sa lèvre inférieure avec une sorte de fureur. De son côté Audefroi était retombé dans sa rêverie habituelle, et ressemblait à un coupable qui attend avec résignation le prononcé de sa sentence. Le père rompit le silence d'une voix qui réveilla Audefroi comme en sursaut :

—La damoiselle de Meulan! la fille d'Amaury! Va! mon fils, hâte-toi, retourne la revoir dans le château dont le maître t'a déjà chassé en t'appelant bâtard. Mais à présent, qui sait? peut-être Amaury te recevra-t-il avec joie, peut-être même, en récompense du dernier service que tu lui as rendu, te donnera-t-il une compagnie d'hommes d'armes pour aller traquer ton père

dans les bois. Va! mon fils, va! tu peux lui offrir ma tête en échange de sa fille.

Audefroi frissonna, pâlit et tomba sans mouvement.

— A l'aide! à l'aide! s'écria messire Aubert, il se meurt! ô mon Dieu, je l'ai tué! Audefroi! mon cher fils, pardonne-moi! tu me m'as pas compris! Oh! que je suis malheureux!

Audefroi reprit ses sens dans les bras de son père. Celui-ci appela ses compagnons :

—Eustache! Brise-Barre! Allons! dépêchez-vous! harnachez, pour le voyage, Arondel, mon bon destrier. Hé bien! attendrez-vous donc jusqu'au jugement dernier?

Le destrier fut enfin amené tout équipé, et Audefroi, étonné, allait s'enquérir à quelle fin son père en avait donné l'ordre, lorsque celui-ci, prévenant sa question, lui dit d'un ton affectueux :

— Mon cher fils, mon cœur a été pendant si long-temps abreuvé d'amertume, que tu me par-

donneras d'en avoir mis dans mes paroles de tout à l'heure, que je me repens bien d'avoir dites. Prends un surcot de chevalier, monte à cheval et va auprès de ta bien-aimée retrouver le bonheur et la santé que tu as perdus depuis que tu es loin d'elle. Si messire Amaury ne se souvient plus que tu lui as sauvé la vie, hé bien! reviens auprès de moi, et, par saint Hilaire de Poitiers! nous ferons en sorte de le libérer de toute obligation à cet égard. Si, au contraire, il en a gardé la mémoire, et s'il agit en conséquence, alors mande-le-moi par un homme sûr, et aussitôt je me rendrai dans une abbaye pour pleurer, jusqu'à mon dernier soupir, la perte de ta mère et prier pour ton bonheur. A toi seul, alors, et à Dieu, il sera réservé de punir l'attentat de l'épouse adultère d'Hugues de Lusignan, à toi seul d'empêcher que l'antique maison de Chauvigny ne disparaisse totalement du monde qu'elle a éclairé de sa gloire. Va, mon fils; mais je t'ai parlé, il n'y a qu'un instant, d'homme sûr, de messager... Oh! non, qu'il n'en vienne pas d'autre que toi-même. Je veux te revoir, apprendre tout de ta propre bouche et te serrer

encore une fois dans mes bras avant d'aller ensevelir mes vieux jours dans un cloître ; je...

Les sanglots étouffèrent la voix de messire Aubert; il embrassa son fils étroitement et mêla ses larmes à celles que celui-ci répandait en abondance. Quelques minutes après il rompit le silence :

— Mon cher fils, dit-il, mets-toi en route, sans tarder, si tu veux arriver à Meulan avant la fin du jour.

Audefroi hésitait. Prêt à mettre le pied à l'étrier, il se retournait vers son père et l'embrassait de nouveau. Enfin, il monta sur Arondel et prit le chemin par où il était venu quelques mois auparavant, porté sur les épaules de quatre hommes d'armes. Arrivé à un détour, il jeta de nouveau les yeux sur messire Aubert, qu'on pouvait encore apercevoir :

— Adieu ! adieu ! au revoir ! s'écrièrent-ils tous deux en même temps.

X.

Atant la dame s'est assise
Et avoec son signour manja
Ki molt souvent la remira,
Quant le vit, tous fu trespensés,
Il cuide bien estre enchantés.
Li dus sa femme a regardée
Ki de biauté resambloit fée,
A cel mangier a molt pensé,
Sachois molt a petit soupé;
Et la dame le semonnoit
Et de mangier molt l'efforchoit :
« Sire, pour coi ne mangiés-vous?
« Pour amour Diu ! dites-le-nous.»
Mais li sires ne disoit rien :
« Dame, dist-il, je menjus bien. »

(Herbert. — Roman des Sept Sages de Rome.)

Audefroi, assiégé par de sinistres pressentimens dont il ne pouvait se rendre compte, cheminait avec peine dans l'intérieur de la forêt, lorsque le destrier heurta un monticule qu'il

n'avait pas aperçu, et broncha en renversant son cavalier. Audefroi se hâta de se relever et vit avec terreur qu'il était tombé sur la fosse qui renfermait les débris du combat à la suite duquel il avait retrouvé son père. Alors il replaça la croix qu'il avait abattue dans sa chute, et agenouillé sur le tertre mortuaire, il récita dévotement plusieurs oraisons pour les trépassés. Ce pieux devoir rempli, il remonta sur son destrier, s'éloigna au plus vite de ce lieu de malheur, où les arbres lui semblaient encore teints de sang. Arrivé à la route qui mène à Meulan, il lança son cheval au galop et ne le remit à l'amble que lorsqu'il fut parvenu sur les bords de la Seine. Il suivit cette rivière, traversa Poissy et Pontoise sans s'y arrêter, et aperçut enfin les tours du château de Meulan. A cette vue, son cœur battit avec une telle force, que, s'il eût été recouvert d'une armure, ses pulsations précipitées se fussent fait entendre à dix pas autour de lui.

Audefroi s'avança vers le fossé.

— Halte ! s'écria l'archer de la tour en diri-

geant vers lui son arbalète dont la corde portait un trait, halte ! Qui êtes-vous ?

— Audefroi !

— Bientôt messire Amaury parut avec Doëte. Au même instant le pont se baissa, et notre voyageur tenta de passer dessus ; mais Arondel, effrayé par on ne sait quoi, s'y refusait avec opiniâtreté et s'efforçait de reprendre la route par où il était venu. Audefroi, désespérant de vaincre sa répugnance, descendit et le tira par la bride jusque vers le milieu du pont où l'attendait le comte impatient de serrer dans ses bras son ancien écuyer, son vaillant défenseur. Pendant qu'ils se livraient tous deux à ces douces étreintes, voici que le destrier dégagea ses rênes des mains d'Audefroi, s'élança ventre à terre sur la route qu'il venait de parcourir, et disparut enfin au milieu d'un nuage de poussière.

Audefroi fut consterné : ce destrier était cher à son père qui, dans maintes occasions, avait reconnu en lui une sagacité surnaturelle ; et puis la fuite de cet animal redoublait encore la terreur mystérieuse qui n'avait cessé d'agiter son cava-

lier pendant tout le voyage. Mais quand Audefroi vit Doëte, son cœur éprouva d'autres sentimens, un léger vermillon colora son visage pâle, son œil terne s'enflamma tout à coup et exprima l'espérance et le bonheur. De son côté, la jeune damoiselle s'était retirée à l'écart par pudeur et baissait les yeux pour dérober la vue de quelques larmes qui s'en échappaient. Messire Amaury l'appella :

— Hé bien! ma fille, par la croix de Notre Seigneur, tu parais insensible au retour inespéré de celui dont le courage t'a conservé ton père. Approche donc! Est-ce que tu ne reconnais plus Audefroi? Dam! il est si changé, ce pauvre garçon!

Doëte s'avança à pas lents vers le jeune homme; mais quand elle voulut lui adresser quelques paroles, un torrent de larmes interrompit sa voix.

— Allons, ma fille, console-toi, dit messire Amaury. Nous sommes tous nés pour souffrir. Mon cher ami, ajouta le comte en s'adressant à

Audefroi, à ton aspect le souvenir de ses fiançailles et du malheureux événement qui les suivit s'est élevé dans son cœur et l'a rempli de tristesse. Car, comme tu dois le savoir, le jeune Enguerrand a été lâchement assassiné dans la forêt. En outre, j'avais dit à Doëte que je ne t'avais reconnu que pour te voir aussitôt tomber à mes pieds, frappé d'un coup mortel, et sa douleur s'était changée en frénésie. Mais rentrons dans la grand'salle du château, où le souper nous attend; là, nous pourrons deviser à l'aise et entendre le récit de tes aventures.

Doëte et Audefroi suivirent le comte, et ils s'assirent tous les trois à côté l'un de l'autre à une table chargée de mets de mainte espèce. Venaison, oiseaux, poissons, pois au lard, vins d'Orléans, de Gascogne et du Rhin, vieux et nouveaux, rien n'y manquait, mais messire Amaury était le seul des convives qui mangeât et vidât son hanap; les deux autres n'étaient occupés qu'à converser du regard.

— Mes enfans, s'écria le comte, par Notre-Dame de Meulan, vous mangez tous deux au-

tant qu'une perdrix! Tiens, Audefroi, en voici la moitié d'une, et montre-moi que tu sais aussi bien jouer des dents que de la masse d'armes. Je bois à ta santé!

— Grand merci, messire, à la vôtre! répondit Audefroi en effleurant le hanap de ses lèvres; mais, ajouta-t-il, je ne saurais manger davantage.

— Hé bien! comme il te plaira, mais dis-nous maintenant tes aventures.

Audefroi alors leur raconta tout ce qui lui était arrivé après sa brusque sortie du château de Meulan, son arrivée à l'abbaye de Saint-Faron, les sages conseils du père Engilbert, son départ pour la croisade et ses prouesses sous le nom de Tristan. A ce nom, Doëte rougit, et le comte s'écria émerveillé:

— Tristan! c'était toi! Oh! tu peux bien passer sur cette partie de ton histoire, il y a longtemps que la renommée nous l'a apprise. Mais non, dis toujours, nous éprouverons un nouveau plaisir à l'entendre de ta propre bouche.

Audefroi continua son récit, mais il ne fit pas mention du songe qu'il avait eu dans la dernière nuit qu'il avait passée au château; il ne rapporta pas non plus la scène à la suite de laquelle il avait été reconnu par son père ; mais il termina ainsi :

— Après le combat, je fus transporté dans l'intérieur de la forêt par les brigands, qui, sous la promesse que je leur fis d'être des leurs après ma guérison, me prodiguèrent toutes sortes de soins. Mais je profitai, pour m'échapper, de la première expédition à laquelle je fus appelé. Les brigands, occupés à dépouiller quelques voyageurs, ne firent pas sur le moment attention à moi, et la vitesse de mon destrier les mit bientôt dans l'impossibilité de m'atteindre. Ma première idée fut de retourner à Meaux auprès du bon père Engilbert; mais, impatient de vous revoir, je me ravisai en pensant que je trouverais peut-être ici l'hospitalité pour quelques jours...

— Pour quelques jours! s'écria le comte en serrant la main à Audefroi. Mon enfant, j'espère

bien que tu ne me quitteras plus, et pour t'y engager plus fortement, je te donne, en attendant mieux, la place de châtelain de céans, que mon féal Lancelot ne peut plus occuper à cause de son grand âge. Cela te plaît-il?

— Certes, dit Audefroi, palpitant de joie, le don est riche et bien supérieur à mon mérite; cependant, messire, je vous remercie humblement et l'accepte de grand cœur. Et, en signe de sa foi, il lui présenta et donna un de ses gants qu'il ôta de sa main droite, après l'y avoir mis à cet effet.

— Es-tu chevalier? dit le comte. J'avais oublié de te le demander.

Audefroi rougit, et ne répondit que par un signe négatif.

— Je conçois, fit messire Amaury. Le roi Louis, que tu as si bien servi outre-mer, t'a peut-être demandé de quel lignage tu étais issu. Quant à moi, que m'importe? Le plus bel écusson à mes yeux, tu l'as gravé sur ta poitrine, c'est la blessure que tu as reçue en défendant mes jours. Cependant... Et pourquoi non?...

Oui, cela sera… Va te reposer, Audefroi, mon enfant, demain, au point du jour, nous partirons ensemble pour Paris.

Tous les trois alors ils se levèrent de table, et, après avoir échangé l'adieu du soir, ils se retirèrent chacun de leur côté.

Audefroi fut conduit par un varlet dans l'appartement qui lui était destiné. Pendant qu'il suivait son guide dans les longs corridors du château, il lui souvint de la dernière nuit qu'il y avait passée; alors la crainte d'en essuyer une pareille réveilla ses terreurs de la journée, et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Son ombre et celle du varlet, dessinées géantes sur les murs par la faible lueur d'une lampe vacillante que portait celui-ci, semblaient figurer la danse macabre, l'horrible danse des morts, à la voix faible du vent, qui gémissait dans le corridor comme dans le tuyau d'un orgue colossal. Audefroi se rappela qu'il restait encore une partie de son rêve prophétique à accomplir.

— Où me mènes-tu donc? dit-il.

— Dans l'appartement de madame la comtesse, dont Dieu ait l'âme! répondit le varlet.

Et en même temps il s'arrêta devant une porte sculptée qui s'ouvrit sous sa main, et laissa voir une grande salle revêtue d'une riche tapisserie d'Arras, où l'aiguille de la défunte avait retracé, avec les plus vives couleurs, des histoires de la Bible, et le trépas d'Astyanax, précipité du haut d'une des tours de Troie, ainsi que le rapporte maître Benoît de Sainte-More; les dalles de pierre de liais étaient recouvertes d'un tapis de jonc, sur lequel la lune projetait les peintures fantastiques des vitraux, et dans le fond était un lit sous un dais de siglaton d'Orient que sillonnaient des caractères bizarres. Le foyer, rempli de feuillages et de fleurs, exhalait une odeur fraîche et suave; tout enfin semblait être réuni pour dissiper les pensées de mort qui agitaient Audefroi.

Le varlet alluma deux cierges qui se trouvaient sur une étroite table de chêne, et se retira. Audefroi s'empressa alors d'ouvrir un volume

qu'il apercevait sur la table, et rien n'égala sa surprise, quand il reconnut le recueil des aventures de Tristan que lui avait donné jadis Rutebeuf, et qu'il lut sur le premier feuillet les vers suivans, écrits de la propre main de Doëte :

Or suis-j'en piteux desconfort
Por l'amour qui me point et mort,
Et se la dolor que j'endure
Dure,
Me convient aler à mort.

Las ! ai perdu mon bon amant
Qu'amoie si très durement,
Ore ai grant paour que ma face
Face
Voir à chascun mon torment.

Car à baron tuit mi parent
Vuelent que jou prengne Enguerrant :
Ce dont suis, par sainte Marie,
Marrie,
Et plor de dolor très grant.

Ah ! se mon oreille ne ment,
J'entens tentir un cornement,
Beau sire Diex ! je vois la plaine
Pleine
De chevalier voirement,

De chevalier et de sergent
Au maintien moult noble et gent
Et d'hommes d'armes dont la lance
        Lance
Raiz com un miroer d'argent.

Cil qu'est sor le blanc palefroi
Covert de dras bendés d'orfroi,
Dont la trompe sarrazinoise
        Noise,
Las! cil n'est mie Audefroi!

Hé! las! cil n'est mie Audefroi
Qui ci vient à moult grant conroi;
Li enfes en estrange terre,
        Erre,
Et pense à mi, com j'el croi.

Beau doux Jésus, souverain roi,
Garde de tout mal Audefroi!
Mais cil crie à la sentinelle :
        Nesle!
Mon cœur est en grant effroi.

—Elle m'aimait! s'écria Audefroi, après avoir long-temps considéré en silence les vers qu'il venait de lire.

Il les relut une seconde et une troisième fois.

— Par monseigneur Saint-Julien, patron des ménétriers, ajouta-t-il, je n'ai pas semé la science de rhétorique sur une pierre brute; car, certes, voici les vers les plus agréables et les mieux faits que j'aie jamais ouïs ou lus.

Sur ce, il éteignit les cierges, se coucha et ne tarda pas à s'endormir. La nuit entière ne lui présenta que des songes qui réalisaient les vœux de son cœur amoureux.

Le lendemain, au point du jour, Audefroi s'éveilla, relut les vers de Doëte, qu'il trouva encore plus beaux que la veille, et feuilleta le volume avec avidité, espérant en trouver d'autres de la même main; mais son attente fut vaine. Il se hâta de s'habiller et descendit dans la cour où le comte ne faisait que d'arriver.

Audefroi cherchait autour de lui; messire Amaury devina sa pensée :

— Mon enfant, lui dit-il, tu cherches peut-

être Doëte, elle n'est pas si matinale que nous deux ; ainsi tu ne la verras pas aujourd'hui ; mais console-toi, le voyage que nous allons faire ne sera pas de longue durée, et au retour, tu pourras la voir tout à ton aise. Allons! en selle !

Les hommes d'armes, dont la cour était pleine, montèrent alors sur leurs destriers et défilèrent l'un après l'autre sur le pont et de là dans la campagne. Quand on fut arrivé à l'entrée de la forêt où avait eu lieu le combat, messire Amaury envoya en avant des éclaireurs, et fit mettre la lance en arrêt aux cavaliers de sa troupe, qui étaient au moins au nombre de cent cinquante ; mais on en sortit comme on y était entré, c'est-à-dire sans trouver personne à qui parler.

Arrivé à Paris, le comte de Meulan n'eut rien de plus pressé que de présenter son jeune protégé au roi Philippe-le-Bel, qui reconnut très bien Audefroi pour l'avoir vu en Afrique toujours le premier à l'attaque ou à la poursuite des mécréans. Aussi le troisième jour, qui était

la fête de la Pentecôte, il l'arma chevalier et lui donna une magnifique armure qu'il avait portée lui-même.

XI.

Or est Gautier à aise, quant ot de sa penssée
La plus très grant partie, ce li semble, afinée.

(Roman de *Gautier d'Aupais.*)

Après huit jours de fêtes et de tournois donnés pour l'amour de messire Amaury, ce seigneur prit congé du roi, et se mit en route pour Meaux, ce dont Audefroi conçut une grand'-

joie, en pensant au père Engilbert, qu'il n'avait pas vu depuis si long-temps.

Le bon abbé fut ravi de l'arrivée des deux voyageurs, et à peine avait-il eu le temps de les serrer dans ses bras, que messire Amaury le tira à part, lui parla pendant quelque temps à voix basse, puis annonça à Audefroi qu'ils partiraient tous les trois, le lendemain, pour Meulan.

En effet, l'abbé de Saint-Faron, messire Amaury et le nouveau chevalier prirent le chemin du château le jour suivant, et y arrivèrent avant la nuit. Pendant toute la route, le bon père Engilbert ne pouvait se lasser d'admirer celui qu'il avait vu au berceau et qui maintenant était un homme accompli en tous points.

—Mon ami, disait-il à messire Amaury, nous devenons bien vieux. Chaque année, qui ajoute à la force de notre jeune compagnon, ôte quelque chose à la nôtre. Il faudra bientôt lui céder la place.

—C'est ce que je compte faire, Dieu aidant,

répondit messire Amaury, en lançant à l'abbé un coup d'œil d'intelligence.

Audefroi, occupé à raconter à ce dernier une partie de ses aventures, ne fit pas d'abord attention à cette parole du comte; mais quand la nuit lui eut apporté le calme et la méditation, elle lui revint dans la pensée, suivie d'un cortége d'espérances auxquelles son cœur ulcéré et défiant n'osait se livrer.

Le lendemain Audefroi dormait encore d'un sommeil agréable et paisible lorsque sa porte s'ouvrit, et l'abbé parut.

— C'est vous, mon père? lui dit Audefroi, vous êtes déjà levé ? Il est donc bien tard ?

—Non, mon fils, dit l'abbé, mais, pendant que tu te livres aux douceurs du repos, il est un homme qui les repousse loin de sa paupière à celle fin de prier pour toi, et de veiller à ton bonheur en ce monde ou en l'autre. Ecoute-moi :

Tu es maintenant chevalier, tu as rompu à

coups d'épée la barrière qui semblait te fermer à jamais cette haute dignité ; et ton nouveau blason, quoique surmonté de la barre d'illégitimité, peut briller avec éclat à la guerre et aux tournois parmi ceux dont s'enorgueillissent les nobles maisons. De plus, messire Amaury t'a donné la charge de châtelain de Meulan : te sens-tu la force de soutenir dignement toutes les obligations que ton rang actuel t'impose ?

—Oui, certes, s'écria Audefroi, avec la grâce de Dieu et de madame sa sainte mère.

—C'est bien, reprit l'abbé. Te sens-tu aussi la force de renoncer pour toujours à l'amour de Doëte ?

Audefroi pâlit, et sa poitrine subitement gonflée laissa échapper un long soupir. L'abbé, fixant sur lui un regard perçant, attendit quelque temps sa réponse.

—Mon père, je partirai, s'écria Audefroi avec effort.

L'abbé fut ému.

—Pardonne-moi, mon cher enfant. Si j'ai affligé ton cœur, ce n'était que pour en savoir l'état au juste, et le disposer à sentir encore plus vivement le bonheur que j'ai à lui annoncer. Messire Amaury a résolu de mettre le sceau à ta fortune en t'admettant dans sa noble maison; en un mot, il veut, pour s'acquitter dignement de la dette qu'il a contractée envers toi, te donner sa fille, sa propre fille en mariage, et te transmettre, quand il mourra, le fief de Meulan.

Audefroi regardait le vieillard d'un air stupéfait, et semblait lui demander une seconde réponse, comme s'il n'eût pu comprendre la première. L'abbé se prêta volontiers à cette exigence muette, et répéta ce qu'il avait dit, en appuyant sur chacune de ses paroles. Quand il eut fini, Audefroi s'élança hors de son lit, se jeta à genoux en se tournant vers l'orient, et prononça d'une voix émue la prière suivante :

— Beau sire Dieu, je te remercie humblement des biens que ton inépuisable bonté m'envoie; mais je crains d'avoir bientôt à les payer

par quelque revers, car je n'ai pas assez contribué à ta gloire pour mériter ce luxe de bonheur !

— Insensé! s'écria le père Engilbert, tu blasphèmes! contente-toi donc de recevoir les grâces que le Très-Haut répand sur toi, sans chercher à prévoir ce qu'il te réserve par la suite, car, comme l'a dit Alexandre Du Pont,

Li jugemens Diu si parfons
Est que nus hom n'i prendroit fons.
Et qui le poroit encerchier ?
Chelui castoie qu'il a chier
En cest siècle amiablement.
Quant atendu a longhement,
Bien se set del malvais vengier
Et de haut en bas trebuchier.

Ainsi, aujourd'hui, jour d'allégresse, bénis ton créateur et répète avec le saint roi David : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*, etc. Quand viendra le jour de l'adversité, tu béniras encore la main qui t'aura frappé. Allons, mon fils, prépare-toi à paraître devant messire Amaury.

Audefroi s'habilla avec promptitude, quoique avec un peu plus de recherche qu'il n'en avait d'habitude, et suivit le père Engilbert dans la grand'salle du château. Il y trouva le comte qui l'attendait avec sa fille; et prêt à lui adresser le souhait d'usage, il sentit sa parole expirer sur ses lèvres et fut reçu dans les bras de messire Amaury qu'il arrosa de larmes de reconnaissance.

— Beau sire, lui dit le comte en souriant, comment donc? Est-ce que tu ne vois pas près de toi Doëte, dont le regard te reproche le peu d'attention que tu fais à sa personne? Hé bien! qu'avez-vous donc tous deux? Voilà que vous tremblez et rougissez comme si vous veniez de prendre la fièvre? Allons, Audefroi, va lui baiser la main et prie-la de te donner ce qu'elle sait bien.

Audefroi s'avança gauchement, s'empara avec vivacité de la main que la damoiselle lui présentait en baissant les yeux, et y déposa un baiser qui arracha un soupir à la jeune fille, puis il reçut d'elle une charte scellée du grand sceau royal

de France. Mais les yeux du jeune chevalier, abîmés dans la contemplation de sa douce amie, n'y jetèrent qu'un coup d'œil qui suffit cependant pour lui apprendre que cette charte signée de la main du roi était des lettres de noblesse à lui octroyées, à la requête de noble et puissant seigneur, messire Amaury, comte de Meulan.

XII.

Apriès petit de tans avint
Que li chevalerie vint
A Mahom ki l'avoit mandée
A une grant feste criée.
Molt i fu grande l'assemblée
Des chevaliers de la contrée,
Et des dames et des pucieles,
D'escuiers et de damoisieles.
Baron, chevalier, chastelain
Furent paraus, et li vilain
De l'autre part lor liu avoient.

(Alex. Du Pont. — Roman *de Mahomet.*)

Pendant le temps qui s'écoula entre ses fiançailles et son mariage, Audefroi ne cessa de chercher l'occasion de voir messire Aubert, pour lui apprendre à quel point le bonheur de son

fils dépassait leurs espérances communes; mais ce fut en vain, et d'ailleurs il sentit bientôt que, dans les circonstances actuelles, il ne pouvait s'éloigner tout seul du château pendant un jour entier, sans éveiller les soupçons. Il songea alors à lui envoyer un messager; mais, après avoir passé en revue toutes les personnes qu'il connaissait propres à cet office, il recula devant l'idée de mettre quelqu'un dans sa confidence.

Cependant messire Amaury s'occupait sans relâche à préparer les fêtes qui devaient suivre le mariage de sa fille, et, pour ce, il envoya des messagers aux barons et aux dames de la contrée, pour les prier d'y assister. Il fit aussi publier à Paris et dans les principales villes du royaume un tournoi dont le prix était un diamant de grande valeur qu'il avait rapporté d'outre-mer.

Son appel fut entendu, et le jour où les fêtes devaient commencer, il arriva à Meulan une telle multitude de seigneurs et de chevaliers avec leurs femmes, leurs sœurs, leurs filles et

leurs amis, qu'on n'en put loger au château que les principaux. Parmi ces derniers était le vieux comte de La Marche, Hugues de Lusignan. A ce nom, qui lui retraçait tous les malheurs de son père et les siens, Audefroi fut saisi d'une terreur d'autant plus grande, que le vieillard, entraîné vers lui par un sentiment irrésistible, ne cessait de le poursuivre, en protestant de l'amitié qu'il lui portait, et en lui offrant ses services. Il tenait aussi, disait-il, à savoir de sa propre bouche si tous les bruits qui couraient sur le jeune fiancé étaient vrais, et il pressait Audefroi de lui faire le récit des aventures qui avaient amené le comte de Meulan à lui donner sa fille.

Le fils de Loïse s'excusait en tremblant de répondre à toutes ces questions, sous prétexte de la nécessité où il était d'aider messire Amaury à faire les honneurs du château aux nobles seigneurs et aux dames qui leur avaient fait l'honneur de venir. Alors il parcourait la salle d'un air distrait, et quand ses yeux venaient à rencontrer ceux de son aïeul, il tressaillait, comme

si son riche habit de noces eût recouvert une haire aux pointes aiguës.

Le comte de Meulan n'avait rien négligé pour donner à la fête tout l'éclat possible. Par ses ordres, on distribuait du pain, de la viande, du vin, du cidre et de l'hipocras aux vilains du fief, et une partie des hommes d'armes, assis à de longues tables dressées sous une tente, se livraient largement aux plaisirs de la bonne chère, et au récit interminable de leurs prouesses. Les autres, commandés par le sénéchal, faisaient des patrouilles dans les bois qui bordent la Seine et avoisinent Meulan; car messire Amaury, ayant toujours cru que les brigands qui y avaient tué messire Enguerrand de Nesle ne s'étaient postés là que pour dépouiller les gens de la noce à leur retour, voulait prévenir leurs projets, en cas que de nouveau ils en eussent formé de semblables.

Pendant ce temps-là, la joie était au comble dans l'intérieur du château. Les trouvères chantaient, accompagnés par la harpe, la vielle et la

guiterne des ménétriers, les baladins exécutaient des scènes comiques, et débitaient des plaisanteries qui excitaient de bruyans éclats de rire dans toute l'assemblée. Devant le pont, d'autres ménétriers faisaient danser les bourgeois de la ville, des jongleurs faisaient des tours de gobelets, et montraient gratis aux vilains ébahis des singes et autres bêtes sauvages qu'ils avaient amenées d'outre-mer.

Tout à coup un cavalier arriva à toute bride: il avait perdu sa hache d'armes, son écu était fendu en deux, et son armure était couverte de sang. Il s'élança sur le pont et ne s'arrêta que dans la cour du château. Messire Amaury accourut tout effrayé.

— Messire, dit le soldat, en parcourant l'intérieur des bois, nous avons surpris une assez forte troupe de gens armés qui s'est jetée sur nous en désordre. Nous avons combattu pendant deux heures, et enfin nous les avons presque tous massacrés. Leur chef seul, atteint d'une blessure mortelle, est tombé entre nos

mains, après avoir perdu de sa chair plus qu'il n'en faudrait pour la pitance de dix faucons. Mes compagnons vous l'amènent avec précaution, pour que vous en fassiez votre plaisir.

— Grand merci, mon brave sergent, s'écria le comte, tu m'as donné là une bonne nouvelle. Tiens, voilà deux sous d'or fin.

Le soldat les prit d'un air radieux et en saluant gauchement, puis courut rejoindre ceux de ses camarades qui étaient sous la tente.

De son côté, messire Amaury rentra dans la salle.

— Messeigneurs, dit-il, si vous voulez ajouter à vos plaisirs celui de voir pendre un robeur de prix, il ne tient qu'à vous, car mes hommes d'armes viennent d'appréhender à grand'peine le chef d'une bande, après avoir exterminé jusqu'au dernier tous ceux qui en faisaient partie.

Toute l'assemblée se leva en tumulte.

— Oui ! oui ! il faut le pendre !

— Holà ! les ménétriers ! s'écria le comte de La Marche, sus ! accordez tôt vos instrumens, et quand notre homme sera en place, sonnez-lui mélodieusement une carole nouvelle, afin qu'il puisse danser de son mieux, pour le déduit des hauts seigneurs et des nobles dames qui sont céans.

Et tous les assistans battirent des mains en poussant de bruyans éclats de rire.

En même temps on entendit un grand bruit de chevaux. Tous les conviés se précipitèrent en foule hors de la grand'salle pour contempler de près le prisonnier, que les hommes d'armes de Meulan amenaient. Ceux-ci le déposèrent par terre au milieu de la cour du château ; mais il avait la face tellement couverte de sang, qu'on ne pouvait distinguer ses traits. Tout à coup, par un mouvement convulsif, le blessé se roula à terre en murmurant d'une voix sourde :

— Audefroi ! Audefroi ! mon fils ! où es-tu ?

— Attends, attends un peu! s'écria une voix dans la foule.

Et Audefroi promena ses yeux hagards sur ceux qui l'entouraient, muets de terreur. Doëte n'y était pas. Il s'élança d'un seul bond dans la grand'salle : Doëte n'y était pas. Il monta sur la plate-forme de la tour du midi : Doëte y était. Alors il enlaça fortement la jeune damoiselle de ses bras nerveux. Un long cri d'épouvante mugit dans tout le château. Audefroi s'était précipité en entraînant sa bien-aimée dans sa chute. Leur sang jaillit contre les murs, et quelques minutes après Audefroi lâcha le cadavre de Doëte, qu'il tenait embrassé, et se traîna avec peine jusqu'à messire Aubert.

— Mon père! me voilà! lui dit-il en expirant.

FIN.

